

PARIS MATCH

BARDOT ET LUI
LE SCANDALE DE
«JE T'AIME, MOI NON PLUS»

JANE BIRKIN
«SERGE, L'AMOUR ET MOI»

BAMBOU
LA LEÇON D'ÉROTISME

5 BIS, RUE DE VERNEUIL
NOTRE ALBUM PHOTO
Philippe Labro raconte

30 ANS DÉJÀ

GAINSBOURG PILE OU FACE

LA TENTATION
DES LOLITAS

DANDY DES MOTS
ET FILS DE PUB

LES NUITS
DE GAINSBARRE

M 01066 - 15H - F: 7,50 € - RD







LOVE
Cartier

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°1 Johnny, la légende
100 pages - 10€



N°2 La vie en bleu
100 pages - 10€



N°3 Nos étés B.B.
100 pages - 10€



**N°4 Indochine, Algérie.
La fin de l'empire**
100 pages - 10€



**N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie**
100 pages - 10€



**N°6 Au secours
de Notre-Dame**
100 pages - 10€



**N°7 Les secrets
de la mémoire**
100 pages - 10€



**N°8 La nostalgie
des Kennedy**
100 pages - 10€



**N°9 Monarchies,
les 400 coups**
100 pages - 10,50€



N°10 Secrets d'amour
100 pages - 10,50€



N°11 Romy, destin brisé
100 pages - 10,50€



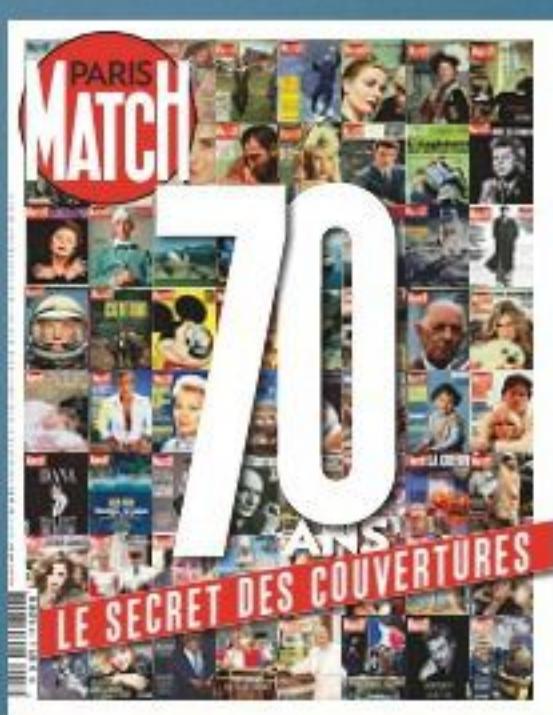
N°12 De Gaulle et nous
100 pages - 10,50€



**N°13 La lune, mars :
Les défis de demain**
100 pages - 10,50€



N°14 SOS animaux
100 pages - 10,50€



**70 ANS
Numéro anniversaire**
148 pages - 12€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : 01 87 15 54 88 ou flongeville@lagardereneews.com

Commande en ligne (France uniquement) www.parismatchabo.com

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Hervé Gattegno.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maïquez.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision), Philippe Bouvard,

Christian Brincourt, Romain Clergeat,

Pauline Delassus, Benjamin Locoge,

Gilles Martin-Chauvier, Elisabeth Lazaroo,

Pascal Meynadier, Aurélie Raya,

Corinne Thorillon (iconographie)

Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Françoise Ansart, Pascal Beno, Claude Barthe, Nadine Molino.

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45).

Achevé d'imprimer en décembre 2020. Papier provenant majoritairement de France, 0% de

fibres recyclées, papier certifié PEFC.

Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH

est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sasu) au capital de

2005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes,

75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.

Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE

Constance Benqué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information sans

aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis

à légères variations. Les documents reçus

ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord

de l'auteur pour leur libre publication. La repro-

duction des textes, dessins, photographies pu-

blies dans ce numéro est la propriété exclusive de

Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-

duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : janvier 2021 / © LMN 2021.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renoir-Couteau.

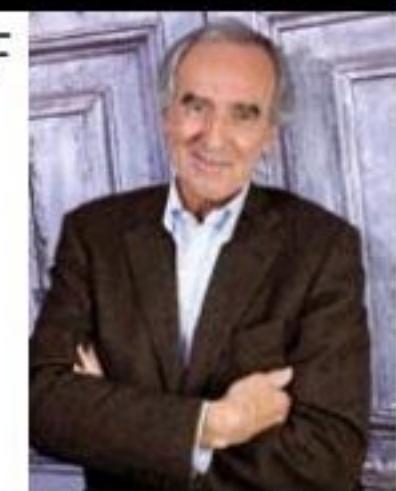
Directrice déléguée Pôle Presse :

Fabienne Blot.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

EDITORIAL
PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF


Docteur Jekyll et Mister Hyde

« **MISTER HYDE, CE SALAUD, A FAIT LA PEAU, LA PEAU DU DOCTEUR JEKYLL** », swinguait Gainsbourg, au cœur des sixties, en slalomant entre les mots et les maux d'une satire. L'un, pétri d'humanité bienveillante (Jekyll), l'autre d'outrance sinistre (Hyde). Plongeant dans la fiction de l'écrivain écossais Robert Louis Stevenson, il se coulait déjà dans l'esquisse d'un autoportrait à dérypter : « Docteur Jekyll avait en lui / Un Monsieur Hyde qui était son mauvais génie / [...] Docteur Jekyll n'a eu dans sa vie / Que des petites garces qui se foutaient de lui. »

LES CHANSONS DE GAINSBOURG PEIGNENT DE POÉTIQUES TURPITUDES. Sans doute l'album « Vu de l'extérieur », en 1973, compose-t-il un juste tableau de l'artiste passé à la variété après avoir brûlé ses toiles de jeunesse ; insistant pour que soient détruites ses premières chansons, à commencer par « Le poinçonner des Lilas ». Dans le sillage de Jane Birkin, muse lascive, avec qui il exalta « 69 année érotique », il l'enregistre après une première crise cardiaque. Foin de sevrage tabagique : il asperge sa chambre d'hôpital du parfum de Jane, pour masquer l'odeur de cigarettes fumées en cachette...

DANS SES TEXTES IL S'AVOUE MISOGYNIE ET SURTOUT MISANTHROPE. Le disque londonien révèle plutôt un Gainsbourg vu de l'intérieur. Y défile la palette de ses obsessions : gauloiseries (« Panpan cucul »), fantasme exotique (« Pamela Popo »), ode hédoniste aux plaisirs de la chair (« L'hippopodame »), rupture sans appel (« Je suis venu te dire que je m'en vais »), allégorie du para beau gosse (« Par hasard et pas rasé »). Dix titres plus loin, le rideau se replie sur un « Sensuelle et sans suite », loin d'une vie de bamboche exhibée.

DE SA « TÊTE DE CHOU », IL A TIRÉ UNE GUEULE. Un sculpteur en a fait une œuvre. Il a vécu aux côtés de celle-ci, dans une sorte de gémellité surréaliste au 5 bis, rue de Verneuil, repaire secret, fermé depuis sa mort, que nous explorons, pour vous, en photos. Charlotte, sa fille, en fera un musée. La beauté y était omniprésente, sous le portrait de Brigitte Bardot, qui dénicha ce nid d'amour où elle n'habita pas. Jane et l'incandescente Bambou y répandirent les fragrances d'un piquant érotisme. Au couchant de sa vie, des gamines y glisseront des lettres pour qu'il leur ouvre sa porte. Ce qu'il fera. Constance, 16 ans à l'époque, en a fait un livre, disons réaliste. Aude, 48 ans aujourd'hui, nous avoue : « J'ai une fille de 13 ans. Je ne le vivrais pas très bien, je serais très inquiète. J'aurais envie de rencontrer cet homme-là et de lui dire de faire attention à elle, à ce qui pourrait se passer. »

SES MOTS CRUS N'ÉTAIENT PAS DES MOTS BLEUS. Ses traits d'esprit tombaient en cascade. « Dirty talk » parfois – « Les femmes ? Les petites je les saute, les grandes je les grimpe » – et toute une litanie d'aphorismes : « La femme n'est pas un partenaire, mais un adversaire. » Bambou ? « Odeur fauve et lit-cage. » Ou encore : « Je pratique un art mineur destiné aux... mineures. » Depuis « Les sucettes à l'anis » jusqu'à « Lemon Incest », il est comme imprégné d'un certain lolita blues. De France Gall, il osera cette mèche cruelle : « Elle ne m'allumait pas du tout... J'avais l'essence, mais elle n'avait pas le briquet. » Il assume : « Je fais mon boulot. Je suis un showman. La provoc ordonne la répulsion, la révolte... et aussi l'amitié. »

En 2021, que serait Gainsbourg devenu ? Docteur Jekyll ou Mister Hyde ? ■



CRÉDITS PHOTOS. P.5: DR. P.6: P. Jacob/Leimage. P.8: B. Auger/Paris Match/Scoop. P.9: Jlppa/Bestimage. P.12 et 13: P. Siccoli/Sipa. P.14: S. Wiezniak/Gamma-Rapho. DR. P.15: C. Azoulay/Paris Match/Scoop. P.16 et 17: J. M. Perier/Archives Filipacchi, Afp, DR. P.18 et 19: Gamma/Keystone via Getty Images, Bestimage, Gamma, Stills. P.20 et 21: F. Gaillard/Archives Filipacchi, P. Soubiran/Archives Filipacchi, P. Siccoli/Sipa. P.24 et 25: R. Patrick/Sipa. P.26 et 27: Rue des Archives, Getty Images, Les films Copernic, Sunset Boulevard, B. leloup/Archives Filipacchi. P.29: DR. P.30: J.-P. Biot/Paris Match/Scoop. P.31: R. Jeannelle/Paris Match/Scoop. P.32 et 33: C. Delorme/Gamma-Rapho. P.34 et 35: P. Habans/Paris Match/Scoop, J. C. Sauer/Paris Match/Scoop. P.37: J.-C. Sauer/Paris Match/Scoop. P.38 et 39: J. J. Damour/Archives Filipacchi. P.40: F. Pages/Paris Match/Scoop, J.-C. Deutsch/Paris Match/Scoop. P.42 et 43: M. Hartmann, M. de Rouville/Paris Match/Scoop. P.44 et 45: R. Jeannelle/Paris Match/Scoop. P.46 et 47: J. C. Deutsch/Paris Match/Scoop. P.49: P. Rostain/Sphynx. P.50 et 51: C. Azoulay/Paris Match/Scoop. P.52 et 53: D. Angeli/Bestimage, C. Azoulay/Paris Match/Scoop, R. Jeannelle/Paris Match/Scoop. P.54 et 55: P. Vila/Sipa, P. Rostain/Sphynx, DR. P.56 et 57: R. Gaillard/Gamma – Rapho via Getty Images, W. Klein. P.58 et 59: Sipa, Rue des Archives, Gamma – Rapho via Getty Images, Picot/Gamma – Rapho, E. Fougere/Sympa via Getty Images, J. J. Bernier/Gamma – Rapho. P.62 et 63: J. C. Sauer/Paris Match/Scoop, Getty Images, S. Bennett, Bestimage, DR. P.64 et 65: J.-C. Deutsch/Paris Match/Scoop, Bestimage, H. Newton pour Renoma et D. Bailey pour Renoma (campagnes de publicité Renoma pour le Japon) / Archives Renoma. P.66 et 67: Getty Images. P.68 et 69: Collection personnelle Aude Turpin. P.70: DR. P.72 et 73: L. Urman/Starface. P.75: Jlppa/Bestimage. P.76 et 77: Jlppa/Bestimage. P.78 et 79: C. Azoulay/Paris Match/Scoop. P.80 et 81: R. Jeannelle/Paris Match/Scoop. P.82 et 83: Jlppa/Bestimage, M. de Rouville/Paris Match/Scoop. P.84 et 85: B. Gysembergh/Paris Match/Scoop. P.86 et 87: Collection personnelle Marc Meneau. P.90 et 91: L. Roux/H & K. P.92: A. Birkin. P.94 et 95: J. C. Deutsch/Paris Match/Scoop, B. Peverelli. P.96 et 97: R. Jeannelle/Paris Match/Scoop, Kipa, DR.



Sommaire



En 1985, Serge dans la peau d'un Gainsbarre très funk rock, fait salle comble au Casino de Paris.

Photo PATRICK JACOB

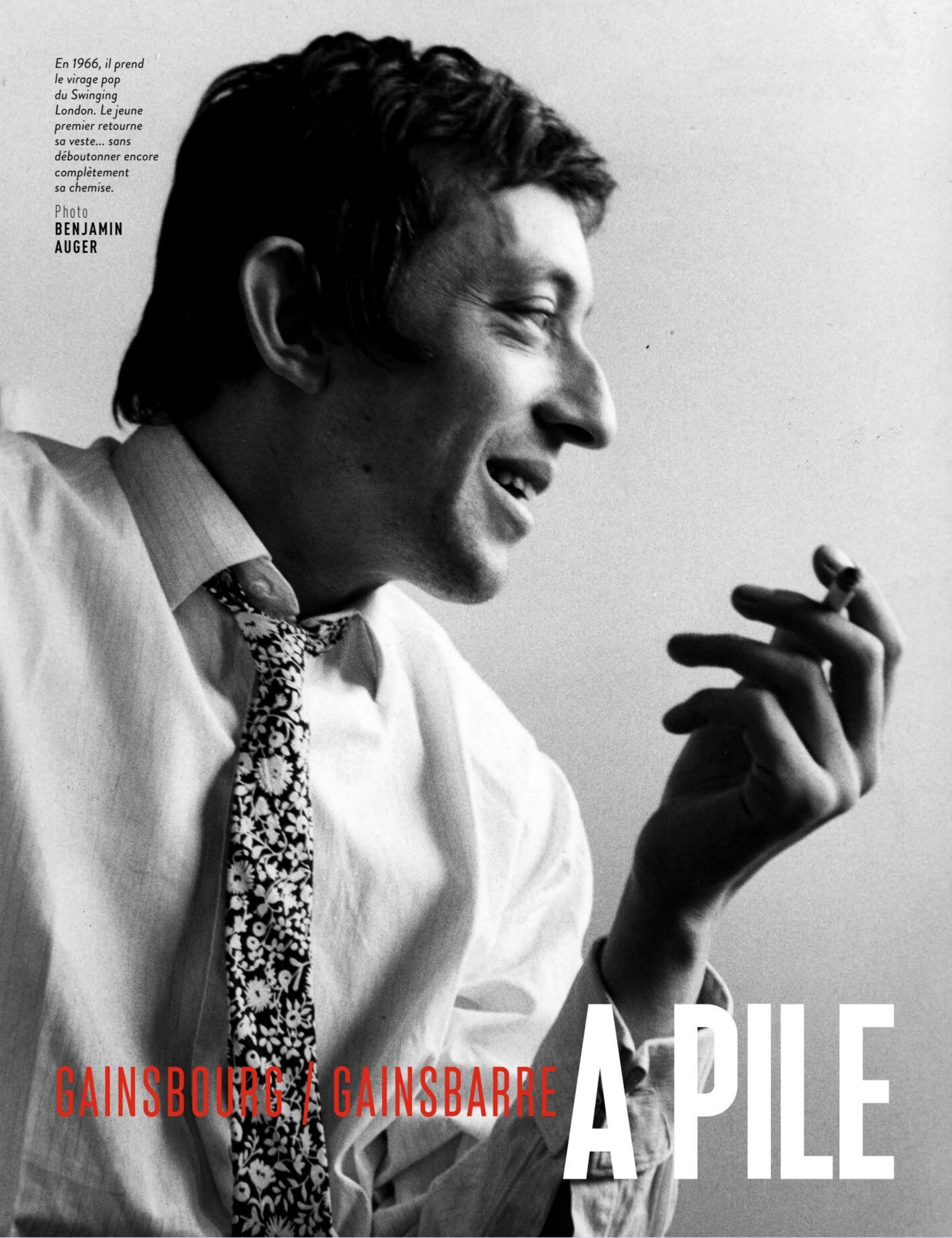
GAINSBOURG / GAINSBARRE, À PILE OU FACE	8
IL A FRANCHI LA BARRIÈRE DU SIÈCLE.	
SON ŒUVRE SURVIT À TOUT	
Par Philippe Labro	10
MAUDIT GÉNIE	12
IL EST MORT COMME IL LE VOULAIT: « VIVANT »,	
EN TRAIN DE COMPOSER, À LA MANIÈRE DE MOLIÈRE	
Par Frédéric Musso	22
IL A TOUJOURS AIMÉ FAIRE SON CINÉMA	
Par Aurélie Raya	24
LE DANDY DES MOTS	28
Par Patrick Mahé	
SERIAL LOVER : BRIGITTE, BIRKIN, BAMBOU	30
BARDOT: « QUAND JE L'AI QUITTÉ... »	
Interview Christian Brincourt	36
B.B., LE JOUR OU SERGE EST MORT	
Par Patrick Mahé	37
JANE BIRKIN : « SERGE, L'AMOUR ET MOI »	
Interview Benjamin Locoge	42
AUJOURD'HUI, LES ROBESPIERRE FÉMINISTES SONNERAIENT	
LA MOBILISATION GÉNÉRALE	
Par Gilles Martin-Chauffier	48
PAPA POULE	50
LA PROVOCATION PERMANENTE	56
LES HIRONDELLES DE GAINSBOURG	
Par Sam Bennett	63
MODE : FILS DE PUB	64
Par Elisabeth Lazaroo	
LOLITA BLUES	66
L'AVEU D'AUDE TURPAULT: « AUJOURD'HUI, JE METTRAISS EN GARDE MA FILLE DE 13 ANS »	
Interview Romain Clergeat	70
5 BIS, RUE DE VERNEUIL	72
AUX ACQUÉREURS ÉVENTUELS QUI PATIENTENT DANS LA RUE,	
B.B. LANCE PAR LA FENÊTRE: « C'EST VENDU ! »	
Par Marie David	74
UN CABINET DE CURIOSITÉS	76
Par Philippe Bouvard	
SA DERNIÈRE RETRAITE	86
MARC MENEAU, LE CHEF DE L'ESPÉRANCE, À SAINT-PÈRE, SE SOUVIENT POUR NOUS. EN MAI 1991	
88	
EN DÉCEMBRE 2020	
Propos recueillis par Elisabeth Lazaroo	89
CHARLOTTE, CHEF D'UN CLAN MEURTRI	90
LONGTEMPS, ELLE A REFUSÉ D'OUVRIR LE SANCTUAIRE DE SON ENFANCE	
Par Pauline Delassus	93
C'ÉTAIT SON PARIS	96
Par Emmanuelle Guilcher	
GAINSBOURG DANS LE TEXTE	98



Yves
Delorme
PARIS



YVESDELORME.COM



En 1966, il prend
le virage pop
du Swinging
London. Le jeune
premier retourne
sa veste... sans
déboutonner encore
complètement
sa chemise.

Photo
**BENJAMIN
AUGER**

GAINSBOURG / GAINSBARRE APIE



OU FACE

Il rêvait d'être peintre, cubiste, abstrait, surréaliste... Couchées en petits formats, ses œuvres de jeunesse ne le satisfont pas. A 30 ans, Lucien Ginsburg brûle tableaux et chevalets et change de nom. Il se fait Serge Gainsbourg. A lui, les pianos-bars, comme son père avant lui. Adoubé par Boris Vian, le poète trompettiste de jazz, il épouse l'ère des sixties sur un premier succès façon chanteur à texte visionnaire: les «p'tits trous» de son «Poinçonneur des Lilas», percés à l'aveugle, sont déjà comptés, modernité oblige. Trente ans plus tard, comme «par hasard et pas rasé», il est devenu Gainsbarre, au style déstructuré... très étudié.

Dans les années 1980, version faussement négligée. De son double éthylique, il dit: «J'ai mis un masque et je n'arrive plus à le retirer. Il me colle à la peau.»

« IL FAUT AVOIR DU CHAOS EN SOI POUR ACCOUCHER D'UNE ÉTOILE QUI DANSE », DISAIT FRIEDRICH NIETZSCHE. UNE DESCRIPTION QUI VA COMME UN GANT AU CHANTEUR, COMPOSITEUR, PROVOCATEUR DONT L'ÉCRIVAIN PHILIPPE LABRO NOUS BROSSE LE PORTRAIT EN PUISANT DANS SES SOUVENIRS.

Gainsbourg a franchi les barrières du siècle. Son œuvre survit à tout. Ce sont « Les fleurs du mal »

Par **PHILIPPE LABRO**

Le père qui l'initie à la musique classique, une heure par jour, la pratique quotidienne du piano-bar pendant des nuits à ses débuts, l'absorption immédiate de toutes ces influences (le jazz) et cette oreille, ce sens exceptionnel de la musique. Il y a la passion de la peinture, il y a les échecs, il aurait voulu être peintre, et il y a ce qui fait que Boris Vian – son parrain précurseur – va tout de suite reconnaître chez ce jeune homme, et avertir: « Attention ! Ecoutez-le ! »

Avec ce nez quasi cyrаниen, ces oreilles en chou-fleur, son teint éternellement pâle, presque cadavérique, ces lèvres qui bougeaient de façon étrange, cette « laideur » dont il fit une « beauté », cette voix « nasillarde », avec son allure insolite, il exerçait un charme immédiat sur les autres. En jouait-il, le savait-il ? Est-on jamais conscient de cette force ? En tout cas, il la tournait en dérision et en déraison car sa lucidité était impitoyable, au niveau même de son originalité, de son ambition et de ses exigences. Son inventivité mise au service d'une implacable intransigeance dépassait largement le domaine de la musique. Ainsi, il aura été le précurseur de tout ce que l'on résume sous le terme de « look », de comportement, de mode.

Il a tout montré aux enfants des années 1980, qui deviendront les adultes du siècle suivant. Il a écrit les codes des modes du millénaire : les joues mal rasées, cette fausse barbe portée aujourd'hui par tous les jeunes Français, banquiers comme livreurs de sushis, c'est lui.

Ces jeans troués et ces baskets, c'est lui, c'est le premier. Il détruit les conventions, il impose la Gainsbourg attitude. La dérision, la provocation, le billet de banque qu'il brûle en direct à la télé, la chanteuse noire américaine à qui il dit : « I want to fuck you. »

Etait-il ivre ? Durant une partie de sa vie, la dernière, on ne pouvait plus déterminer s'il était vraiment, vraiment totalement sobre, il l'avait fait chanter à Dutronc dans « L'éthylique » :

« Il faut toujours qu'il se cuite,
Eternellement en fuite ».

Mais il fuyait quoi ? [...]

[...] Serge entretenait toutes sortes de liens avec toutes sortes de gens et je ne fus qu'un de ses nombreux fidèles, mais ce qui nous rapprocha quelque temps fut le partage du cinéma et de littérature, l'observation du grotesque de nombre de nos contemporains, le goût pour le travail. J'ai rarement fréquenté un être aussi désespéré et néanmoins

aussi hanté par le travail, par le faire, l'écrire, le dire, l'accumulation de tâches à accomplir, le refus du banal et de la routine, l'exécration de la paresse. L'alcool avait déjà fait quelques ravages lorsque je l'ai connu. Cela ne freinait pas sa bousculade électrique, sa poursuite permanente de l'excellence et de la perfection. Sa science de toute musique, jazz, reggae, blues, classique. Il consommait de la Chartreuse verte ou du Get 27 près de sa maison de la rue de Verneuil, au Bistrot de Paris, rue de Lille.

Il m'emmena souvent au bout de la nuit – parfois dans des « bars à putes » près de Pigalle –, non pour consommer mais pour écouter. Il ne « montait » jamais, il faisait parler ces femmes, victimes de leurs maquereaux, il voulait comprendre les bribes de leurs destins. Cela lui permettait de tromper l'insomnie, la finitude des choses. Il y avait eu ça, mais il y avait surtout le travail. Car, malgré l'éthylisme, il travaillait comme un fou, obsédé par la préparation de ce qui serait son premier film comme « metteur ». Nous l'évoquions fréquemment. Fort de l'expérience de mes trois premiers longs-métrages, je pouvais oser lui donner quelques conseils. Il m'appelait « gamin » – nous avons huit ans de différence.

Un jour, vers midi, un coup de fil : « Gamin, passe me voir, j'ai une proposition à te faire. »

Me voici rue de Verneuil, dans le grand salon aux meubles noirs, et la fumée de cigarettes, les couches de nuages blanc-gris pour enrober cette noirceur. Avec Hallyday, c'est un des types que j'ai connus qui aura autant fumé ce qu'il appelait, citant Humphrey Bogart, les « clous de cercueil » – il en est mort, en effet. Serge m'explique qu'il doit faire un album de chansons pour Jane Birkin. Il souhaite que j'écrive les paroles. Je lui dis :

« Tu plaisantes. Tu es le meilleur parolier qui existe, tu n'as pas du tout besoin de moi. »

– Si, si gamin, ça va me faire gagner du temps. J'ai tellement d'autres choses à faire, je te donne les titres, je les ai déjà, tu écris les paroles, on travaillera ensemble, tiens, voilà la liste. On ajoutera quelques standards américains, quelques belles reprises, genre écrites par Cole Porter ou Rodgers and Hart. »

[...] Il donne la sensation d'être pressé. Sans doute la maison de disques de Jane a-t-elle insisté pour sortir un nouveau 33-tours à la rentrée, et Serge, déjà plongé dans la préparation de son premier film, a trop de choses à faire. Il me confie donc cette tâche. Cela m'épate et

m'inspire. Je prends connaissance de la liste. Six titres : « Lolita Go Home », « Rien pour rien », « Bébé Song », « French Graffiti », « Si ça peut te consoler », « Just Me and You ».

« Ben voilà mon p'tit gars, faudra essayer de moins sortir le soir, mon p'tit gars. Tant que tu n'auras pas fini, on se verra moins. »

[...] Au bout de quelques semaines de rédaction, stylo à la main, ou aussi, bien souvent, devant ma machine à écrire portative Olivetti, format voyage, j'avais écrit les six textes pour Serge, donc pour Jane. Chacun des titres donnés avait pesé sur le contenu. Un titre, c'est un concept, et si tu as le titre, tu as ce qui suit.

Ainsi de « Lolita Go Home » :

« Tous les gens comme il faut se retournent sur moi : Principalement les femmes, je ne sais pas pourquoi / Elles reluquent mes chaussures mes chaussettes et ma jupe / J'les entends murmurer des drôles de mots, comme "pute" ».

[...] Il était 18 heures et quelques. Serge, tirant sur sa cigarette consulta les textes en prenant tout son temps. Il marmonnait de sa voix cassée avec justesse et précision : « Ben oui, oui ça va, c'est bien ça. Ça aussi, c'est pas mal. C'est pas mal. Ça va aller. »

Il modifia quelques paroles avec la méticulosité du professionnel aguerri.

L'est alors que s'amorce un de ces moments qui marquent une mémoire. Gainsbourg s'assied à son piano, installe un petit magnétophone sur la surface au-dessus des quatre-vingt-huit touches noires et blanches. Il range le premier feuillet sur le pupitre, pose les doigts sur le clavier et commence à ébaucher quelques notes en fredonnant les paroles sur la musique qui sort de sa tête, de son imaginaire. Peu à peu, il avance, de vers en vers, en inventant la mélodie. Il construit les structures musicales entre chaque refrain, puis revient au couplet. On dirait qu'il a déjà tout cela entièrement en lui et sans doute possède-t-il en réserve des fragments, des cadences, des allers et retours, mais je vois bien aussi – ou plutôt j'entends bien – qu'il est en train de créer comme ça, sans hésitation, avec cette constante exigence de la note juste en appuyant sur des dièses et des bémols, sur du grave et de l'aigu. Il composait comme d'autres peignent. On veut bien croire que, comme tout compositeur, Serge avait engrangé toutes sortes d'ébauches et de mélodies en lui et qu'il ne faisait que les exploiter pour construire les chansons, mais enfin, il y avait aussi ce à quoi j'assistai : le spectacle d'une création spontanée, jaillie d'ailleurs [...].

Le temps s'était arrêté. Il semblait que Serge incarnait l'amour du son, une recherche de la couleur musicale, une jouissance de cette recherche. Il prenait des pauses, à peine savait-il que j'étais là. Il recourait régulièrement à un cocktail alcoolisé dont je ne connais toujours pas la formule, car il mélangeait les alcools avec la même poésie explosive qu'il jouait avec les mots. Il appuyait sur la touche « stop » du magnétophone, détachait le feuillet de la chanson désormais faite et allumait un nouveau « clou de cercueil », pour saisir une autre de mes pages, celle de la deuxième chanson, et la déposer sur le pupitre. Il déchiffrait les lignes, puis, avec la même attitude penchée du chercheur, frappait sur les touches, ébauchant ce qui allait devenir une nouvelle chanson. Il puisait sans doute aux mêmes sources cachées, mais ce n'était pas le même rythme, pas la même tonalité, pas la même géométrie. Sauf que c'était toujours du Gainsbourg. Quel que fût le texte, c'était sa musique, son empreinte, ce qui fait que l'on reconnaît dès les premières notes : c'est du Gainsbourg.

Il reste l'essentiel, ce qui se chante et ne prend aucune ride. Tout dure lorsqu'il s'agit d'un créateur

[...] Il va faire ça toute la nuit, chanson après chanson, cigarette sur cigarette, parfois une pause pour un café, parfois une pause pour un verre, parfois pour aller aux toilettes, puis il revient s'asseoir.

Serge m'a ébloui par la diversité de ses talents, sa maîtrise des mots et des formules, la destruction et la reconstruction de la langue, son inépuisable énergie, sa capacité « à faire », tout le temps, son mépris des lois, conventions et barrières sociales, son incroyable verve, sa musique universellement reconnue (il est joué et chanté partout), son goût de la provocation érigé en art, son narquoïsme, son aquabonisme, sa présence écrasante au-dessus de ce que Paris a compté d'artistes, et comment tous l'aimaient et le respectaient car il était à la fois habile et généreux. Il distribuait son argent en

un geste spontané, inattendu, fréquent.

Je le revois en partance pour le tournage de son premier film. Cela se passe à la gare de Lyon. Les gens le reconnaissent. Ce sont des jeunes de tous bords, de toutes origines, nous sommes en plein hiver 1975. Ils s'attroupent, Gainsbourg est leur légende vivante, leur modèle, leur star. Il leur a transmis une manière de s'habiller, de se comporter, une allergie au conformisme, un exemple de persévérance dans le travail – et même s'ils n'en feront rien, même s'ils ne retiendront que les 80 gitanes par jour et les litres d'alcool, même s'ils ne parviendront pas à suivre le Rimbaud qu'il leur propose d'être, il rigole avec eux, il les laisse le toucher, le tâter comme on caresse une statue, puis il s'en va. Et je ressens une sorte de tristesse en le voyant s'éloigner, tandis que le haut-parleur annonce déjà le départ du train. Je conserve l'image de cet ami avec qui j'ai vécu une expérience de complicité, d'apprentissage. Ses aphorismes, ses gambades, sa solitude et son obsession de faire plus et mieux et de tisser entièrement une toile.

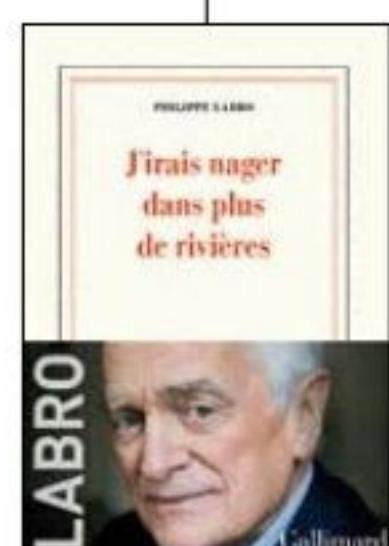
Son appétit pour le cinéma. Il mettra en scène quatre films, le premier produit par le même homme avec lequel j'en ai fait trois, Jacques-Eric Strauss. Serge, Sergio, était humble face à ce nouveau défi. Quelques semaines avant son premier jour de tournage (son premier « moteur », son premier « action » prononcé de sa belle voix fracturée et rocallieuse), je lui livrai quelques-uns des principes de tournage transmis par Melville. Je lui devais bien ça, je lui devais la violence de mes pensées, la tendresse jamais dite, je lui devais des leçons de travail ; il m'avait aidé à traverser un passage pénible de ma propre vie. Je lui devais ces longues heures, rue de Verneuil, cours desquelles je l'avais vu inventer des chansons.

Gainsbourg vit au-delà des décennies – il a aisément franchi les barrières du siècle. Il est mort un 2 mars 1991, vers 15 h 30, mais son œuvre survit à tout. La portée de ses gestes (publics, politiques ou provocateurs) n'a plus tout à fait la même importance car, aussi spectaculaires et iconoclastes furent-ils, ils ont partiellement disparu des mémoires. Il reste l'essentiel, ce qui se chante et ne prend aucune ride. Tout vieillit lorsqu'il s'agit d'un auteur mineur. Tout dure lorsqu'il s'agit d'un vrai créateur. Tout prend même une autre dimension, supérieure.

Ce sont « Les fleurs du mal ».

Il est écrit qu'il ne faut pas galvauder le terme de « génie ». Avec Serge, on peut y aller sans hésiter. Il n'avait pas pu être le peintre dont il rêvait, ni tout à fait le cinéaste qu'il envisageait, mais il était devenu un artiste du verbe et de la musique, un éclectique insatiable, un chasseur solitaire et désespéré à la permanente poursuite de la beauté, hanté par le questionnement, irremplaçable, indémodable, inimitable.

Et puis, il avait une peau très douce. ■



« J'irais nager dans plus de rivières »,
de Philippe Labro, éd. Gallimard.

« LA MUSIQUE
EST UN ART
MINEUR », DIT-IL.
IL EN FERA
SES BEAUX-ARTS

*Concert au Palace avec ses musiciens jamaïcains, en décembre 1979.
« Aux armes et cætera », l'album qu'ils viennent d'enregistrer à Kingston, fait un carton en France et contribue à y populariser le reggae.*

Photo PATRICK SICCOLI





MAUDIT GÉNIE

Peintre, poète, compositeur, interprète, comédien, réalisateur: Serge Gainsbourg aura incarné les six couleurs franches de l'arc-en-ciel artistique. Dans l'infini des dégradés du prisme, on ajoute couramment l'indigo en septième teinte telle que la décela Isaac Newton. Gainsbourg, d'abord chanteur à texte, puis auteur multi-palette, y compris pour idoles des années 1960, adepte, enfin, des tempos caribéens dans sa période rastafari, affiche, lui aussi, une septième corde à son arc: l'esprit bohème. De génie maudit, à ses débuts, il est devenu, par son style et la magie des mots, un maudit génie.



Dans les coulisses de L'Olympia avec Georges Brassens, en octobre 1963. Les deux hommes partagent une même timidité, un même anticonformisme et un même culte de Charles Trenet.

Prestation avec Michel Legrand (en chemise) et Jean-Luc Godard (à g.) à Radio Luxembourg, en avril 1964. A 36 ans, il s'apprête à sortir son sixième album, « Gainsbourg percussions ».

Avril 1967. Dans l'émission « Discorama », Denise Glaser le qualifie de « faussaire de génie » pour son aptitude à s'adapter à tous les styles. « C'est exact, je n'ai aucune prétention à être moi-même », répond-il.





JULIETTE GRÉCO DEVIENT SA MUSE À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

En février 1962, à l'hôtel particulier de la chanteuse. Pour la vedette des existentialistes, il compose en une nuit « La javanaise ». L'année suivante, elle interprète ce qui deviendra un titre mythique.

Photo CLAUDE AZOULAY

Ils sont 47! C'est la classe 66, saisie par Jean-Marie Périer, photographe vedette de «Salut les copains», le mensuel de la jeunesse sixties. On les appelle «les idoles». Johnny Hallyday, déjà très détaché du lot, fait la course en tête des ventes de 45-tours. Dans son sillage arrivent Eddy Mitchell et ses Chaussettes Noires, Dick Rivers avec les Chats Sauvages, Dany Logan et Les Pirates, Claude François, Sheila, Adamo, Richard Anthony, Christophe, Antoine, Françoise Hardy, Hugues Aufray, Jean-Jacques Debout, Hervé Vilard... Périer place tout son monde en à peine dix minutes et, malin, s'écrie: «Johnny, je ne te vois pas bien, monte sur l'échelle!» Un barreau plus haut, le rockeur dépasse le peloton d'une double tête. A ses côtés, Sylvie Vartan, épousée un an plus tôt, juste au-dessus de... France Gall. A la gauche de celle-ci, en parfaite symétrie, un poète égaré chez les yéyé: Serge Gainsbourg, un presque quadra au pays des «teenagers»... De fait, en lui composant «Poupée de cire, poupée de son», il avait fait gagner le concours de l'Eurovision à sa jeune interprète. Un futur amoureux de la muse, pull-over rouge à col rond et allure d'ado timide, apparaît aussi sur ce cliché d'anthologie.: il s'agit de Michel Berger.





VICTOIRE À L'EUROVISION 1965 : LE VOILÀ ÉGARÉ DANS LE BOOM DES YÉYÉ

Le 21 mars 1965, à Orly, France Gall, jeune débutante, et son pygmalion, de retour de leur sacre napolitain. Avec son « Poupée de cire », titre qui surfe sur la vague pop qu'il dénonce par ailleurs, Gainsbourg réussit sa reconversion commerciale. Le disque s'écoule à 11 millions d'exemplaires et son auteur touche le jackpot (450 000 francs, soit l'équivalent de 617 500 euros actuels). Ci-dessous, la partition originale de la chanson.



France Gall, 18 ans, en vacances à Cannes, en août 1966. « Les sucettes », chanson au parfum de scandale que lui a écrite Gainsbourg, est sortie depuis trois mois. Une comptine faussement naïve, dont le double sens coquin échappe à la jeune ingénue. Ce qui ne la dissuade pas d'interpréter par la suite d'autres créations gainsbouriennes, comme « Baby pop ».



Avec **Catherine Deneuve** sur le tournage de « Je vous aime », de Claude Berri, en 1980. Leur interprétation chuchotante de « Dieu fumeur de havanes », la B.O. du film créée par Gainsbourg, fait un tabac.

Il savait décidément faire chanter les actrices. Après Deneuve, c'est **Isabelle Adjani** qui triomphera, en 1983, avec « Pull marine », album dont le tube du même nom (coécrit avec Gainsbourg, également compositeur) est certifié disque d'or. Ici lors de la remise du trophée.

En 1990, avec **Vanessa Paradis**, 17 ans, pour qui il écrit les paroles de l'album « Variations sur le même t'aime ». A cette occasion, *Paris Match* fait interviewer la lolita par l'« ange noir ». Serge lui prédit un disque de platine. Gagné, même s'il ne le verra pas. Il meurt un an plus tard.





**DE LA VOIX ET DU GESTE,
IL ENCHANTE CELLES QUI L'ONT CHANTÉ**

*France, Isabelle, Catherine... mais aussi Françoise Hardy,
Brigitte Bardot, Régine, Dalida, Petula Clark... Elles sont toutes tombées
sous le charme canaille du chef d'orchestre de ces dames.*

Photo JEAN-JACQUES BERNIER

En 1986, il réalise la vidéo de « Tes yeux noirs », le tube d'Indochine. Autour de Gainsbourg, Stéphane Sirkis et Dominique Nicolas à sa droite et, à sa gauche, Dimitri Bodianski, Helena Noguerra – qui apparaît dans le clip – et Nicola Sirkis.



Durant les années 1970, Gainsbourg est dans le creux de la vague. Plus out qu'in. Au long de cette décennie compliquée, il enchaîne les bides aussi vite que les gitanes. Mais l'avant-gardiste a de la ressource. Et une bonne étoile, qui va se manifester sous la forme d'une bande de jeunes punks gainsbourghiles. En 1978, le groupe Starshooter reprend sur son album éponyme « Le poinçonner des Lilas ». Le morceau jazz écrit vingt ans plus tôt se fait performance survitaminée aux accents banlieusards. Gainsbourg apprécie l'hommage. « Il était vraiment touché qu'une nouvelle génération s'intéresse à lui, témoigne Hervé Despesse, dit Kent, le fondateur du groupe. Il m'a dit: "Mon 'Poinçonner' était un introverti, vous en avez fait un dingo extraverti. J'adore." » Au même moment, le groupe Bijou s'approprie lui aussi une chanson du répertoire gainsbourien, « Les papillons noirs ». Sensible à l'initiative, l'homme à tête

de choux prête sa voix pour l'enregistrement. Il se laisse même convaincre de faire quelque chose qu'il n'a plus fait depuis quatorze ans : remonter sur scène. Malgré un trac monumental, il se produit avec le trio rock en novembre 1978 à Epernay. « Et effectivement, il a repris goût à la scène en voyant qu'il y avait des gens dans la salle, raconte Vincent Palmer, le guitariste, dans une interview à la revue « Schnock ». Et ces gens-là ne venaient pas lui jeter des pierres. » Au contraire, on l'assaille de demandes d'autographes à la sortie du concert. Grâce à une poignée de rockeurs et à son talent pour épouser les modes musicales de son temps, Gainsbourg devient l'idole des jeunes. Sa carrière redécolle.

En octobre 1980, au Palais des Congrès de Paris lors d'un concert caritatif avec Gérard Depardieu et Julien Clerc, pour lequel il a écrit « Mangos ».

Changement de registre : le 28 avril 1982, il monte sur scène avec l'accordéoniste André Verchuren lors de « La nuit de la chanson française » organisée par Europe 1.

EN 1978, DOPÉ AU ROCK, IL SE DÉCHAÎNE SUR SCÈNE

*Avec Bijou (1975-1982), il retrouve le goût du public.
Ici en 1979, au Palace. Ensemble, ils se produiront
dans d'autres salles parisiennes, à Mogador, au Palais des
Sports, et à la Bourse du travail, à Lyon.*

Photo PATRICK SICCOLI



Il est mort comme il le voulait: «vivant», en train de composer. A la manière de Molière sur les planches

Par FRÉDÉRIC MUSSO

Jl avait imaginé les départs les plus insolents, les plus romantiques, les plus rares, et sa vie s'est achevée sans éclat. Il est mort «de sa belle mort», dit-on. Nettement, presque en douceur, comme un vase de cristal se brise. Le cœur: la «pompe à malheur». Mort dans l'après-midi, chez lui, à deux pas de la Seine qui coule entre les livres et de l'école des Beaux-Arts où il a rêvé de devenir un grand peintre. Et comme il était poète, il avait forgé les mots qui rendent le mieux compte de son existence terrestre: «Du petit roturier que j'étais, j'ai gagné quelques télégrammes de noblesse»; et: «En définitive, je suis resté cet enfant timide et secret qui implique candeur, innocence, insoumission et sauvagerie.»

Voir le jour à la Pitié – le 2 avril 1928 –, c'est déjà un signe. Avoir failli ne jamais naître, parce que sa mère, Olietcka, désespérée par la perte d'un petit Marcel emporté à 16 mois par une pneumonie, avait voulu avorter, c'est un autre signe. Naître jumeau d'une Jacqueline – le premier miroir de toutes les femmes –, c'est s'installer d'emblée dans une légende. A quoi il faut ajouter un père qui a fui la révolution d'Octobre et qui débarque à Paris après une halte à Constantinople. «Juif d'abord, russe ensuite», dira Serge, mais son sang charrie toutes les splendeurs et tous les déchirements slaves. Joseph Ginsburg joue du piano dans les clubs et les bars. «Il pouvait interpréter Scarlatti, Bach, Chopin ou Cole Porter, la "Danse du feu" de Manuel de Falla ou des airs sud-américains. C'était un pianiste complet. Voilà déjà un prélude à ma formation: le piano de mon père, je l'ai entendu chaque jour de ma vie de 0 à 20 ans...»

Enfance, rue Chaptal, en face de la Sacem. Autre signe. De sa fenêtre, le petit Lulu regarde les ouvriers qui sculptent Terpsichore – la muse de la danse et de la poésie lyrique – sur le frontispice. Il pianote sur le Gaveau quart de queue paternel. Il s'imprègne de musique. Sur le chemin de l'école, il rencontre Fréhel, la grande

chanteuse réaliste, un pékinois sous chaque aisselle et son gigolo à cinq pas derrière. Fréhel lui passe la main dans les cheveux et l'invite à boire au Coup de fusil, au coin de la rue Henner. Lulu boit un diabolo grenadine. Les spiritueux, les alcools forts, ce sera pour plus tard.

L'été, Joseph Ginsburg emmène sa famille sur les plages: Deauville, Arcachon, Saint-Jean-de-Luz, Cabourg. Comme Rimbaud, l'enfant «étouffe des malédictions», mais c'est le long des casinos où s'arrêtent des Delage, des Bugatti, d'où descendant des «gonzesses» sublimes.

1939. La guerre puis l'Occupation. Les lois de Vichy. Joseph Ginsburg, contre l'avis de sa femme, va se déclarer comme juif à la mairie. Lulu brandit l'étoile jaune – «ma yellow star» – comme une arme. Cancre à Condorcet, il s'inscrit à l'académie de Montmartre. Il dessine et fait du fusain, mais, comme il est trop jeune, il n'a pas le droit de regarder les modèles féminins; il travaille, le dos tourné, sur des modèles de plâtre. La répression s'alourdit. Les enfants Ginsburg se réfugient dans le Limousin, à une dizaine de kilomètres d'un village qui va entrer, sanglant, dans l'Histoire: Oradour-sur-Glane.

Après la guerre, il s'inscrit à la Grande Chaumière puis aux Beaux-Arts. Il pratique déjà le noctambulisme actif, dans la fumée et dans l'alcool. Son premier mégot, il l'a ramassé le 16 juillet 1939 à Trouville. Le flash. L'amitié immédiate avec cet alcaloïde somme toute puissant: la nicotine. Il trouve assez vite son rythme de croisière: 140 cigarettes par vingt-quatre heures, 51 000 par an. Du brun, de la gitane qui râpe la gorge. «Je fume par dégoût de l'oxygène», dit-il.

Les leçons de piano semblent oubliées. Le jeune homme aux mains longues et fines et aux oreilles immenses et décollées se veut un pur regard. Il hante le Louvre à la recherche des secrets des grands peintres. Dédaignant la «Joconde» au «sourire niais», il contemple longuement le «Saint Sébastien» de Mantegna,

Manet, Courbet. Il est fasciné par l'«Enterrement à Ornans». Victor Hugo disait : «Je serai Chateaubriand ou rien !» Lucien Ginsburg affirme : «Courbet ou rien !» Elève du peintre André Lhote, il refait le long chemin qui mène du quattrocento au surréalisme, avec des haltes intenses devant les destins singuliers : Van Gogh, Modigliani.

A 20 ans, il fait son service militaire : 93^e régiment d'infanterie à la caserne de Charras, en Charente. Douze mois plus la taule. Cet anticonformiste qui a élevé la provocation au niveau des beaux-arts déteste la désertion. C'est pourtant Boris Vian, l'auteur du «Déserteur», qui va provoquer en lui le terrible déclic, l'abandon de la peinture. A son retour de Charras, Lucien Ginsburg enseigne le dessin dans une école privée de Courbevoie. La nuit, il fait les bals et les boîtes : peinture et piano-bar. Bohème sous les toits de la rue Saint-André-des-Arts. Par le circuit des musiciens, il est engagé comme pianiste-guitariste au Milord l'Arsouille, rue de Beaujolais. Un soir de 1957, il voit Boris Vian chanter sur scène. Immobile, glacé. Haute silhouette sombre et boutonnée comme un pasteur. «Moi qui n'écoutes que du classique, dit Lucien Ginsburg, j'encaisse ce mec, blême sous les projos, balançant des gestes ultra agressifs devant un public sidéré. J'en prends plein la gueule et je me dis : «Je peux faire quelque chose là-dedans.»

C'est l'époque où, pour un passage à la télévision ("Chez vous ce soir"), il touche un cachet de 15 000 anciens francs. Michèle Arnaud a découvert un créateur sous la défroque du pianiste de bar. En mai 1958, tandis qu'Alger se soulève contre la République en hurlant le nom du général de Gaulle, Serge Gainsbourg – cette fois, la métamorphose en musicien est achevée – sort son premier disque : un 25-cm, «Du chant à la une», qui obtiendra le grand prix de l'académie Charles-Cros. Dans cette galette de vinyle, il y a «Le poinçonner des Lilas» et, au dos de la pochette, ces mots de Marcel Aymé : «Serge Gainsbourg est un pianiste de 25 ans qui est devenu compositeur de chansons, parolier et chanteur. Il chante l'alcool, les filles, l'adultère, les voitures qui vont vite, la pauvreté, les métiers tristes...»

FAUTE D'ATTEINDRE LE GÉNIE, LE PEINTRE SE FAIT MUSICIEN ET POUSSE À LA PERFECTION

Lucien Ginsburg brûle toutes ses toiles. Il s'est colleté avec ce qu'il appelle les «arts majeurs» et, faute d'atteindre au génie, il décide de devenir un grand de la chanson. La musique, il l'a au bout des doigts depuis l'enfance. «Un art mineur», dit-il, un mégot filtré au bout des lèvres. Un art mineur qu'il pousse à la perfection : une technique mallarméenne du vers, de la césure et du rejet ; une mise en place souveraine du rythme ; l'invention de mélodies qui s'incrustent dans nos mémoires. Beaucoup de talent et de science pour des «produits de consommation».

La bohème devient luxueuse. Le compositeur fabrique des tubes pour lui-même – «La chanson de Prévert», «Couleur café» –, mais surtout pour les autres, des femmes avant tout : Juliette Gréco, Brigitte Bardot, Petula Clark, Anna Karina, Françoise Hardy, France Gall (et ses sulfureuses «Sucettes»), Régine, Mireille Darc, Catherine Deneuve, Jane Birkin, Isabelle Adjani et la dernière, Vanessa Paradis. L'homme à tête de chou, comme il se surnomme lui-même, devient beau. Il fait sien cet aphorisme de Lichtenberg : «La laideur a quelque chose de supérieur à la beauté, et c'est qu'elle dure.»

Autre métamorphose. Celle de l'apparence. Il aime le noir – «Pour moi, le noir, c'est la rigueur absolue, la couleur du smoking» –, les costumes ajustés, les cravates impeccables, puis, à mesure que son art s'affine et s'affirme, et après avoir subi toutes les modes – cheveux longs, pantalons «patt' d'eph» –, il se fabrique

un look strictement personnel : blazer Yves Saint Laurent, blue-jeans délavés aux bas effrangés, chaussures de danse Repetto, chemise de toile bleue à pressions de nacre.

Riche, courtisé, il devient un de ceux dont Jean Cocteau disait «Parmi nous les invisibles» parce que leur célébrité masque ce qu'il y a de grand en eux. L'artiste hyper intellectuel qui savoure la chair fraîche des minettes rameutées dans les établissements à la mode tombe en arrêt devant une petite Anglaise du Swinging London, fille d'officier qu'on croirait tout droit sortie d'un manuel de savoir-vivre. Jane Birkin et Serge Gainsbourg vont former un alliage rare, l'équilibre toujours instable du jour et de la nuit, de la fraîcheur et de la décadence. «Quand j'ai aperçu cette fille descendant un escalier dans une minijupe pour enfant de 8 ans, j'ai pensé : «Elle se livre peut-être à un acte de provocation gratuit, mais ce toupet témoigne d'une personnalité certaine.»

COMPLEXE, L'ARTISTE SE DÉDOUBLE EN GAINSBOURG ET EN GAINSBARRE

Pendant douze ans, Jane va mettre ses pas dans les pas de Serge. Ils ne se marient pas, mais elle épouse l'homme dans sa totalité : sa difficulté d'être, sa dilection profonde pour les dérives de la nuit, la lente destruction par le tabac et l'alcool. «Pour garder un homme, dit-elle, il faut rester sa maîtresse.» Douze années d'amours éclatantes. Et Charlotte, l'«exquise esquisse».

Et puis, un jour, la muse, l'inspiratrice s'en va. Elle n'en peut plus d'aimer Gainsbourg, qui dévore la vie comme à 20 ans. Elle aurait voulu qu'il ne soit pas qu'un amant, un magicien, un père par crises, un jaloux par accès, un bohémien qui ne peut pas changer pour une femme et un enfant. Dans une de ses premières chansons, Serge disait : «Je pratique la politique de la femme brûlée. Je brûle toutes celles que j'ai adorées.» Mais Jane ne cessera jamais de se consumer dans sa mémoire et dans son inspiration. Il lui offrira un dernier album au titre presque verlainien : «Amours des feintes». Bambou succède à Jane et donne à Serge la joie éblouissante d'un fils : Lucien, comme lui, Lulu, comme lui...

Le provocateur qui met «La Marseillaise» à la sauce reggae mais va fêter Camerone avec les légionnaires, qui lui font un piquet d'honneur à sa descente d'avion à Nîmes, qui brûle un billet de 500 francs en direct à la télévision, qui propose abruptement ses services sexuels à la douce Whitney Houston devant des millions de téléspectateurs, surfe de succès en succès.

Serge se dédouble en Gainsbourg et Gainsbarre. De quoi rendre compte de la complexité de l'artiste. Mais quand la «pompe à malheur» a des ratés, Gainsbarre et Gainsbourg souffrent ensemble. Première alerte en 1973. Crise cardiaque. Deuxième alerte en 1979. On lui – leur – enlève un bout de foie à l'hôpital Beaujon en 1986. Ce frère de nuit d'Antoine Blondin est condamné à l'abstinence. Impossible exploit. Il reste le travail, la musique, la peinture, peut-être, et les mots. La poésie.

Serge Gainsbourg est mort comme il l'avait souhaité : «Vivant.» En train de composer. Comme Molière sur les planches. Et il a rejoint les limbes où errent les grands artistes, sans le secours d'aucune religion. Nul homme de Dieu n'a prié chez lui. Sa sœur, fidèle à celui qui préférait parler des dieux parce que cela laissait à l'un d'eux la chance d'exister, a refusé toute cérémonie.

Son dernier message de tendresse aura été pour son fils Lulu : «Lorsque, j'aurai disparu / Plante pour moi quelques orties / Sur ma tombe / Petit Lulu...» Le petit Lulu a choisi une peluche. Un nounours rouge que son père aimait. On a mis le nounours dans le cercueil de Serge «pour qu'il parte au ciel avec». Au paradis des musiciens, avec des confrères nommés Bach, Chopin, Brahms, Gershwin et Joseph Ginsburg... ■

Il a toujours aimé faire son cinéma

Par AURÉLIE RAYA

Gainsbourg acteur, c'est comme Elvis. Tout est raté ou presque. Pourtant se pencher sur son penchant n'est pas vain. Ses films racontent une industrie, témoignent d'un temps révolu. Le cinéma alors ne se prenait pas au sérieux. Quand il entre dans la carrière à la fin des années 1950, Serge a 30 berges. Il vit grâce à sa petite renommée de pianiste de cabaret, son copain Boris Vian vient de mourir, Johnny enflamme le Golf Drouot, Distel écoule ses « Scoubidou »... Gainsbourg offre une sacrée tronche, ses oreilles balayées par le vent, son nez de travers, ses yeux globuleux, ses cernes de noceur... Jeune premier c'est injouable, second couteau possible. Traître, fourbe, voleur, sa gueule fera son emploi, les producteurs n'ont pas d'imagination.

Gainsbourg, fauché, accepte « Voulez-vous danser avec moi ? », de Michel Boisrond. Un grand moment, il croise B.B. pour la première fois. Et rien. Elle est une star ; lui un grouillot bizarre. Son rôle : maître chanteur à la photo cochonne. « Brigitte était charmante, mais pas question de l'aborder elle était entourée comme une diva... le contact était sympa mais pas le flash : toute jeune je la trouvais trop gamine, trop jolie », dira-t-il. Pour percer, Serge embauche un imprésario, et le voilà qui débarque en Espagne pour tourner un film... italien. Crapule dans le péplum « La révolte des esclaves », il fait face à l'idole de l'opérette Dario Moreno. « On s'est marré ! Il n'arrêtait pas de sortir de ses poches des bijoux somptueux, des diams, des rubis, il était plein aux as », se souviendra Serge dans un ouvrage de Gilles Verlant. Le genre péplum, si désuet, si ringard, semble lui convenir, puisqu'il en enquille deux simultanément, « Hercule se déchaîne » et « Samson contre Hercule ». Dans l'un, il est précipité dans une fosse où le guettent des crocodiles, dans l'autre il est dévoré par ses molosses. Jamais Gainsbourg ne séduit, type visqueux dont le texte se limite à : « Tuez-le » ou « Rattrapez-le ». Des années plus tard, quand il assiste à une projection à Barbès avec Jane Birkin, les spectateurs hurlent tant de « fumier » à chacune de ses apparitions qu'il s'éclipse avant le générique, par crainte de se faire taper.

Après un passage à la télévision chez le commissaire Bourrel aux « Cinq dernières minutes », il ralentit la cadence entre 1963 et 1966, son épouse supportant mal qu'il s'encanaille sur les plateaux. La suite des aventures en pays cinéma ? Du navet, encore du navet, cette fois de Norbert Carbonnaux, « Toutes folles de lui », avec Robert Hirsch, dont il signe la musique. L'avantage de celui d'avant, « Le jardinier d'Argenteuil », c'est qu'il y partage – un peu – l'affiche avec le grand Gabin. Film oubliable mais bamboche mémorable : « Les cuites qu'on a pu prendre ensemble, c'est inouï ! Gabin m'avait immédiatement pris en sympathie. »

Autant Serge commence à goûter au succès en musique – bientôt il va chevaucher une Harley-Davidson avec B.B. –, autant le cinéma ne lui réserve pas grand-chose de bon. Il part en voyage et en galère en Colombie pour un machin policier de Jacques Besnard, avec Jean Seberg. Pendant le tournage d'« Estouffade à la Caraïbe », à Carthagène, Gainsbourg s'égare au bordel, met le feu à un restaurant Suite p. 26





**QUAND IL RÉALISE
«ÉQUATEUR»,
IL SIGNE AUSSI LA
MUSIQUE ET LES
DIALOGUES DU FILM**

En 1983, au Gabon. Sur le tournage de son deuxième long-métrage, il dirige l'actrice allemande Barbara Sukowa et Francis Huster, qui remplace Patrick Dewaere, mort quelques mois plus tôt, dans le rôle principal. Le film est hué lors de sa présentation hors compétition au Festival de Cannes.

Photo PATRICK ROBERT



après avoir jeté son mégot, négligence coupable. Il est arrêté, la production doit verser des dédommages... Il y aura encore «L'inconnu de Shandigor», film parodique d'espionnage, un téléfilm historique réalisé par Abel Gance, «Valmy», où il interprète le marquis de Sade. Dans «Vivre la nuit», il incarne un reporter naïf qui observe les atermoiements de ses potes: «Pas de chance. Le film est sorti en 1968. Bide total, pourtant c'était pas dégueulasse.» De son aveu, son rôle le moins bête, il l'a eu dans un long-métrage de Robert Benayoun tourné cette année-là: «Paris n'existe pas.» L'action se déroule dans l'appartement d'un critique d'art, Gainsbourg a quelques belles tirades, dandy avec jabots de dentelles mauves, une apparence pas si éloignée de la sienne à l'époque. «Il adorait se mettre en situation, soulignera Benayoun. Il travaillait avec beaucoup de sérieux, se montrait perfectionniste... Il commençait à plaire à un public de groupies.»

JANE ET SERGE S'AIMENT TELLEMENT QU'ILS SIGNENT POUR N'IMPORTE QUOI

On déniche des trucs insensés dont «Erotissimo» avec Jean Yanne et Annie Girardot, avant qu'un tournant ne s'opère. «Slogan», de Pierre Grimblat. L'histoire d'un publicitaire, ce même Grimblat joué par Serge, qui tombe amoureux d'une ravissante Anglaise, alors que son épouse est enceinte. Les deux complices auditionnent des actrices. Marisa Berenson est recalée, Jane Birkin sélectionnée. Et tout le monde sait la suite, la rencontre des amants, l'amour fou, unique raison de la postérité de ce film... Jane et Serge s'aiment tant qu'ils signent pour n'importe quoi, un voyage en Inde pour un truc hippie d'André Cayatte, «Les chemins de Katmandou» avec Elsa Martinelli. Serge est un salaud moustachu, Jane une pauvre défoncee, c'est nul.

Suivront quatre mois en Yougoslavie pour deux films dont un censé dénoncer les horreurs de la guerre, «Le traître», sorti en vidéo. Jane est enceinte de Charlotte pendant qu'elle donne la réplique à son beau Serge. Qui se marre et découvre la flambe monétaire: «Pour crâner devant le producteur, qui m'énervait, je brûle un billet, je m'allume un cigare avec mon défraiement de dinars. A la tête des figurants, je vois qu'ils prennent cela très mal. Puis les flics m'emmènent au poste: "Monsieur vous êtes un provocateur capitaliste!" Et en me rendant mon passeport, ils me disent que j'ai deux jours pour quitter le pays.» Des bêtises et des chefs-d'œuvre. Pendant



2



3



1

1. Méchant de service dans le péplum «Samson contre Hercule» (1961), de Gianfranco Parolini.

2. Partenaire de B.B. dans «Voulez-vous danser avec moi?» (1959), de Michel Boisrond.

3. Rencontre au sommet avec Dalida dans «L'inconnue de Hongkong» (1963), de Jacques Poitrenaud.

4. Clochard télévisé dans un épisode des «Cinq dernières minutes» (1965).

ce séjour en terre étrangère il compose «La noyée»: «Tu t'en vas à la dérive/ [...] Chienne crevée au fil de l'eau...»

Gainsbourg fait semblant d'arrêter de fumer et se repose après sa crise cardiaque en 1973. Mais les affaires cinématographiques reprennent. D'abord un téléfilm de Jean-Pierre Marchand, «Le lever du rideau», qui conte les déceptions de Diane, 7 ans, sauvée de son malheur par un prince magicien, lui. Bof. C'est Jane Birkin qui connaît le succès au cinéma, multipliant les films populaires, pas Serge qui, pour ne rien arranger, vend peu de disques. Après son émission carte blanche de Maritie et Gilbert Carpentier - «Top à...» -, un producteur l'approche et lui propose de réaliser ce qu'il souhaite. Gainsbourg tergiverse. La mise en scène le démange. Il se met à écrire «Je t'aime, moi non plus». Deux homosexuels, Joe Dallessandro (Krass) et Hugues Quester (Padovan) transportent des ordures dans un camion à benne, ils s'arrêtent dans un snack désert ou travaillent la garçonne Johnny, alias Jane Birkin. Elle et Krass entament une relation, leurs ébats s'étalement face caméra... Birkin dézingue son image d'ingénue rigolote. Certains parlent de poésie, d'autres de pourriture pour qualifier l'objet sorti en mars 1976. Scandale. Louis Chauvet dans «Le Figaro» écrit: «Je ne suis ni putain ni pudibond. Mais j'ai trouvé franchement insupportable, choquant, et provocant au niveau le plus bas le film de Serge Gainsbourg.» Hormis Henry Chapier et François Truffaut qui défendent ses cadrages remarquables, sa photographie, «Je t'aime...» se fait pulvériser par la critique. Il fait 150000 entrées à Paris. Gainsbourg, pas au mieux financièrement, brade ses lubies underground et met en scène des publicités. «Faites comme moi "youtilisez" Woolite», vante Jane. Il redevient acteur d'un court-métrage diffusé en première partie du carton érotique «Emmanuelle». Un retour à ses premières amours: «Je zigouillais des vieillards à coups de seringues.»

A la fin des années 1970, Gainsbourg cherchera par tous les moyens à finaliser son vieux scénario, «Black Out», un huis clos à trois qui finira en BD. Il envisage Dirk Bogarde, approche Robert Mitchum... Rien ne marche. La musique, elle, le reprend, garantie de royalties confortables. Et le drame survient. Birkin le quitte au cœur de l'été 1980, elle emmène ses deux filles, lassée des excès de Gainsbarre le soûlard.

Pour se changer les idées, il se plonge dans «Je vous aime», de l'ami Claude Berri. Enfin un film léger, agréable. Et il y a Catherine



5. Avec Jean Gabin dans « Le jardinier d'Argenteuil » (1966), de Jean-Paul Le Chanois.

6. Avec Michel Simon dans « Ce sacré grand-père » (1968), de Jacques Poitrenaud, dont il compose aussi la musique.

7. Sur la plage du Touquet, en 1983 pendant le tournage du clip de « Morgane de toi », la chanson que Renaud a écrite pour sa fille, Lola.



Deneuve. Elle se souvient des hommes de son existence à l'approche de la quarantaine. Ses anciens maris et amants sont Gérard Depardieu, Alain Souchon, Jean-Louis Trintignant et Gainsbourg l'oiseau de nuit. C'est plaisant car un peu documentaire. « Berri s'est inspiré de ma vie d'une certaine façon. Dans le scénario, je fais souffrir Catherine. J'ai été méchant, moi aussi, très méchant. » Catherine et Serge s'entendent à merveille. « C'est quelqu'un qui a du mal à rentrer chez lui le soir, moi aussi j'aime bien prolonger des discussions jusque tard dans la nuit », dit-elle avant d'ajouter : « Il était assez mal. Pour les gens qui aiment boire comme lui, c'était un prétexte plus grand à consommer les nuits et à les manger jusqu'à l'aube. Comme acteur il était formidable parce que, sous ses réserves, on sentait sa fragilité. » Deneuve l'aide à surmonter son chagrin. Il lui offre des chansons. « Je vous aime » ne casse pas le box-office. Retour à la case publicité. Celle pour les lave-vaisselle Brandt obtient le Lion d'argent au festival international du film publicitaire de Cannes. Sans oublier Maggi, « le velouté pour ma louloute », et surtout le soda Gini « je t'aime ». Son rêve, « Black Out », est lâché par ses producteurs. Serge reprend espoir avec Patrick Dewaere, qui promet d'y réfléchir. L'acteur se suicide trois jours après.

Le projet « Equateur », tiré d'une nouvelle de Georges Simenon, déboule. Un film de commande, il y croit, signe les dialogues, la musique. A Libreville, dans les années 1950, un jeune élégant se pointe dans un hôtel délabré tenu par un couple. Le visiteur et la tenancière deviennent amants, double meurtre dans la jungle... L'Etat gabonais est actionnaire, mais les problèmes financiers plombent l'aventure, Serge a même payé les techniciens de sa poche. Humidité atroce, tournage intenable. Francis Huster en garde pourtant un souvenir fort : « Gainsbourg est un poète de la caméra et un remarquable directeur d'acteurs. Je considère ce film comme un des meilleurs que j'ai faits avec ceux de Zulawski. Lui et moi c'est comme Cocteau et Jean Marais. » Plus modeste, Gainsbourg adhère au titre de la critique de Libération : « Qu'est-ce qu'on se fait suer ».

La publicité, cette pollution nécessaire, lui fournit de quoi acheter ses gitanes, il est dans le rouge à la banque. Serge enchaîne Palmolive, Gini toujours, les rasoirs Bic – c'est cocasse pour lui qui ne se rase plus... Les commandes pleuvent. Il réalise des clips aussi, « Morgane de toi » pour le copain Renaud. « Lemon Incest » avec Charlotte. Il choque, évidemment. Pour lui, une ode chaste à sa



fille, pour ses contemporains, une chanson perverse et malsaine. Il veut continuer avec elle, désire la filmer. Mais il semblerait que ce roi de la provocation maîtrise moins son art, se perde. « Charlotte for Ever », son troisième long, n'est pas bien reçu, il passe même pour un vieux dégueulasse : « Au moment de la sortie du film, il y a eu un phénomène de rejet, j'ai voulu prendre le contre-pied de « L'effrontée »... Mais il est des tabous intouchables et parmi ceux-ci le vertige de l'inceste. Charlotte est sublime, le film est très beau, voici tout ce que j'ai à dire... » Un désastre. Serge compose, vite, mais sa santé fragile lui fait défaut.

« STAN THE FLASHER », FILM DÉSÉSPÉRÉ, SERA SON DERNIER

Gainsbarre l'emporte sur Gainsbourg, il loge au Raphael après un séjour à l'hôpital et pond en sept jours le scénario de « Stan the Flasher ». L'idée le dévore depuis longtemps. Voilà comment il résume l'affaire : « Flasher, du mot « flash » c'est de l'amerloque, traduction latérale exhibitionniste, déviation sexuelle et morbide qui pousse certains sujets à exhiber impulsivement leurs organes génitaux à poil sous un imper devant les petites pisseeuses lolycéennes en mâle d'initiation. » Stan, prof d'anglais, tombe amoureux d'une de ses élèves, Elodie Bouchez dans son premier rôle, tandis que se désagrège son couple et qu'il souffre d'impuissance. Il se met à éprouver le vertige du flash quand il offre son sexe à la vue de gamines... Encore une histoire de sexe, de perversion, de drame intime, de beauté sous le délabrement. Le film a été pensé avec Claude Berri en acteur principal. C'est OK pour le producteur au visage de Droppy. Berri joue le jeu, se désape, confiant. Gainsbourg est rigoureux, concentré. « Il aimait les courtes et longues focales, il affectionnait les légères contre-plongées, son cinéma est très graphique », juge Berri. Serge, consterné par sa prestation dans « Charlotte for Ever », ne se réserve qu'une seule réplique, celle de son répondeur téléphonique : « Etre ou ne pas être, question réponse. »

Gainsbourg n'en a plus pour longtemps, trop d'abus ont usé son cœur. Ce film désespéré sera son dernier. La chanson, art mineur selon lui, lui a apporté la gloire, mais c'est au cinéma que Gainsbourg exprimait pleinement ses tourments, ses obsessions. Lui le peintre raté, l'écrivain manqué, l'acteur sans grands rôles n'a pourtant lu que des critiques négatives ou hostiles à l'égard de ses quatre films. Une souffrance pour cet incompris du 7^e art. ■

Aurélie Raya



LE DANDY DES MOTS

Par PATRICK MAHÉ

Uscène provocateur, auteur de clips incestueux, poète spasmodique... Gainsbourg s'impose en «obsédé textuel», imbattable bricoleur de mots chaotiques, saupoudrés d'anglicismes providentiels en guise de rimes, parfois salutaires. Ange noir de la contre-culture, au crépuscule d'un XX^e siècle à bout de souffle, il est aussi l'inventeur d'un langage à fleur de sexe. Ses onomatopées frénétiques ont largement fait école depuis lors.

La touche Gainsbourg? «Un style imité par tous les jeunes paroliers en un pillage très organisé», décrypta Jean-Dominique Bauby, plume de Paris Match aux temps bénis d'«Histoire de Melody Nelson», premier album concept, mi-rock, mi-pop, déjà qualifié de protopunk pour musicologues sourcilleux... Au seuil des années 1970, la ballade en question se veut un hommage à la littérature et plus précisément à Vladimir Nabokov, auteur russe exilé, se présentant lui-même comme «nympholepte», autrement dit, chantre de nymphettes. Le thème: une innocente ado perchée sur son vélo est percutée par la Rolls Silver Ghost de Gainsbourg, conduite d'une main trop légère. S'ensuit un hymne à la séduction pour l'ingénue victime aux cheveux rouges. Fraîchement débarquée dans la vie de l'auteur, Jane Birkin décline le sort de la lolita en gloussements équivoques. Résultat: un disque d'or pour l'album (100 000 exemplaires).

Artificier d'écriture, Gainsbourg allume les mots comme des pétards. D'abord classé chanteur à texte à la Brassens - «En relisant ta lettre» (1961), une ode à la grammaire et à l'orthographe classique, est louée par Bernard Pivot - , il prend un envol sulfureux en 1965, à partir d'une «Marie Mathématique» futuriste, croquée par le dessinateur Jean-Claude Forest, pour la très conventionnelle ORTF. Il a 37 ans. Ses fulgurances verbales font mouche. Commandée pour l'émission «Dim, dam, dom», la BD animée - six épisodes de cinq minutes - n'aura pas l'impact de sa grande sœur «Barbarella», héroïne érotique de science-fiction inspirée par B.B., qui cartonnait chez les bédéphiles. Mais les premières bulles de Gainsbourg feront date.

Contant fleurette, tantôt à Bardot, tantôt à Deneuve - c'est l'ère des blondes - , il surfait alors sur le succès de «Poupée de cire, poupée de son». Inspirée par la sonate pour piano en fa mineur de Beethoven, sa composition lui vaut de remporter le Grand Prix de l'Eurovision en 1965, à travers l'interprétation de France Gall, 17 ans, «adolescente» sucrée aux cheveux d'or. On vend alors 15 000 disques par jour de cette poupée-là, une thématique que la cinéaste nouvelle vague Agnès Varda avait exploitée trois ans plus tôt dans son film «Cléo de 5 à 7», dans lequel une jeune chanteuse frivole tombait dans les bras d'un inconnu au terme d'une errance éperdue.

Tenant sa nymphette symbolique - la majorité est à 21 ans - , Gainsbourg fera, avec «Les sucettes», l'année suivante, de sa jeune muse le jouet de fantasmes à savourer entre initiés délurés: «Les sucettes à l'anis d'Annie/Donnent à ses baisers/Un goût anisé/Lorsque le sucre d'orge/Parfumé à l'anis/Coule dans la gorge d'Annie/Elle est au paradis...»

U contre toutes les modes, le voilà propulsé en haut de l'affiche. Celle du magazine «Salut les copains!», sous la férule de Daniel Filipacchi, parrain artistique de Sylvie Vartan (autre blonde) et de France Gall. Le metteur en scène de la génération yéyé s'appelle Jean-Marie Périer. A lui de saisir, en avril 1966, «la» photo d'une petite cinquantaine d'apprenties stars, posant aux pieds de l'idole (déjà!) Johnny Hallyday et de Sylvie, à qui ce dernier a passé la bague au doigt, afin de nourrir l'imagerie de fans insatiables. Pour composer un tel tableau où l'ego est roi, il faut du tact. Stupeur: si France Gall campe, juste sous Sylvie, comme au rang de demoiselle d'honneur, Gainsbourg, à des années-lumière de ses pairs d'un jour, est paradoxalement placé à la hauteur de son égérie: on ne change pas les duos qui gagnent... Dès lors, Eddy Mitchell, Dick Rivers, Claude François, Christophe et consorts, vrais coeurs de cible, se retrouvent disséminés

devant l'objectif. Serge Gainsbourg aurait pu virer au poète maudit. Le presque quadra se voit, au contraire, adoubé par les moins de 18 ans dont le moteur tourne pourtant plus au « Da dou ron ron » qu'au « Shuba du ba loo ba » et ne comprend guère l'antinomie de son « Docteur Jekyll et monsieur Hyde ».

Mais voilà déjà « Bonnie and Clyde ». Gainsbourg en fera son premier vrai tremplin. Dans la foulée du cliché de « Salut les copains ! », on lui confie, en 1967, l'écriture d'un titre pour promouvoir la sortie, en France, du film d'Arthur Penn, contant le destin romanesque du célèbre couple de gangsters des années 1930, admirateurs du bandit Jesse James. Johnny et Sylvie devaient prêter leurs voix aux personnages dans la chanson, mais le duo fait « pschitt » en studio et c'est le compositeur – Gainsbourg a mis en musique un poème de la véritable Bonnie Parker – qui hérite du micro à la demande de la Warner ! Le coup est gagnant, car de sa manche, il abat son atout maître : Brigitte Bardot.

De décembre 1967 à janvier 1969, il ne se passe que treize petits mois. C'est l'heure de « Je t'aime, moi non plus ». On touche là aux jeux interdits...

De tous les ouvrages consacrés au maître chanteur, le « Gainsbook »*, monument carré de 450 pages, fait la course en tête. Sébastien Merlet, directeur artistique, a supervisé l'ensemble de la discographie pour Universal et Seghers, l'éditeur, a su attirer le partenariat de la Sacem, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. Attention, chef-d'œuvre ! Et plus d'une confidence sur les bijoux composés et enregistrés rayonne au cœur de cet écrin : « “La première séance de voix ne se passe pas très bien, [...] pas d'émotion – ni du côté de Serge, ni de Brigitte. La séance est remise au lendemain et là, l'enregistrement se déroule avec, disons... un accompagnement gestuel appuyé, voilà. En un mot, c'est Bardot qui a un peu débloqué Gainsbourg – ils étaient très près l'un de l'autre et sans aucun geste réprouvé par la morale... La séance a été chaude – ils se sont fait des câlins, on a baissé les lumières...” Les voix enlacées de « Je t'aime, moi non plus » sont finalement enregistrées en petit comité, sous le sceau du secret, dans la soirée du 10 décembre. Toutefois, deux jours plus tard, la presse à sensation vend la mèche : les vagues de volupté suggérée ont fuité et fait basculer « Je t'aime, moi non plus » dans le mythe... Et le scandale. C'en est trop pour Gunter Sachs, qui obtient de sa femme qu'elle renonce au disque. »

La voix en berne, Gainsbourg s'incline : « C'est un disque érotique qui évidemment aurait été interdit aux moins de 18 ans, mais la musique était très pure. Pour la première fois de ma vie, j'ai écrit une chanson d'amour et voilà ce qu'il en est : je faisais des chansons cyniques et on les acceptait, j'écris une chanson d'amour et on la prend mal, alors tant pis. » Jane Birkin, bouche en cœur, héritera de la complainte honnie sur la lancée de « 69, année érotique ». Criant à l'imprécaction mécréante, « L'Osservatore romano », le quotidien du Saint-Siège, fera, à son corps défendant, la promotion de l'ingénue libertine.

De Jane, Serge avoue : « On me l'a présentée et ça a été le choc. J'ai allumé une cigarette pour me donner une

contenance. Elle m'a détesté au premier coup d'œil. Pour me défendre, je lui ai fait le coup du mépris. Comme je prenais l'air agressif, elle m'a touché l'épaule et m'a dit : “Vous êtes timide peut-être ?” J'en suis resté stupide. » Il prendra pour douze ans de love story. Jane, elle, lui donnera Charlotte.

Dans sa construction même, « Je t'aime, moi non plus » annonce les dizaines de formules chics et choqs qui nous feront savoir « Qui est in, qui est out ». En ce sens, le « Gainsbook » tient rôle d'anthologie, tant pour la chanson, les clips à gogo que les musiques de film. On y voit Gainsbourg, à la barre des mots, virer en Gainsbarre... A lui « Les petits lolos de Lola », « La fille qui fait tchic ti chic », d'inévitables diversions vers « Cannabis » ou « Chanvre indien » et le retour inexorable vers l'érotisme assumé.

Avec « La décadanse », il invente un slow inversé dans lequel la femme tourne le dos à son cavalier. Saupoudrée de sensualité, la chanson passe à travers les mailles de la censure des années 1970. En interview, il lâche un petit « Rent' dedans » personnel : « L'érotisme c'est le secret, le mystère d'alcôve, les sous-vêtements, le sens du tabou, le goût du péché. C'est la chose la plus importante de ma vie. Montherlant s'est suicidé parce qu'il perdait la vue. Moi je me suiciderai lorsque j'aurai perdu l'érotisme. » Aussi, pour la bande originale du film « Sex-shop », de Claude Berri (1972), triture-t-il illico le titre en ironique « Quand le sexe te chope ».

Ses jeux de mots sont sans fin. Même quand il aborde la gravité de la rupture (« Je suis venu te dire que je m'en vais »), perce « Sensuelle et sans suite ». Anagrammes et aphorismes sautent sous sa plume – sa griffe ! – comme ses doigts glissent sur les touches d'un piano. Va donc, pour les « Panpan cucul », « Titicaca » « Tata teutonne » ou « Pamela Popo » à la chaîne, plus imagées, dans la lignée des danseuses hyper sexy du Crazy Horse Saloon, le cabaret à la mode. « En deux heures, j'ai composé “Sea, Sex & Sun” », lance-t-il, goguenard, à Paris Match en 1978.

Loin des tubes de l'été, Gainsbourg dégainera bientôt une drôle de « Marseillaise », version collé serré façon Caraïbes. Face aux paras qui tonnent et avant de tomber dans les bras d'un légionnaire à képi blanc lors d'une garden party du 14 juillet, à l'Elysée, il fait de cet « Aux armes et caetara », un reggaeton. Malin,

il n'oublie pas de rendre à Claude Joseph Rouget de Lisle la paternité de l'hymne national ainsi détourné.

A la suite d'un remake de « La javanaise », il libère une insolite « Lola rastaquouère » – sans connotation péjorative, bien sûr. De son propre aveu, il a puisé dans « Jésus-Christ rastaquouère », un opus du peintre surréaliste montmartrois Francis Picabia, et a manié l'ambivalence du mot « rasta » abrégé de « rastafari », le mouvement spiritueliste jamaïcain popularisé par Bob Marley. Peut-être sous l'influence d'un dernier « Planteur punch », l'accroît-il (« l'alcoola-t-il » ?) au diminutif de Dolorès, dite « Lola », réminiscence de la « Lolita » de Nabokov, comme un retour aux chimères d'antan...

En digne « Vieille canaille », Gainsbourg a toujours le dernier mot. Dans son fameux « Je t'aime, moi non plus », il tire le rideau sur cet aveu final : « Je ne t'aime plus, moi aussi ! ■



* « Le Gainsbook. En studio avec Serge Gainsbourg », sous la direction de Sébastien Merlet, éd. Seghers.

SERIAL

Lui qui se trouvait d'une laideur telle qu'il la mit en musique – « Des laids, des laids » – sera un homme « couvert de femmes ». N'écrivit-il pas dans sa chanson: « Quand on m'dit que je suis moche/J'me marre doucement... » ? A l'appui de cette autocritique complaisante, il invoque Marilyn: « Et moi, je suis ton Miller, hein/Non pas Arthur, plutôt Henry, spécialiste du hardcore. » On lui prête nombre de liaisons, parfois secrètes, et de jeux... interdits. Et trois amantes qu'il a hissées haut sur le pavois de ses amours.



JANE, BAMBOU ET LES AUTRES... L'ART D'EXHIBER SES CONQUÊTES

En mai 1969, année érotique s'il en est, le couple médiatique est épier par tous les photographes présents au 22^e Festival de Cannes. Birkin, l'Anglaise glamour, et l'artiste dandy se sont rencontrés un an auparavant sur le tournage de « Slogan », de Pierre Grimblat.

Photo JEAN-PIERRE BIOT

LOVER



Janvier 1983, au Gabon. Après le départ de Jane, il se guérit avec Caroline von Paulus, qu'il a baptisée « Bambou ». La belle Eurasienne, de plus de trente ans sa cadette, l'appelle « mon petit papa chéri ».

Photo RICHARD JEANNELLE

BRIGITTE

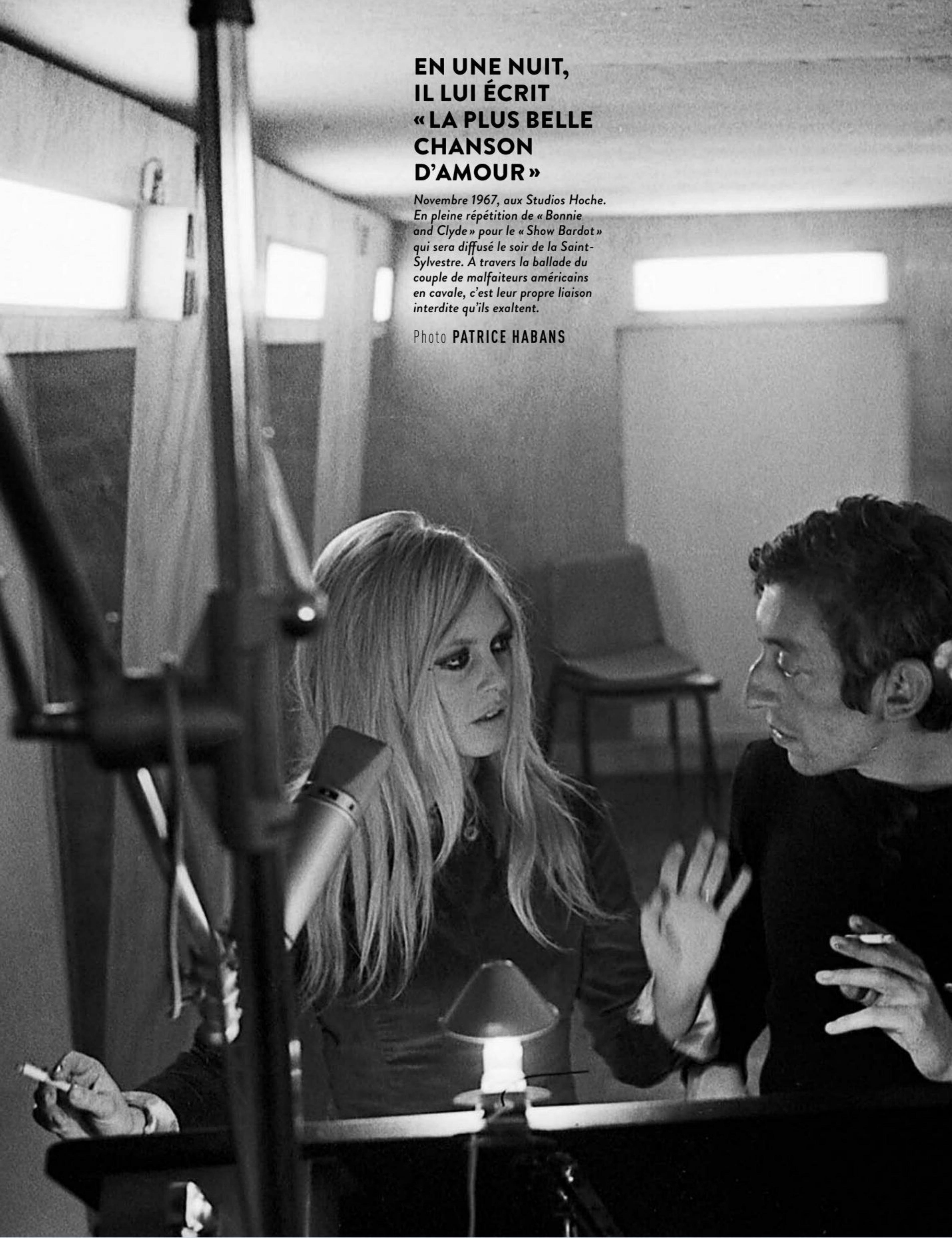
DE BARDOT, IL DIT: « ELLE A ÉTÉ LE JOYAU DE MA VIE »

Révélée par le film de Vadim « Et Dieu... créa la femme », l'actrice incarne la beauté absolue. Le 1^{er} septembre 1984, rue de Verneuil, à Paris. Bras croisés, Serge mime la pose de B.B. devant la photo réalisée par Sam Lévin. Il conservera toujours ce portrait dans son salon. Douze ans plus tôt, il confiait à Paris Match : « Elle monte la garde auprès de moi, témoin éternel de nos musiques partagées. Et d'un amour total. »

Photo CLAUDE DELORME







**EN UNE NUIT,
IL LUI ÉCRIT
« LA PLUS BELLE
CHANSON
D'AMOUR »**

Novembre 1967, aux Studios Hoche. En pleine répétition de « Bonnie and Clyde » pour le « Show Bardot » qui sera diffusé le soir de la Saint-Sylvestre. A travers la ballade du couple de malfaiteurs américains en cavale, c'est leur propre liaison interdite qu'ils exaltent.

Photo PATRICE HABANS



Grimés en Bonnie et Clyde dans le décor du show. La Vénus des sixties inspire au barde Gainsbourg quantité d'autres tubes : « Comic Strip », « Harley-Davidson » et surtout « Initials B.B. ». Une aventure conclue par un torride « Je t'aime, moi non plus » qui, à cause de Gunter Sachs, sera plus tard offert à... Jane Birkin.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER

BRIGITTE BARDOT

«Quand je l'ai quitté, il a dit que c'était comme si on lui avait arraché le cœur avec les dents»

Interview CHRISTIAN BRINCOURT

Paris Match. Comment la plus belle fille du monde est-elle tombée amoureuse de "l'homme à tête de chou"?

Brigitte Bardot. Ce qui m'a attirée, c'est le regard qu'il portait sur moi. Un regard que je n'ai jamais rencontré chez un autre homme. Serge était un introverti. Il avait un caractère double, fait de distances, de longs silences, l'ensemble enveloppé d'une formidable chaleur humaine. Avec, bien sûr, son talent comme dénominateur. Je pense que notre histoire d'amour l'a décomplexé de son physique.

Peux-tu nous raconter les débuts de cette histoire ?

Notre première rencontre sur le plateau d'un film, quinze ans plus tôt, était restée sans suite. Mais un beau matin de 1967, il m'a téléphoné, souhaitant me faire écouter une chanson. J'ai encore sa voix dans ma tête. Il parlait peu et très bas. Il a demandé si j'avais un piano à la maison. C'est ainsi, face à face, dans mon salon, que nous nous sommes découverts. Nous étions aussi timides l'un que l'autre. Nous nous terrorisions mutuellement. Il a joué les premières mesures de "Harley-Davidson" et commencé à fredonner les paroles torrides. Lui au piano, moi debout, j'ai essayé de fredonner à mon tour. Les mots peinaient à sortir de ma gorge. Il a vu mon désarroi et m'a calmée en demandant si j'avais du Dom Pérignon au frigo. J'ai rétorqué que ce serait du Moët & Chandon ou rien ! Après la première bouteille, j'ai chanté avec beaucoup plus de sensualité. Je crois qu'il a été subjugué. Il semblait heureux, moi aussi. Le lendemain, il m'a fait livrer une caisse de Dom Pérignon, puis une autre. Une grande histoire démarrait, dans des bulles dorées.

Tu n'as jamais habité rue de Verneuil, chez lui. Même pas une seule nuit...

Lorsque Serge a eu l'idée d'acheter cette petite maison du Quartier latin, nous l'avons visitée ensemble. Je l'ai trouvée sinistre, trop sombre. Toute notre histoire s'est déroulée avenue Paul-Doumer, au soleil du 6^e étage. Mon mari, Gunter Sachs, n'avait pas la clé de chez moi. Et comme je n'avais pas les clés de chez lui, l'avenue Paul-Doumer était plus simple pour tout le monde.

Avez-vous vécu des moments protégés dont tu gardes précieusement le souvenir ?

On peut tout résumer en une phrase : ce fut une rencontre qui dura trois mois sans une ombre, sans un nuage. Près de cent jours d'amour fou. C'était beau, pur. Cela doit tout simplement s'appeler le bonheur.

Tu as assisté à la naissance d'une chanson mythique, "Je t'aime... moi non plus".

Un soir, sous la couette dans les bras de Serge, je lui ai demandé d'écrire pour moi la plus belle des chansons d'amour. Au cœur de la nuit, il s'est mis au piano. J'étais bouleversée.

Serge te propose de l'enregistrer. As-tu hésité ?

Pas une seconde. La séance a eu lieu au studio Barclay. J'étais un peu troublée de mimer, face aux techniciens, l'amour que Serge me faisait en musique. Il a compris ma gêne et, d'une pression de la main, m'a apaisée. Mais mon mari a ensuite menacé de faire un scandale si la chanson était diffusée...

Comment faisais-tu, tiraillée entre ton mari et Serge ?

Je vivais tout cela très mal. Serge était taraudé par l'angoisse de me perdre. Chacune de nos retrouvailles était pour lui un miracle. Il comptait énormément pour moi, mais la situation était intenable, infernale.

Après votre séparation, comment as-tu vécu la métamorphose de Gainsbourg en Gainsbarre ?

Notre rupture a été une épreuve pour nous deux, mais nous avons su rester complices. Longtemps, nous nous sommes appelés chaque soir. Nous étions l'un et l'autre en totale solitude. Avec nos mots à nous, nous comblions les vides de nos existences. Petit à petit, j'ai réalisé que l'alcool le détruisait moralement et physiquement. J'ai tenté de le soutenir et de l'aider, j'avais peur pour lui. J'ai été anéantie par sa mort. Mais depuis quarante-quatre ans [nous sommes en 2011, NDLR] je pense à lui. Je songe souvent à cette phrase qu'il a prononcée ou écrite, je ne sais plus : "Lorsque Bardot m'a quitté, c'est comme si quelqu'un m'avait arraché le cœur avec les dents."

Un jour, tu entends "votre" chanson à la radio, mais Jane Birkin a pris ta place...

J'ai cru en mourir. Mais c'était dans l'ordre des choses, je n'en ai voulu ni à l'un ni à l'autre. Cette chanson me retombait dessus comme un pavé sur le cœur. ■



Le départ de B.B. pour l'Andalousie, en janvier 1968, où elle va tourner le western « Shalako », scelle leur rupture, définitive. L'amant éconduit confessera : « J'ai pensé me défenestrer. »

LE JOUR OÙ SERGE EST MORT

« Il ne tenait plus à la vie, nous confie B.B. Il se sentait si seul. » Un témoignage exclusif.

Par PATRICK MAHÉ

Dimanche, en pleine nuit, 1 h 30. Le téléphone sonne à La Madrague. Brigitte Bardot s'est couchée vers minuit, comme d'habitude. Le gardien décroche. Il est le premier à savoir mais s'interdit de réveiller Brigitte.

7h20, Brigitte se prépare pour son voyage éclair vers Rodez et Marvejols, en Lozère, où l'attendent 80 loups de Hongrie, la dernière opération de sauvetage de la Fondation Bardot. Elle est en train de passer un jean. Le téléphone n'arrête pas de sonner : « Mais qu'est-ce que c'est que tous ces appels ? » Le gardien lui passe alors France Info tout en la ménageant pour atténuer le choc. Brigitte encaisse. Elle enchaîne

mécaniquement une interview express : « J'ai du chagrin... Gainsbourg était irremplaçable. Mais sa mort ne me surprend pas. Il se détruisait. C'était le signe d'une grande détresse, d'une profonde solitude... Son physique ne jouait pas en sa faveur, mais il avait une âme plus belle que certaines personnes beaucoup plus belles que lui. J'ai beaucoup de chagrin... » Puis c'est au tour d'Europe 1. Ce sera tout.

Brigitte fuit le téléphone, et la voici déjà sur la piste de l'aéroport de Toulon-Hyères, prête à embarquer dans le Corvette venu spécialement de Paris pour elle. A ceux qui l'attendent, elle reparle tout de suite de Gainsbourg : « C'était quelqu'un de très très bien. Il était irremplaçable pour moi. » En confiance, Brigitte en dira plus encore pendant le vol : « Serge, c'était le meilleur et le pire, mais, avant tout, c'était un être de génie. Nous étions très proches. Entre nous, pourtant, les choses avaient mal débuté. On s'était rencontrés pour l'émission « Bonne année, Brigitte » en 1964 ou 1965. Il écrivait alors des chansons pour moi, mais le courant ne passait pas entre nous. On n'avait pas un bon feeling. » Les paroles de « Je t'aime... moi non plus » qu'elle interprète alors, avant d'échoir à Jane, entretiennent entre elles le malentendu : « Je vais, je vais et je viens/Entre tes reins/Je vais et je viens/Je me retiens/Non ! Maintenant/Viens ! » Brigitte chante avec sensualité. On cancane à Saint-Tropez. Elle est alors Mme Gunter Sachs...

En fait, derrière l'ambiguïté étudiée des mots de Serge, leurs rapports officiels se veulent professionnels. Ils se réchauffent avec les francs succès de « Bonnie and Clyde » et surtout de « Harley-Davidson » : « Je n'ai besoin de personne/En Harley-Davidson [...] /Je tiens bien moins à la vie/Qu'à mon terrible engin. » Brigitte sourit : « Nous jouions à « L'équipée sauvage » Le plus drôle : je n'avais jamais piloté de moto de ma vie, et toujours pas aujourd'hui, d'ailleurs. Quant à Serge, il n'avait même pas son permis de conduire. Plus tard, j'ai pu le connaître mieux et l'apprécier enfin. Avec moi, il n'a jamais été provocateur. Il savait toujours se tenir. J'ai compris qu'il était surtout timide et qu'il masquait sa timidité par de la provocation. Il s'était fait une carapace. Je l'avais perdu de vue pendant près de vingt ans. C'est seulement au moment de son opération, l'an dernier, que nous avons renoué. Je lui ai téléphoné à l'hôpital pour l'encourager à se battre. Depuis, nous nous rappelions fréquemment. Je l'ai invité : « Viens me voir à la Madrague, viens te reposer. » Il n'est jamais venu. Il est vrai qu'il faut vouloir venir chez moi. Je vis un peu comme une fermière, avec des bottes crottées, au milieu de mes chiens. Lui, il lui fallait un certain luxe. La dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était fin janvier, début février. Il n'allait pas bien. Moi non plus. On a parlé de Douce, ma chienne malade. Je l'ai encouragé à surmonter son mal. Mais il était très lucide. On ne la lui faisait pas. Il se savait foutu. Il ne tenait d'ailleurs plus à la vie. Il s'est autodétruit. Il se sentait tellement seul ! »

Avec Gainsbourg, Brigitte perd un ami sincère et désintéressé. Un vrai. Généreux également : il avait offert 200000 francs à la Fondation Bardot. C'est à Charlotte, sa fille, qu'elle pense à ce moment-là : « La pauvre, à 19 ans. » Mais plus encore à Lulu : « Pour lui, c'est terrible. Que va-t-il devenir ? Il n'a que 5 ans... » ■

JANE

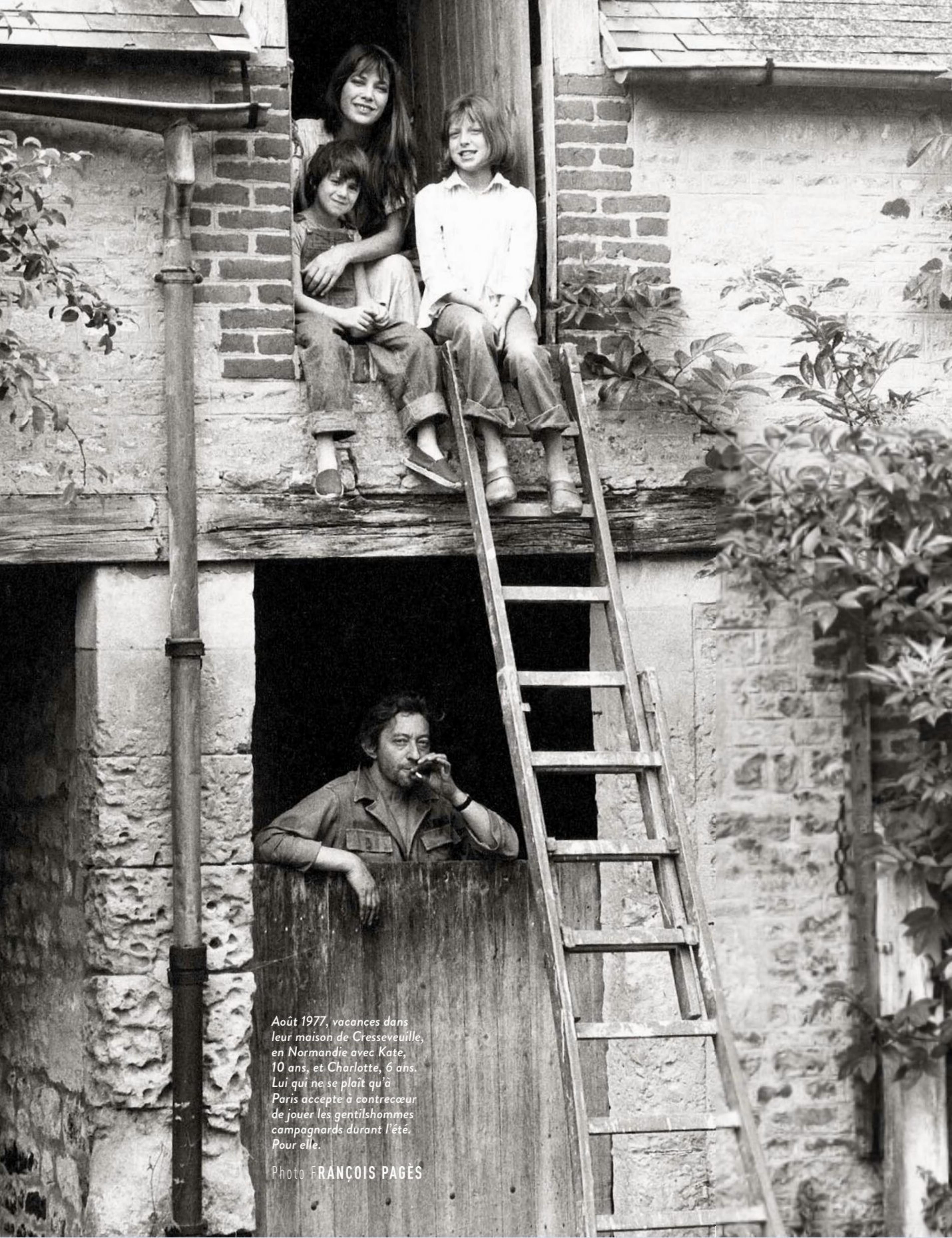
ET GAINSBOURG... CRÉA BIRKIN. A LA FAÇON D'UN ROGER VADIM AVEC B.B., IL DEVIENT SON PYGMALION

1969, c'est l'année où elle chante, sur un texte du beau Serge, « Signalement : yeux bleus, cheveux châtais, Jane B, Anglaise, de sexe féminin ». Plus tard, elle racontera : « J'étais une enfant quand Sergio m'a prise par la main. Je n'étais qu'une enfant, mais j'allais être la femme la plus heureuse du monde. »

Photo JEAN-JACQUES DAMOUR







*Août 1977, vacances dans
leur maison de Cresseveuille,
en Normandie avec Kate,
10 ans, et Charlotte, 6 ans.
Lui qui ne se plaît qu'à
Paris accepte à contrecœur
de jouer les gentilshommes
campagnards durant l'été.
Pour elle.*

Photo FRANÇOIS PAGÈS

**«TOURNE-TOI.
CONTRE MOI.
BOUGE TES REINS...»
L'HEURE EST
À LA «DÉCADANSE»!**

Pas de deux avec Jane, en 1971, dans son hôtel particulier de la rue de Verneuil, dans le VIII^e arrondissement, acquis deux ans auparavant.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



JANE BIRKIN «Serge, l'amour, et moi»

Interview BENJAMIN LOCOGE



Devant la façade du 5 bis, rue de Verneuil, le 5 décembre dernier. Jane y a partagé douze années avec son «Sergio». Une adresse devenue un lieu de pèlerinage pour ceux que Gainsbourg appelait ses «fanatiques».

Dans "Max", l'un des titres de votre nouvel album* sorti au mois de décembre, vous montrez une autre facette de vous-même : celle de la femme qui s'en va. Qui quitte pour mieux vivre.

Jane Birkin. On connaît tous la blessure quand quelqu'un vous quitte. C'est noble. Mais quand c'est vous qui partez ! Devez-vous ressentir de la culpabilité ? On a peut-être tous connu ça, c'est un sentiment plus compliqué. Puisqu'il est trop tard pour la pitié.

Vous avez souvent été cette amoureuse passionnée ?

[Elle rit.] Oui. Je sais à quel point on est marrante et légère au départ et peut-être vous a-t-on aimée parce que vous étiez un peu originale. Mais ce qui n'est ni original ni léger, c'est votre tronche dans la glace quand quelqu'un rentre à la maison le soir tard. Et que vous commencez à dire "le poisson est trop cuit" ou "pourquoi tu n'as pas téléphoné ?". Tous ces côtés de la mégère que vous avez tant désiré éviter. Vous pensez que vous camouflez ça très bien, en souriant. Puis tu chopes ton visage dans la glace et tu vois qu'il est tout tordu. Tu es tellement angoissée, que si tu étais la personne qui vient de rentrer, tu ferais marche arrière et tu filerais au café.

Donc au début on joue un rôle. Et après l'amour s'étoile ?

Pas du tout, on est tout ça. Et on continue à l'être pour ses enfants. C'est juste qu'avec la panique d'imaginer que tu peux perdre la personne, tu pues la défaite. Tu suintes cette odeur qui est la raison pour laquelle les amours ne peuvent pas continuer.

Vous êtes souvent tombée dans ce schéma-là ?

A 17 ans quand je vivais avec John Barry... Lorsqu'il revenait à la maison pour écrire ses symphonies ça devait lui faire tout drôle d'être avec une "teenager". Qui voulait savoir où il était, s'il avait pensé à elle, qui devenait hystérique, qui griffait ses jambes jusqu'au sang, qui jetait les œufs dans l'évier, qui pleurait la nuit en lui demandant : "Est-ce que tu m'aimes ? Est-ce que tu m'aimeras dans dix ans ? Est-ce que l'on vieillira ensemble ?" A ce moment-là, il allait dormir sur le divan. Donc, oui, j'ai connu ces situations.

Ça s'est reproduit ?

Heureusement j'ai su ne pas être addict à une personne. C'est tout de même ça le problème, parce que cela veut dire que vous ne vivez pas pour vous-même, vous ne faites rien dans la journée qui soit intéressant, vous n'avez rien à raconter. Vous vivez par lui, à travers lui. J'ai compris, après John Barry, que je ne devais plus agir ainsi. Nous n'aurions pas dû nous marier.

Votre rencontre n'était pas passionnelle ?

Je n'ai jamais dit : "Marions-nous, faisons un enfant." Je savais que je n'aurais pas pu rester avec lui si on ne s'était pas mariés. Maman me l'avait dit car elle ne voulait pas que je sois prise pour une fille légère. Donc il a fallu cette union. Et puis, on créait une comédie musicale ensemble, dans laquelle je jouais un petit rôle. On était ensemble tous les deux en permanence. Mais dès cette comédie musicale terminée, il s'est remis à écrire pour d'autres, pour Nancy Sinatra ou Dieu sait quelle autre bombe... Je me suis retrouvée dans une grande solitude.

Avec Serge c'était l'inverse ?

Serge ce n'était pas un coup de foudre. Mais c'était plus intéressant que ça. Les choses se sont faites peu à peu. Et j'ai découvert quelqu'un de tellement drôle, de secret et de terriblement timide. C'était une vraie trouvaille. Tout le monde pensait qu'il était dangereux, cynique, cruel. C'était tout le contraire ! C'était magnifique à vivre. Je gardais ça secret, c'était bien. [Elle rit.] Il faut toujours protéger les gens qu'on est les seuls à connaître. Même sa beauté... Quand tu as connu un visage pareil, les autres vous semblent fades, même s'il s'agit de celui d'Alain Delon. La beauté de Serge était d'une originalité foudroyante, avec son côté slave, russe. C'était un paquet cadeau.

On entend au fil des chansons que vous avez fait souffrir les hommes...

Il y a un peu de souffrance dans l'air, oui. Mais c'est aussi parce que je veux être juste. Comme disait Serge, en "banal bleu",

« Il pouvait jouer à la poupée avec moi, confessera-t-elle. M'habiller selon ses fantasmes. » Ici en amazone futuriste, dans une tenue signée Thierry Mugler.



on n'écrit rien, ce sont des nuages, des tempêtes, c'est plus photogénique. C'est très excitant d'écrire des chansons de souffrance... même si on racle dans les souvenirs. Et quand ça plaît aux gens ou qu'ils sont émus, ça fait plaisir.

Vous décrivez les jeux interdits auxquels Kate et Charlotte se livraient. Pour mieux dire leur enfance de rêve ?

Oh à peu près, oui. J'ai surtout essayé de leur offrir un contraste avec la rue de Verneuil. Pendant deux mois d'été, elles avaient une liberté totale, comme moi je l'avais eue avec mon frère et ma sœur. Elles partaient du matin au soir et leur jeu était de tout enterrer au petit cimetière de Cresseveuille, même notre dîner ou notre rôti du dimanche. Kate, qui avait un grand sens de l'équité, voulait que tout le monde soit traité à la même enseigne dans le cimetière. Donc quand elle trouvait que M. X. avait trop de marguerites en porcelaine sur sa tombe alors que Mme Y. n'avait rien, elle redistribuait ces ornements un peu partout. Le maire nous a rendu visite pour nous dire que les gens étaient furieux. [Elle rit.] Kate ne savait pas comment les remettre à leur place... Je trouve ça tellement drôle, tellement charmant aujourd'hui de les imaginer alors...

Serge venait à Cresseveuille ?

Bien sûr ! J'ai imposé, tel un dictateur, ces deux mois d'été en Normandie. Il détestait, ça lui minait le moral [Elle rit.] Il disait qu'il se sentait six pieds sous terre là-bas. Et d'après ma mère, il regardait sa montre en panique après le déjeuner en attendant que les bars ouvrent à Cabourg pour pouvoir se jeter sur un cocktail Marcel Proust le plus vite possible ! Il partait en taxi, nous, on suivait dans ma Méhari. On traversait le Grand Hôtel pour se rendre au Mickey Club, mais lui s'arrêtait au bar. [Elle rit.] Tout cela était très gai.

Charlotte réalise un film sur vous en ce moment.

Est-il terminé ?

J'espère que non, parce que c'est tellement joyeux de participer à ce projet. Je n'avais jamais imaginé qu'elle soit si curieuse de moi. Je savais la grande place que Serge avait dans sa vie ainsi que le deuil et la douleur qu'elle a vécus. Mais je ne pensais pas qu'elle voulait savoir tant de choses de moi.

Il y a fort longtemps vous chantiez "l'amour physique est sans issue"...

C'est une chanson de Serge. Mais oui, je l'ai chantée. Dans "Ta sentinelle", j'évoque le coup de foudre. Qui est tragique, parce qu'il ne peut pas durer. Dans les yeux de cette personne, je suis quelqu'un, je suis le pivot de passion. Et maintenant je suis n'importe qui.

L'amour n'a-t-il été pour vous que désillusions ?

J'y ai cru à chaque fois. On ne peut pas s'embarquer dans des choses passionnelles en réfléchissant au jour d'après. Peut-être devrait-on. Moi, je n'ai pas pu. [Elle rit.] J'aimerais dire que c'est mon côté aventureuse, mais ce n'est même pas le cas. Pour mes maisons par exemple, j'ai tout fait pour avoir celle-ci ou celle-là, et sur un coup de tête j'ai vendu. Et après je me suis lamentée, dans mon petit appartement pris en sandwich avec des gens dessus et dessous. Ma sœur a cette bonne nature d'être satisfaite. Moi, je suis en permanence insatisfaite.

Avec "Pas d'accord" vous allez loin dans le récit de votre intimité : "Pas d'accord pour les nuits de baise / A filer dans les salles de bain / Se toucher comme un ado triste / Et chialer jusqu'au lendemain"...

Ça c'est moi. Ce qui est intéressant, c'est de raconter l'intime. J'ai une attirance folle pour Danton depuis que j'ai lu qu'il avait déterré sa femme pour coucher avec elle pendant quelques jours, parce qu'il ne supportait pas l'idée qu'elle soit morte sans qu'il ait pu la voir une dernière fois. C'est dément ! J'aime les vrais détails dans les biographies historiques, ce sont eux qui vous rendent des personnages touchants. Et c'est souvent dans ces instants que l'on se dit : "Ah oui, moi aussi j'ai ressenti ça."

Vous écrivez cela aussi par rapport au mouvement #MeToo ?

C'est une question que je redoute un peu, n'ayant jamais vécu de souffrances personnelles, donc je ne peux que souhaiter l'épanouissement des filles.

Mais vous avez été un modèle de libération de la femme ?

Je ne crois pas. On était tellement habituées que quelqu'un vous donne une tape sur les fesses, que c'était pratiquement comme dire bonjour. Maintenant, je me rends compte, comme beaucoup de messieurs, que ça ne se fait pas. [Elle rit.] Quand je partais en Italie avec ma copine Gabrielle, on était super fières de se faire siffler. Ça nous remontait le moral. Maintenant, les garçons se mettent la main devant la bouche. Je vois aussi que désormais on se fiche au cinéma de savoir si le réalisateur est un homme ou une femme, alors que pendant longtemps il n'y a eu qu'Agnès Varda. C'est réjouissant. Mais je suis convaincue que pour que les choses soient équilibrées, il faut que les salaires des hommes et des femmes soient les mêmes. ■

* « Oh ! Pardon tu dormais... » (Barclay / Universal).





BAMBOU

AFFRIOLANTE, ELLE LIBÈRE TOUTES LES AUDACES DU SEX-APPEAL

Le couple torride au Galion, en 1983, où un Gainsbourg castiglione « Équateur », son deuxième film. A Paris Match, il confie que « Bambou » a un grand atout : elle pouvait être ma fille.

Photo RICHARD JEANNELLE

1981. Elle lui est aussi soumise que sa marionnette à fil. Inspiré par sa nouvelle égérie, Serge a troqué la plume contre un appareil photo. « Il sait toujours ce qu'il veut, dit Bambou, et c'est passionnant de poser pour lui, même si son perfectionnisme est épuisant. »

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



AU COMBLE DE LA PROVOC, IL MULTIPLIE LES ODES À LA FEMME OBJET

Dans le recueil de photos « Bambou et les poupées », paru en 1981, le gracile mannequin se prête aux mises en scène érotiques de son compagnon, entre fantasmes salaces et jeux de soumission.



C'était un homme de la fin du XX^e siècle... Aujourd'hui, les Robespierre féministes sonneraient la mobilisation générale

Par GILLES MARTIN-CHAUFFIER

Peintre, musicien, juif, français, cinéaste, parisien, séducteur, mélodiste, poète... Gainsbourg était plein de personnes à la fois. Il s'en accommodait. Mais, avant tout, c'était un bourgeois. Un vrai bourgeois à l'ancienne : maniaque, près de ses comptes, attentif à ses enfants. Au fond, un monsieur très respectable. Avec des principes. Or les principes, c'est fait pour être violé. Surtout quand on baigne dans Verlaine, Rimbaud ou Boris Vian. Ressembler à un personnage de Sautet, c'est bien joli au cinéma lorsqu'on serre Romy Schneider dans les bras mais, dans la vie, ça n'est pas très « artiste ». Pourquoi pas la Légion d'honneur, tant qu'on y est ? Ou l'Académie des Beaux-Arts. A 30 ans, Gainsbourg y a peut-être songé. Il avait l'air si sage. C'était l'époque de « La javanaise », du « Poinçonneur des Lilas », de la « Chanson de Prévert ». A la télévision, en noir et blanc, face à Denise Glaser, il était poli, timide, courtois. Il était même beau, pas Delon mais un vrai charme à la Piccoli ou à la Denner. Il faisait existentialiste, avec un look à la « Saint-Germain ». On le voyait plutôt au Flore qu'à Saint-Trop. Pour un peu, il serait gnangnan, à ranger dans le rayon Béart, Trenet, Mouloudji, Montand... Des bons chanteurs mais un peu trop fleur bleue pour un rebelle.

Heureusement, les sixties débarquent et pas question de les laisser filer. Il les attrape au vol. « Qui est in, qui est out », « Comic Strip », « Je t'aime, moi non plus »... Ça y est : Gainsbourg est Gainsbourg. Un dandy raffiné, cultivé, à part. Des phrases courtes, des jeux de mots, une vraie virtuosité verbale, un sens incroyable de la mélodie (la sienne et, parfois, celle des autres qu'il emprunte allègrement). Il flirte avec mille musiques, se faufile dans le rock, le jazz, les classiques, le reggae, le ceci, le cela... C'est un peu le Cocteau de la pop. Une oreille très fine repère vite les accords dans l'air du temps. Ça marche. A peine quelques années et c'est une star. Mais là, attention danger ! Juché sur les échasses de la notoriété, on se croit vite tout permis. Une grave erreur : la classe, la vraie, réclame une main légère. Pas de chance : Gainsbourg va

souvent employer des gants de boxe. Et personne ne va rien lui dire. C'est l'ennui de la gloire : dès que vous craquez une allumette, dix flatteurs prétendent qu'ils ont entendu gronder un volcan. Même quand vous n'avez rien à dire, on vous écoute. Et on vous félicite. On vous encourage même à dérailler. En riant, tout le monde se fait complice. Rien d'anormal, les stars sont là pour être le clou du spectacle. Alors, qu'elles le soient !

Rien à dire, Gainsbourg l'a été. Sous un autre nom, d'ailleurs : Gainsbarre. Un autre Gainsbourg, aussi bas sur l'herbe que l'autre était haut dans les notes. Pour ne pas paraître austère, ennuyeux, star ou bourgeois, il va mimer les apparences de l'audace et sombrer dans la muflerie. Un soir, à « 7 sur 7 », une émission d'information, il brûle aux trois quarts un billet de 500 francs pour stigmatiser les impôts qui lui « piquent » 74 % de ses revenus. C'est indécent. C'est à la vraie révolte ce que la perruque est aux cheveux. Un comportement d'émigré de Coblenze ou, pire, de nouveau riche à Miami. S'il joue un rôle, ce n'est pas le bon. Ce genre de goujaterie ressemble aux petites claques familiaires dont on frappe la nuque des vrais pauvres, ceux qui n'ont que le droit de sourire. On découvre que, chez lui, comme chez cent autres potentiats, le respect des convenances, c'est ce dont on s'affranchit tout en l'attendant des autres.

SON NUMÉRO EST À LA RÉVOLTE CE QUE LA PERRUQUE EST AUX CHEVEUX

L'alcool joue son rôle. On dirait qu'il picole avant de pénétrer sur un plateau. Un jour, chez Michel Polac, à « Droit de réponse », il injurie des journalistes de « Minute » qui faisaient la fine bouche sur sa « Marseillaise » reggae. Tout le public est pour lui, sa chanson est formidable, on se demande quel héroïsme suicidaire a poussé des gens d'extrême droite à se présenter dans ce « Club des jacobins » et lui, au lieu de savourer son succès, déverse un torrent d'insultes. A quoi bon avoir le meilleur des dossiers si on le



Trois semaines après sa naissance, le 5 janvier 1986, ils présentent leur « chef-d'œuvre » : Lucien, leur fils, dit le petit Lulu. Serge est fou de cet enfant qu'il fait monter sur scène, trois ans plus tard, en 1989, lors de ce qui sera son dernier tour de chant.

confie au pire des avocats : soi-même ? Ce n'est pas plus glorieux à «Apostrophes» quand il invente Guy Béart qui affirme que la chanson est un art noble tandis que lui réserve, ce soir-là, cet honneur à la peinture. On se croirait au bistrot. Il soulève chaque mot comme une pierre. Puis le jette comme un crachat. On est gêné pour lui. Si la courtoisie est l'esthétique de l'âme, la sienne est plombée. Les délires d'une star, malheureusement, ont beaucoup de drogues et peu de remèdes. Sa camarilla rigole, il se croit drôle. Et il perd le contrôle.

A FORCE DE DOUBLES SALTOS REBELLES FACE CAMÉRA, IL SE RAMASSE

D'après Chateaubriand, Bonaparte était dans une calèche emballée qu'il croyait conduire. Gainsbarre en est là. La muflerie, c'est une grande maison aux volets fermés. Impossible pour ses vrais amis de lui donner de bons conseils. Il continue à faire des doubles saltos de rebelle devant les caméras et il se ramasse. A «Champs-Elysées», chez Michel Drucker, il drague Whitney Houston avec des formules de plomb, répète «I want to fuck you» («Je veux vous baiser»), met tout le monde mal à l'aise et en arrive à indigner la chanteuse qui finit par comprendre ce à quoi elle ne pouvait pas croire. Par gentillesse, Drucker cache son malaise derrière son rire mais la scène est lourde, horriblement embarrassante. C'est encore pire dans «Mon Zénith à moi» quand il se croit autorisé, devant elle, à ironiser sur le passé d'actrice de Catherine Ringer. Manque de chance pour lui : cette fois-là, il trouve quelqu'un en face pour le renvoyer dans les cordes. Et impossible de revenir en arrière : les injures se gravent sur le marbre mais les excuses sur le sable. L'affaire est entendue : Gainsbarre est nase. Sa seule chance, il la doit à l'air du temps. A l'époque, ces faiblesses passaient. On haussait les épaules, on réécoutait ses disques, on tombait sous le charme et on tournait la page. L'ère #MeToo n'avait pas encore frappé.

Aujourd'hui, les Robespierre féministes sonneraient la mobilisation générale. Dans «Lui», le portfolio qu'il consacre à Bambou leur arracherait des cris d'horreur. Toute nue, fusil-mitrailleur à la main, casque de combat sur la tête, elle rédige son ordre du jour : «Au poil ! On nous accorde trois jours de sperme avant de nous larguer sur Dian bien foutu.» C'est encore plus concupiscent dans «Bambou et les pouées», l'album-photo qui a inspiré le magazine. La mère de son fils, Lulu, est ravalée au rang de femme objet. Elle se résume à un visage, des seins, des cuisses. On dirait qu'elle ne parle qu'à ses yeux, qu'elle n'est faite que pour le sexe. Il ne garde d'elle qu'une poupée aux yeux et à l'entrejambe en amande. Une chaîne, des ceintures de cuir, un lit-cage à montants en fer forgé, c'est glauque et un peu malsain. Les légendes écrites de sa main aggravent le malaise. Sous une image de ses fesses, il observe : «Elle glisse un ongle carmin dans le tuyau d'échappement.» Signé par d'autres, ces pages provoqueraient un orage de haut-le-cœur, pas forcément hypocrites. On est en plein dans la trivialité que dénonçaient déjà les féministes : «Femme objet, création de l'homme abject».

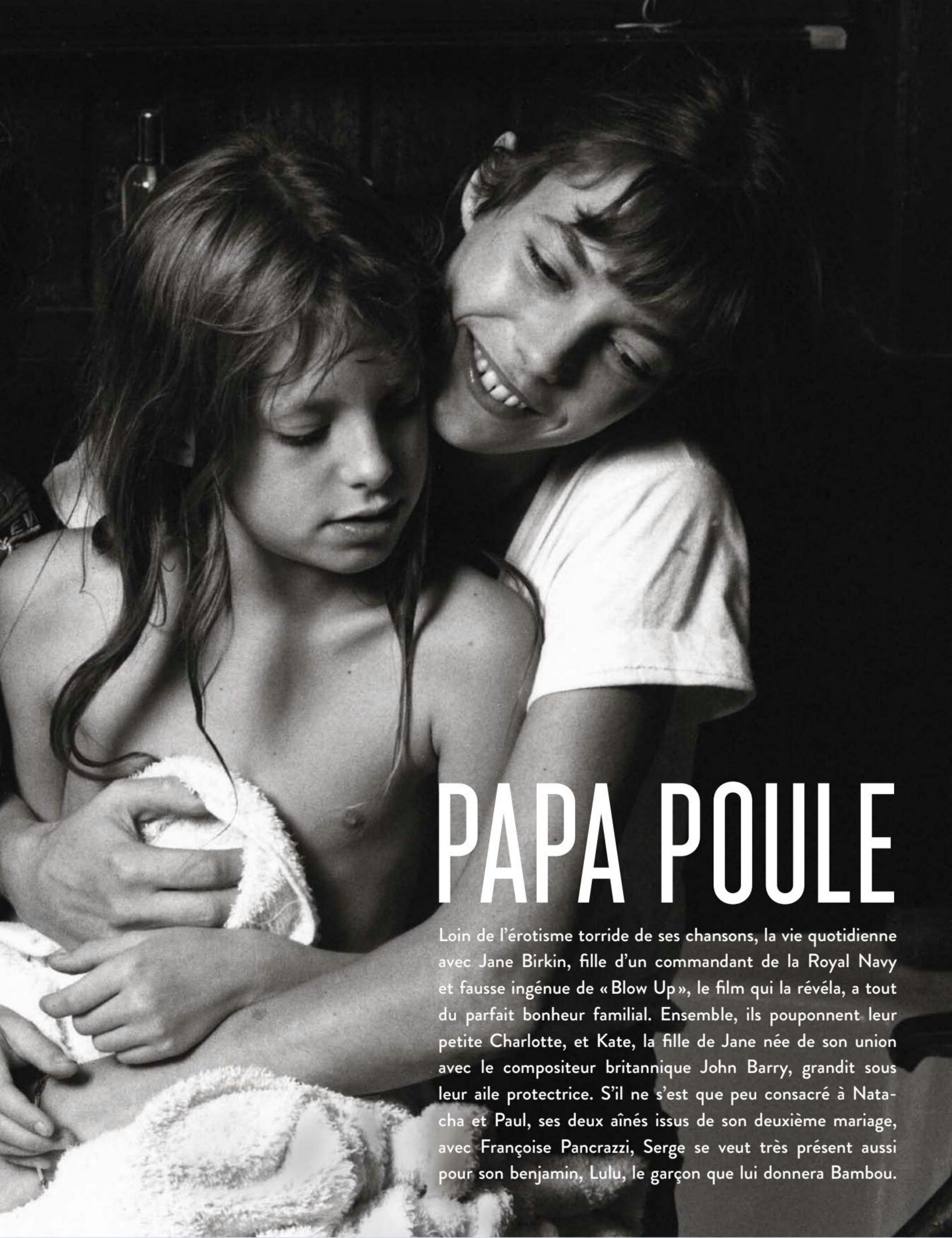
Ne parlons pas de «Lemon Incest». La chanson est magnifique, l'arrangement de Chopin envoûtant et la voix de Charlotte incapable de monter dans les hauts est absolument déchirante, mais les paroles sont là, équivoques, malsaines, dangereuses. La virtuosité de la rime sur le «Nierdoi Sseaurrou» pour ne pas tomber dans la cuistrerie cliché du «Douanier Rousseau» n'efface pas le trouble : Gainsbourg et Gainsbarre frôlent la ligne blanche. A croire qu'ils la sniffent. Mais non ! De ce côté-là, Gainsbourg était clean. Du côté de Johnnie Walker, en revanche, peu de doute : Gainsbarre et lui s'entendaient comme larrons en foire. Et, tout compte fait, tant mieux pour eux. Le personnage s'efface, les scandales s'estompent, restent les chansons et un homme aux félures attachantes. Qui a eu une très bonne idée : vivre à la fin du XX^e siècle. Quand on voit comment Roman Polanski est traité on se dit qu'en 2021, c'est avec des pincettes qu'on lui tendrait ses disques d'or. ■

UN ATTENDRISSANT TABLEAU DE FAMILLE

L'heure du bain pour Charlotte et Kate, rue de Verneuil, en septembre 1976. «Jane est une mère très maternelle, mais très copine aussi. Et moi j'interviens pour gueuler, ironise Serge. Mais quand je suis un peu pété, je fais le clown et je les amuse beaucoup.»

Photo CLAUDE AZOULAY





PAPA POULE

Loin de l'érotisme torride de ses chansons, la vie quotidienne avec Jane Birkin, fille d'un commandant de la Royal Navy et fausse ingénue de «Blow Up», le film qui la révéla, a tout du parfait bonheur familial. Ensemble, ils pouponnent leur petite Charlotte, et Kate, la fille de Jane née de son union avec le compositeur britannique John Barry, grandit sous leur aile protectrice. S'il ne s'est que peu consacré à Natasha et Paul, ses deux aînés issus de son deuxième mariage, avec Françoise Pancrazi, Serge se veut très présent aussi pour son benjamin, Lulu, le garçon que lui donnera Bambou.

Vacances tropéziennes, le 19 juillet 1977.
La famille recomposée a posé ses valises à l'élégant
mas de Chastelas. Charlotte s'apprête
à fêter ses 6 ans.



Septembre 1976.
Pour les repas,
Serge assume un
côté vieille école :
« Beaucoup de
rigueur à table,
il faut qu'elles se
tiennent bien. »



EN PÈRE ET MUSICIEN, IL DIRIGE LES PREMIÈRES GAMMES DE CHARLOTTE

1983. Charlotte, 12 ans, s'exerce au piano sous l'œil de son père... et des vanités alignées sur l'instrument. De son troisième enfant, il dit : « Elle est le soleil de ma vie. » Et aussi : « Ce sera une fleur ou une mauvaise herbe, je ne sais pas. Enfin, je la taille un peu. Je suis un bon jardinier, je crois. »

Photo RICHARD JEANNELLE





ASSEZ DE SERMENTS D'IVROGNE! POUR LULU, IL NE BOIT PLUS QUE DE L'EAU

29 janvier 1986. Avec Bambou et Lulu, 3 semaines, à qui Serge a voulu donner son prénom véritable : Lucien. Il adore cette nouvelle famille, même s'il ne vit pas avec elle au quotidien. À son « p'tit gars », il dédie une chanson : « Tu es comme moi / [...] Tu as l'âme slave de papa. »

Photo PASCAL ROSTAIN



« Qu'est-ce que je suis content d'avoir un petit Gainsbarre ! » aime-t-il répéter. Mais quand il pose pour cette photo avec Lulu, en 1991, il ignore que ce sera la dernière où ils sont réunis.

Lulu Gainsbourg en 2015. L'auteur-compositeur a alors 29 ans et sort son deuxième album, « Lady Luck », quatre ans après « From Gainsbourg to Lulu », un disque de reprises des tubes de son père.





LA PROVOCATION PERMANENTE

*Jamais sans ses menottes !
« You're Under Arrest », dix-septième
et dernier album studio de Serge
Gainsbourg, sort en novembre 1987.*



Il est l'homme de toutes les bravacheries. Irrécupérable, à l'image du slogan tagué sur son mur et qu'il fait sien, « gauche comme droite, on s'en fout tous ». Il multiplie les actions iconoclastes, enflammant un billet de 500 francs en direct, déclarant crûment sa « flamme » à Whitney Houston, rappelant à Catherine Ringer des Rita Mitsouko ses débuts dans le cinéma X, engueulant le chansonnier Guy Béart sur le plateau d'« Apostrophes », détournant la « Marseillaise » et mettant des militaires ulcérés au garde-à-vous. Gainsbourg se perd en Gainsbarre. Et confesse à Match : « Je n'aurais pas perdu Jane, si je n'avais pas bu »...

« JE VEUX ÊTRE BELLE ! » RÉCLAME-T-IL

A William Klein, qu'il charge d'illustrer la pochette de « Love on the Beat », album ô combien controversé sorti en 1984, Gainsbourg demande d'être « une femme la plus sublime possible ».

Photo WILLIAM KLEIN



Le 11 mars 1984, invité de « Sept sur sept », sur TF1, le chanteur brûle en direct un billet de 500 francs pour protester contre le « racket des impôts » auquel il se dit soumis.



« Je vous invite à faire ce que vous auriez dû faire avant de venir. » En 1975, Serge, qui cultive une barbe de trois jours, se rase sur le plateau de « Samedi soir » à la demande de l'animateur Philippe Bouvard. Apparaissant pour donner son avis sur cette transformation, Jane Birkin s'écrie : « Rendez-moi mon vieux ! »

Gainsbarre face à son double de latex des « Arènes de l'info », les futurs Guignols, lors de l'émission « Nulle part ailleurs », sur Canal +, le 10 mai 1989.

Pour Serge Gainsbourg, les années 1980 sont la décence folle. Il multiplie les succès et se noie dans son personnage de Gainsbarre. Tous les soirs, le Pastis 51 coule à flots, à coups de « 102 » (une double dose). L'oiseau de nuit se fait régulièrement ramener chez lui par la police. Au point qu'un brigadier a un jeu de clés de la rue de

Verneuil ! En boîte, il paie des tournées générales à répétition et aligne des pourboires supérieurs à la note. Invité sur les plateaux télévisés, il agace, défie, fume en continu, invente – à Guy Béart il assène « Ta gueule, toi le blaireau » –, injurie – « Vous êtes une pute », éructe-t-il à l'encontre de Catherine Ringer des Rita Mitsouko –, fait ouvertement des propositions salaces à Whitney Houston, sa façon très personnelle de complimenter la star devant un Michel Drucker en perdition... « Serge a traversé les années 1980 comme un zombie, raconte le chanteur Etienne Daho, qui l'a beaucoup côtoyé à cette époque. Il était flamboyant un jour et désespéré le lendemain. Il a explosé les barrières, fait les quatre cents coups à une période de sa carrière où tout allait bien. »

**POUR DÉNONCER
LE « RACKET »
FISCAL DONT IL
SE DIT L'OBJET,
IL BRÛLE UN BILLET
À LA TÉLÉ**

*Un costard à 15 000 francs ! En 1987,
il pose pour l'hebdomadaire « Globe ».
Sur lui, la costumière a épinglé des dizaines
de billets de 100, 20 et 50 francs
et un « pascal » en guise de pochette.*

Photo **FREDERIC HUIJBREGTS**





Le chanteur,
«102» à portée
de main, à
la garden party
de l'Elysée,
le 14 juillet 1985,
en compagnie
de légionnaires.



Après l'outrage à l'armée,
la réconciliation. En 1987, Gainsbourg
enfile le képi blanc pour entonner «Mon
légionnaire», la chanson d'Edith Piaf.

Le jour de gloire est arrivé ! Le scandale de sa «Marseillaise» aux sonorités jamaïcaines – il s'est offert les choristes de Bob Marley – apporte à Serge Gainsbourg le succès le plus foudroyant de sa carrière, avec 1 million d'albums écoulés, lui qui n'avait jamais dépassé les 15 000 exemplaires sur son nom. «Aux armes, et cætera» lance même la mode du reggae en France. Pour la première fois, le chanteur décroche la tête du hit-parade et, après une absence de quinze ans, remonte enfin sur scène. Mais à Strasbourg, le 4 janvier 1980, quelques dizaines de parachutistes, ulcérés par l'outrage, ne l'entendent pas de cette oreille. Les militaires sont venus pour le faire taire. Dans l'après-midi du concert, une alerte à la bombe vise l'hôtel où sont logés les musiciens. Dans une ambiance électrique, seul sur scène, Gainsbourg annonce l'annulation du concert, avant d'entonner a cappella l'hymne national. La partie est gagnée : les paras se mettent au garde à vous. À la sortie, un des meneurs, le colonel Romain-Desfossés lance, admiratif : «Il est malin, ce mec !»



**AVEC SA « MARSEILLAISE »,
IL A « MIS LES PARAS
AU PAS »... PUIS TRINQUE
AVEC LA LÉGION**

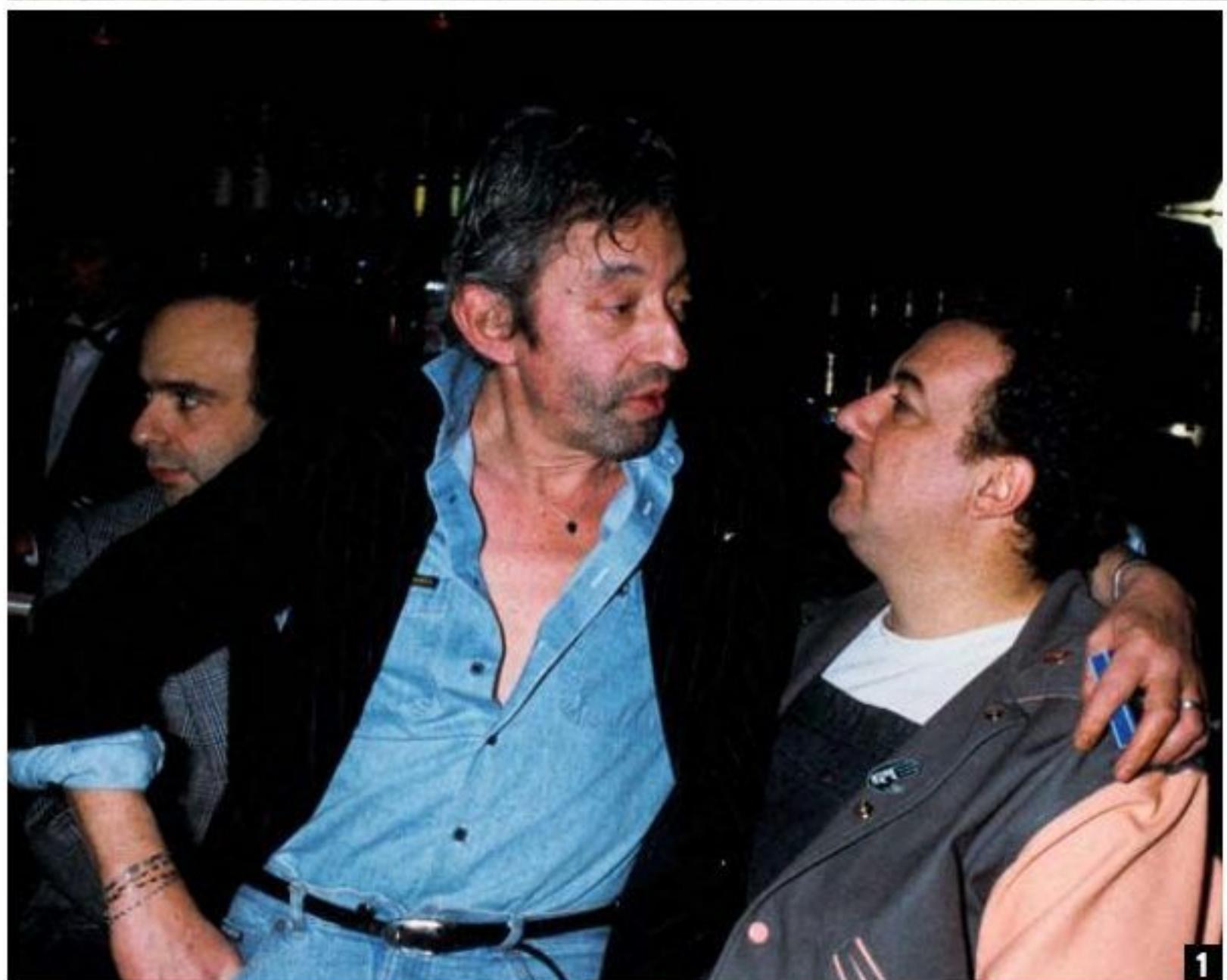
Ce « Portrait de Serge « Aux armes et cætera » »
a été réalisé le 10 juillet 1985, aux Studios Pin-Up.
Torse nu, il brandit le drapeau tricolore, signant
une fois de plus son insoumission face aux conventions.

Photo JEAN-JACQUES BERNIER

gauche comme droite
aut se fait.
tan

COLUCHE, BÉBEL, EDDY, JOHNNY: SALUT LES COPAINS !

Au 5 bis, rue de Verneuil, graffitis
et dessins fleurissent sur les murs au gré
des jours. Ici, en septembre 1985.



1 2



3 1. Sur les genoux de Coluche, en 1985. Les deux rois de la provoc des années Mitterrand.

2. Sam Bennett donnant une becquée apéritive à Serge accoudé au bar.

3. A la soirée de lancement de l'album de Carlos Sotto Mayor, la compagne de Jean-Paul Belmondo, en décembre 1985.

4. Avec Eddy Mitchell et Johnny Hallyday, en février 1987, manifestation contre la disparition de TV6, «la plus jeune des télés».



Tournée mensuelle pour les Hirondelles de Gainsbourg, l'équipe cycliste de la police dont il est le parrain, à la cafétéria du commissariat Saint-Sulpice, à Paris.



LES HIRONDELLES DE GAINSBOURG

ANIMATEUR D'ÉMISSIONS ROCK, À EUROPE 1 ET RTL, SAM BERNETT VIENT DE PUBLIER SES SOUVENIRS («TOUTE MA VIE POUR LA MUSIQUE», ÉD. L'ARCHIPEL). POUR NOUS, IL Y AJOUTE, UN ZESTE ORIGINAL DE GAINSBARRE - DU VÉCU - QUAND IL DIRIGEAIT LE BUS PALLADIUM, TEMPLE DU «SWINGING PARIS» DURANT LES DÉCENNIES 1960 ET 1970.

Par **SAM BERNETT**

Vieille canaille et glorieux noctambule, Serge Gainsbourg retrouvait Johnny, Coluche, Eddy Mitchell, Roman Polanski, compagnons de bar et de facéties, au Bus Palladium. C'était son «Voyage au bout de la nuit», des nuits souvent plus longues que ses jours. Il en avait fait le havre des petits matins sans fin. Le «Bus» était l'un des endroits les plus «in» de Paris. Ainsi le chanta-t-il dans «Qui est in, qui est out»:

«Jusqu'à neuf, c'est OK, tu es "on"
Après quoi, t'es K.-O., t'es "out" [...]
Tu aimes la nitroglycérine
C'est au Bus Palladium qu'ça s'écoute
Rue Fontaine, il y a foul'

Pour les p'tits gars de Liverpool.»

C'était en 1966, en pleine vogue des Beatles. Pas assurément droit dans ses pompes en début de soirée, Gainsbourg, quittait le Bus à l'aube, voire à l'aurore, le plus souvent la tête sous le bras.

Par un matin de grande fatigue déjà bordé par l'esquisse du soleil levant, Serge Gainsbourg s'assit sur le bord du trottoir

devant la sortie de la discothèque. Incapable de faire un pas de plus, il héla, à l'aveugle, un car de police qui passait rue Fontaine. Les flics le prirent d'abord pour un clochard en état d'ébriété, mais le brigadier reconnut l'homme et lui proposa, sans autre forme de procès, de le raccompagner chez lui.

Arrivé rue de Verneuil, Serge, pas tout à fait dégrisé et ravi de sa traversée de Paris en «panier à salade» (tout indiqué pour une tête de chou), invita les policiers à prendre un verre chez lui pour les remercier. Le fier équipage ne se fit pas prier, trop heureux à l'idée de conter l'aventure aux collègues, dès le retour au commissariat.

La scène, surréaliste, met alors en lumière cinq gardiens de la paix, képi sous le bras, un verre de whisky à la main, faisant cercle autour du piano, pour écouter Serge interpréter, pour eux seuls, un medley de ses meilleures chansons. On était loin d'un passage au «violon».

Régulièrement, dès lors, les flics s'arrêtent devant le Bus Palladium à l'heure du

laitier pour me demander si «M. Gainsbourg avait besoin d'un "taxi"».

L'alliance des noctambules en service et de l'artiste «hors service» allait connaître une suite pittoresque. Une fois par mois, Serge levait le coude à la cafétéria du commissariat du VI^e arrondissement, place Saint-Sulpice. Un soir, l'un des fonctionnaires, fan d'Anquetil et Poulidor, le tire par la manche : «J'aimerais monter une équipe de sport cycliste. Vous en seriez? Comme parrain, comme "mécène"?» Alors Gainsbourg, tête dans le seau mais réplique en bouche, rétorque : «Trop tard, mon gars. Le fisc est passé avant toi. Plus de fric! On en reparle l'année prochaine...»

Parole d'ivrogne? C'est mal connaître Gainsbourg. Un an plus tard, il passe la tête chez ses copains du poste. A la main, un dernier verre, dans la veste, un chèque de 150 000 francs en guise de pochette (surprise).

Ainsi naquit la première équipe cycliste de policiers, baptisée : les Hirondelles de Gainsbourg. ■

FILS DE PUB

Par **ELISABETH LAZAROO**

Il se trouve si laid, que, de son propre aveu, il aurait voulu se refaire une gueule «à la Robert Taylor», bourreau des coeurs à Hollywood, dans les années 1950, qui avait «flambé» dans «Quo vadis» et dans «Traquenard», de Nicholas Ray... Des grandes oreilles, le nez busqué, le cheveu plaqué d'une raie sur le côté: tel était Gainsbourg. Une tronche. Il est pourtant beau dans son costard prince-de-galles. Nous sommes en 1958, Lucien Ginsburg a 30 ans. Il chante «Le poinçonner des Lilas». Pour ses premiers pas timides sous les sun-lights du cabaret parisien Milord l'Arsouille, il choisit la classe: un costume pantalon à une pince, jambe longue à peine cassée sur des souliers lustrés. Pas de cravate. Un col roulé noir fin, pochette assortie.

Chez l'homme à tête de chou, le vêtement n'est que subtilité et précision. Si les épaules de sa veste sont larges, comme la mode le dicte au sortir de la guerre, les manches sont courtes. Elles font ressortir ses poignets fins, ses longues mains de pianiste, au bout desquelles s'envolent volutes et arabesques, plus tard made in Gainsbarre. Elles mettront en valeur ses boutons de manchette, saphirs bordés de platine.

Sa façon de se vêtir n'a jamais rien laissé au hasard. Déjà, à 19 ans, l'artiste peintre en herbe est tiré à quatre épingle. En col blanc empesé, ganté de cuir, il fume des gitanes et se fabrique une allure germanopratin pour anoblir un physique qu'il trouve ingrat. Mais c'est pour ce fameux



«Poinçonner des Lilas» qu'il se crée un style, nous confie son ami Maurice Renoma: «La chanson à la manière de Vian allait bien avec son look un peu rigide de l'époque. Philippe Clay cartonnait avec les chansons de Gainsbourg. Ça énervait Serge. Pour lui, c'était grâce à ses compositions et non pas au chanteur. Il s'est mis à chanter. Et c'est là, en 1958, que le personnage est né, dans le caveau du Milord l'Arsouille.» Le club était situé 5, rue de Beaujolais, en face du Théâtre du Palais-Royal, où, dit-on, fut chantée «La Marseillaise» pour la première fois. Ironie de l'histoire, devenu Gainsbarre, il chantera en 1980 l'hymne national dans sa version reggae, le poing levé devant un parterre de paras, venus en découdre avec l'agitateur en jean délavé, chemise militaire kaki, pieds nus dans ses chaussons blancs modern jazz. «Repetto à perpète» disait-il de ses Zizi qu'il enfilait «comme des gants». Il en consommera 30 paires par an.

Flash-back. Pour Jane, il compose «69 année érotique». Adieu les petits costumes croisés haut, très ajustés sur son corps mince, qui lui ont valu le surnom de «Gershwin à la française»: bienvenue au dandy destroy. Sa révolution vestimentaire est opérée par amour, sous l'influence d'une Birkin transformée en pygmalion du style. Elle a 22 ans. Elle est la légèreté même, et «la plus belle fille du monde». Désormais, la jeunesse du Swinging London souffle dans le vestiaire de Serge. Son sex-appeal, c'est grâce à elle. Les chemises Wrangler en

jean ouvertes sur la poitrine, encore elle. Les Repetto aussi. Comme le jean porté à la hussarde, sans ourlet, le bord effiloché d'un centimètre à peine, coupé aux ciseaux, plus long derrière que devant, précisément. Un Lee Cooper LC 10 devenu légendaire. Sexuel, Gainsbourg relève le col de ses vestes rayures tennis, portées à même la peau. Ses cheveux sont plus longs, de longueurs différentes. Esprit pop rock oblige. Il se laisse pousser les pattes et entretient savamment une barbe de quatre jours. Un travail méticuleux à temps plein! «Il avait peu de poils, ça le complexait. Son rasoir Braun gardait les ombres. Alors que s'il enlevait le tout, il était trop lisse», dit Birkin.

Sa belle met aussi un point d'honneur à révéler sa part de féminité. Elle lui offre des bijoux, des saphirs, un diamant noir qu'il ne quittera jamais. Son allure sexy soignée-négligée le propulse au rang des irrésistibles. Jane l'a rendu beau. Serge jubile. En 1975, sous l'objectif de Helmut Newton, le couple pose pour la campagne Renoma. Une consécration. Aristos, rock stars, la



Helmut Newton pour **renoma**
PARIS



David Bailey pour **renoma**
PARIS

L'allure «Gainsmode» en Renoma à partir de 1975 : iconique ! Jane et Serge posent pour les campagnes de pub japonaises sous l'œil de deux maîtres de la photo, Helmut Newton et David Bailey. Ci-dessous, avec Maurice Renoma devenu son ami.

jeunesse se précipite à la boutique, rue de la Pompe. L'esprit Passy-Carnaby Street, au cœur du traditionnel XVI^e arrondissement, fait office de dynamite. John Lennon porte une veste Renoma dans son clip de la chanson «Imagine». Les Rolling Stones attendent patiemment leur tour dans la file d'attente, les Dutronc-Hardy sont des fidèles, Yves Saint Laurent lui-même s'y déplace, Karl Lagerfeld y envoie le Tout-Paris et déclarera, des années plus tard, que le meilleur tailleur du monde, c'est Renoma !

Serge enchaîne toutes les campagnes de pub de la maison. Il n'a jamais été aussi beau. Il est content, fait de l'argent, s'amuse avec. Il adopte définitivement la veste croisée rayée, que Maurice Renoma lui a offerte pendant leur premier voyage promotionnel au Japon : «Serge et Jane ont embarqué dans l'avion sans valises ! Jane, son panier sous le bras, Serge en smoking et chemise Renoma, le noeud pap dans la poche, sa brosse à dents pour unique bagage. La brosse à dents, pas pour les dents, mais pour nettoyer son diamant noir. On a fait la fête toutes les nuits. Il a porté son smok' et sa chemise tous les jours, pendant quinze jours, dans toutes les soirées. Qu'est-ce qu'on a picolé ! Qu'est-ce qu'on s'est marré ! Il appelait les Japonais "Poutras", comme "poutres apparentes", parce qu'ils portent les cheveux lisses sur le front. La dérision totale.»



Les Japonais idolâtront Gainsbourg. L'artiste et le styliste rentrent à Paris les valises pleines. «On avait droit à tout, des télévisions, des appareils photo, des fringues... s'enthousiasme Maurice. Les marques c'était important pour Serge, ça le rassurait. Il se sentait une belle allure dans des habits de luxe. Quand Serge aimait un vêtement, il en prenait 6 ou 7 d'un coup.» Tout ce qui est beau et bon réjouit Gainsbourg : «J'ai retourné ma veste le jour où je me suis aperçu qu'elle était doublée de vison». Venu choisir un cadeau chez Cartier, probablement pour Jane, il rencontre un jour Belmondo à la recherche d'un bracelet pour l'anniversaire de sa mère. L'acteur parti, Serge qui aimait beaucoup la maman de Jean-Paul, achète également un bijou pour elle, qu'il fait ajouter à la livraison de la star. «Son geste, son attitude faisaient qu'il était si chic», ajoute le créateur.

Quand d'autres célébrités envoient leur secrétaire, Gainsbourg, lui, se déplace à la boutique. Il offrait des bijoux aux femmes. Uniquement des créations Cartier

en platine. Une grande maison, un point de repère pour des moments précieux. «Serge y avait commandé une montre baguette calibre 101 pour Jane dans les années 1970. C'était le plus petit mouvement au monde. Le cadran disparaît dans un des maillons du bracelet. La montre était très féminine. Mais c'est Serge Gainsbourg qui la portait», explique Pierre Rainero, directeur patrimoine de la célèbre maison.

L'obsession esthétique est une constante chez Gainsbourg. Les objets qu'il aime le réconfortent. En 1973, hospitalisé à l'Hôpital américain pour une crise cardiaque, il n'oublie pas d'emporter, à la hâte, ses chemises Charvet, sa couverture Hermès et ses deux cartouches de gitane.

Il adorait les chronographes. Il portait une Rolex, la Daytona dite Paul Newman. Quelques années plus tard, la Breitling Navitimer sera sa montre préférée. Une pièce en acier au cadran noir et aux compteurs argentés, pour laquelle il fit faire un bracelet spécial en métal percé sur mesure, afin d'évacuer la transpiration.

Un matin chez le chef Marc Meneau à Vézelay, quelques mois à peine avant sa mort, Serge porte encore ce petit manteau chaud en velours vert, qui datait de sa liaison avec Bardot. Gainsbourg, un esthète pour lequel les objets, le luxe avaient valeur de sentiments. Dans ce sillage, «A sa beauté/Elle ne porte rien/D'autre qu'un peu/D'essence de Guerlain/Dans les cheveux», lui dédia-t-il dans «Initials B.B.».

LOLITA BLUES

Charlotte vient de tourner « L'effrontée ». Elle a 12 ans quand Gainsbourg l'entraîne dans l'ivresse de « Lemon Incest ». Cinq minutes onze secondes d'un jeu (de mots) troublant, qui, sous couvert d'adoration fusionnelle entre un père et sa fille, joue avec l'acidité du fruit défendu. Un zeste de citron... Scandale et succès sont au rendez-vous. Charlotte murmure, en refrain, « l'amour le plus pur, le plus enivrant », Serge vante « Tristesse » de Chopin, sa source d'inspiration, et réfute toute ambiguïté. Le morceau reste dix-huit semaines au Top 50. La tentation des lolitas, depuis « Les sucettes », semble toujours présente dans l'œuvre et la vie de l'artiste.





**DE CHARLOTTE
«L'EFFRONTÉE»,
IL FAIT SA COMPLICE
DE «LEMON INCEST»**

Gainsbourg en duo avec sa «délicieuse enfant», en 1986, sur le tournage de la vidéo du titre équivoque, déclaration d'un père à sa fille, et d'une fille à son père : «L'amour que nous ne frons jamais ensemble/Est le plus beau le rare le plus troublant...»

Photo CHRISTOPHE D'YVOIRE



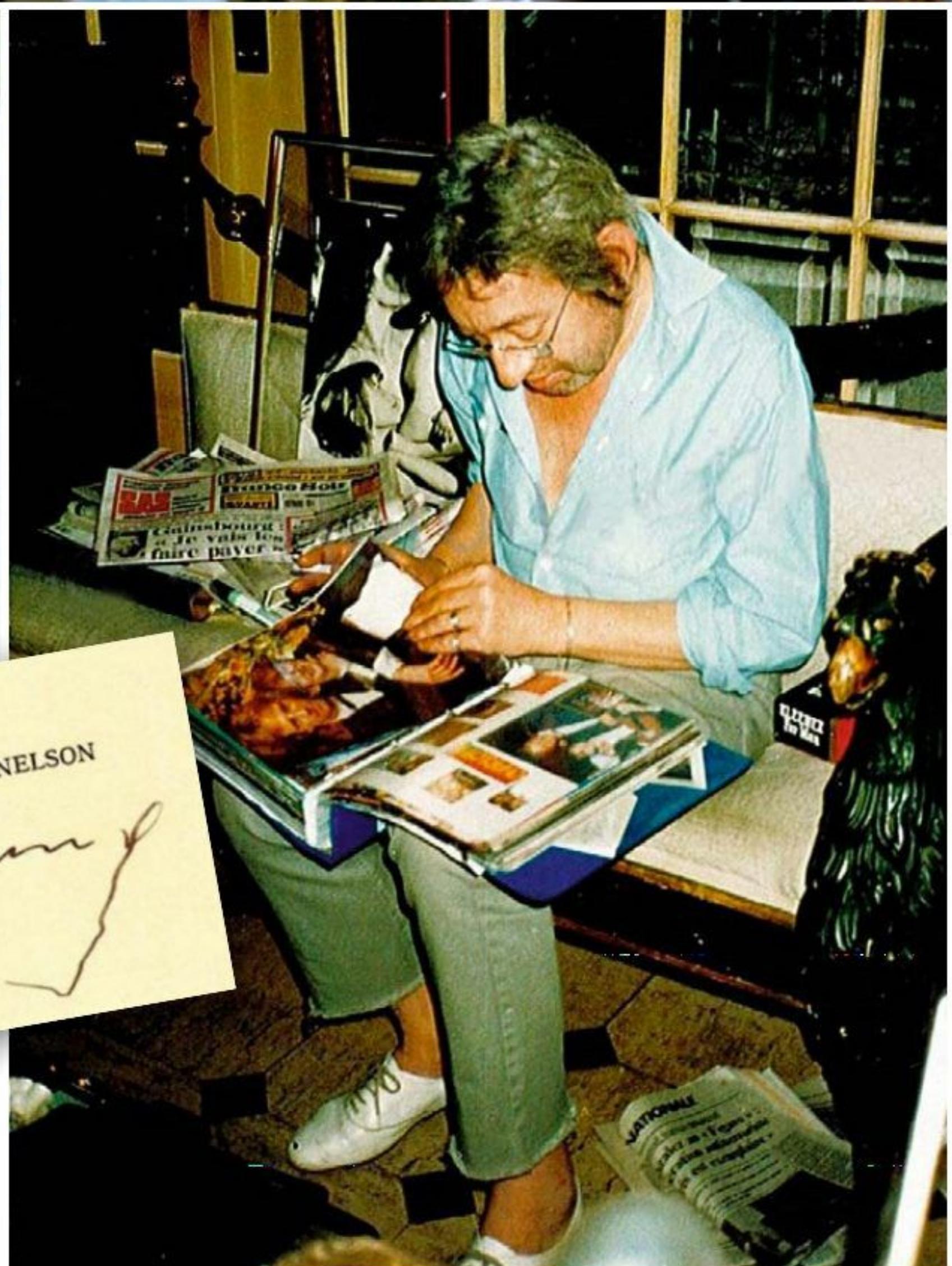
Fille de profs de fac, « bien dans sa peau », Constance Meyer, 16 ans, débarque rue de Verneuil, chez son idole, dépose une lettre de cinq pages énamourée et laisse son numéro de téléphone. Entre la jeune fille et l'admirateur de Nabokov naîtra une relation longue de plusieurs années. Elle en fera un livre, « La jeune fille et Gainsbourg » (éd. l'Archipel), en 2010.

CONSTANCE ET AUDREY : IL OUVRE GRAND SA PORTE AUX FANS ADOLESCENTES

Sur le plateau de « Stan the Flasher », en 1990, où elle fait de la figuration, Aude Turpault (2^e, au deuxième rang), sa visiteuse des mercredis après-midi, regarde Serge assis au milieu de ses comédiennes. A côté de la jeune fille, tout à gauche, on reconnaît Elodie Bouchez, dont c'est le premier film. A dr. : une liste de courses que Serge avait confiée à Aude.



SL descloma 2 boîtes
- fromager trottoir
de gauche 2 petits
bocaux d'origoins
au vinaigre
- chez nicolas
rue du bac à droite
1 bouteille de
TANQUERAY
+ 1 GORDON
+ 1 bouteille de
noilly prat
sinon martini blanc



DANS L'ALBUM PHOTO D'AUDE

Un jour de décembre 1986, deux adolescentes, Aude et Anne, 13 ans, décident de toquer à la porte de Serge Gainsbourg pour un autographe. C'est le début d'une amitié platonique de cinq ans, marquée par les matchs de foot à la télé dans les grands hôtels, les jeux de cache-cache et les distributions de billets de 500 francs. De groupies à confidentes, les deux « pisseuses » passent leurs mercredis après-midi à « aller voir Gaingain ». Gainsbourg leur dédie deux chansons dans l'album « You're Under Arrest » : la plus sulfureuse, « Five Easy Pisseuses », et la plus consensuelle, « Aux enfants de la chance ».

aude
HISTOIRE DE MELODY NELSON
Gainsbourg



EXCLUSIF. NOUS NOUS ÉTIONS RENCONTRÉS EN 1991, JUSTE APRÈS LA MORT DE SERGE GAINSBOURG. ENCORE CHOQUÉE, EXTRÊMEMENT TIMIDE, ELLE AVAIT EU PEINE À RACONTER SON HISTOIRE. TREnte ANS PLUS TARD, AUDe TURPAULT EST MARIÉE, MÈRE DE DEUX FILLES DONT UNE DE 13 ANS, L'ÂGE QU'ELLE AVAIT LORSQU'ELLE A RENCONTRE L'ARTISTE. DEVENUE PSYCHOTHÉRAPEUTE, ELLE EXPRIME DÉSORMAIS AVEC JUSTESSE CE QU'ÉTAIT LEUR RELATION. ET COMBIEN, CELUI QUI ÉTAIT À LA FOIS UN PÈRE, UN FRÈRE, UN POTE ET UN GAMIN POUR ELLE, A COMPTÉ DANS SA VIE. AU POINT DE LA LUI SAUVER, DIT-ELLE.

L'AVEU D'AUDE, TRENTÉ ANS PLUS TARD «Aujourd'hui, je mettrai en garde ma fille de 13 ans»

Interview ROMAIN CLERGEAT

Que vous reste-t-il de Serge Gainsbourg ?

Aude Turpault. J'ai l'impression qu'il fait partie de moi. Je dois y penser presque tous les jours. Comme un membre de ma famille. Pour autant, je n'en parle jamais. D'ailleurs, ma fille cadette s'en fuit complètement. Ce n'est pas une présence "envahissante" ni pesante. Son souvenir revient, plus ou moins, par vagues. Plus fort, s'il survient des événements particuliers, comme l'anniversaire de sa mort.

Ce souvenir n'est-il pas un peu encombrant ?

Parfois, oui. Il y a trois ou quatre ans, suite à la diffusion de l'émission télévisée "Un jour un destin", où j'étais interviewée, j'ai reçu des menaces via les réseaux sociaux. J'avais alors décidé d'arrêter de parler de lui, au moins publiquement. J'estimais avoir fait ma part du "job", consistant à évoquer son souvenir. Je n'avais rien de plus à raconter. Et puis, quelqu'un m'a demandé une interview pour un blog et j'ai replongé. J'ai eu l'idée de faire un petit livre avec les illustrations d'une amie, et puis votre demande est arrivée. Et c'est comme si je remettais une pièce dans le juke-box.

Quand vous l'avez connu, était-il un père, un frère, un copain, un enfant... dont il faut s'occuper ?

Il était vraiment tout ça à la fois. Il faisait partie de ma famille même s'il n'était

pas là physiquement et que ma mère ne l'a jamais rencontré. Il téléphonait beaucoup chez moi. Comme il était très pudique, quand nous nous voyions, il ne me posait jamais aucune question sur ma vie, mais il appelait ma mère ensuite et lui demandait de mes nouvelles : si je travaillais bien à l'école, si j'avais l'air heureuse, si j'avais des amis, etc. Il était aussi un petit garçon qu'il fallait surveiller et protéger : il fallait faire attention qu'il prenne ses médicaments, parfois l'aider à marcher et le mettre au lit... Dire avoir un côté infirmière, c'est un peu fort, protecteur en tout cas.

Mais où étaient Jane, Bambou ou Charlotte ? Vous combliez le manque, leur absence ?

Pas du tout. Elles étaient là aussi. Jane venait régulièrement, elle lui apportait un bol de soupe et prenait soin de lui. Il essayait ne pas trop faire appel à elle en raison de leur histoire passée. Elle avait sa vie. Bambou ne vivait pas là et elle n'était pas forcément faite pour être un soutien. Charlotte aussi était là, mais Serge faisait attention à lui renvoyer l'image de quelqu'un qui allait bien, il me semble. Leurs moments étaient finalement peu nombreux, ils se devaient donc d'être exceptionnels. Il se laissait aller davantage avec nous, sans fard.

Il pleurait souvent m'aviez-vous dit à l'époque. N'était-ce pas lourd pour

une ado d'avoir à porter le poids des affres existentielles d'un adulte ?

Etrangement, ce n'était pas du tout un poids pour moi. J'avais du mal à comprendre comment on pouvait être aussi triste. Ça me touchait bien sûr, mais ça ne me plombait pas. Ça n'entamait ni ma légèreté ni ma gaieté, même si j'avais aussi mes souffrances d'ado. Lorsqu'on allait chez lui, il fallait que ce soit drôle et léger. C'était ma mission : que nos moments soient des instants qui le soulagent de sa peine. Il s'excusait régulièrement de pleurer devant nous mais, paradoxalement, je crois que ça lui faisait du bien. Il pouvait être vraiment lui-même avec nous. J'avais l'impression que nous étions les seules, avec ma copine, à pouvoir lui offrir ce miroir sans risque.

Vous expliquait-il les raisons de sa tristesse ?

Certaines choses revenaient constamment : la perte de ses parents, celle de son chien, le départ de Jane... Il répétait tout le temps : "Quand on a tout, on n'a rien." Il le disait tous les jours. Il pouvait basculer à tout moment. Si quelqu'un l'abordait dans la rue pour lui faire une critique, il sombrait. Je me souviens d'un soir au restaurant, Demis Roussos a demandé à changer de table parce qu'il était assis à côté de nous. Ça a littéralement miné Serge. Il s'est mis à pleurer et ça a été compliqué de parvenir à le consoler.

« Je l'ai vu pleurer en écoutant Elvis et les chansons de Jane »

C'est étonnant dans la mesure où il avait inventé un personnage très clivant, comme s'il ne souhaitait pas plaire à tout le monde... Or, vous semblez dire que ce n'était pas le cas ?

Je le comprends encore mieux aujourd'hui car je suis un peu comme lui. Si vous aimez être dans la provocation, vous vous attirez des foudres en retour et il faut assumer. On est partagé entre vouloir être aimé et bousculer l'autre. Il aimait bien envoier chier tout le monde sur un plateau, mais s'il entendait la critique d'un passant, ça le détruisait. Il donnait l'impression d'être rempli d'une tristesse immense. De devoir toujours être maintenu à niveau. Et une simple goutte d'eau faisait déborder son chagrin. Il avait une envie démesurée d'être aimé. Il fallait acheter tous les magazines qui parlaient de lui, regarder "Les guignols" le soir à la télé car on allait peut-être voir sa marionnette... Cinquante personnes pouvaient sonner à sa porte pour clamer leur admiration, si une seule le traitait de "dégueulasse", c'était fini. Il passait la soirée à sangloter, au bord du désespoir.

Il était souvent en larmes quand il écoutait Elvis Presley. Pourquoi ?

Je ne sais pas ! Au départ, il a voulu nous le faire connaître. Mais ça le mettait dans de tels états, que je cachais les CD d'Elvis sous la pile des autres. Il disait que c'était très beau, très pur. Il réagissait de la même façon avec les disques de Jane. Du coup, j'avais appris à cacher certains CD, pour qu'il n'ait pas la tentation de les écouter.

Est-ce qu'il vous traitait comme une gamine ou vous parlait-il déjà comme à une adulte ?

J'ai toujours eu le sentiment qu'il me parlait comme à une adulte, et jamais d'avoir été prise pour une enfant ni même une ado. C'était la première fois qu'on s'adressait à moi de cette manière. Il n'y avait aucune barrière d'âge ou de culture. Il a été le premier à me dire que j'étais intelligente et que j'avais de l'humour. Je n'ai jamais eu l'impression qu'il essayait de s'adapter à moi. Même quand, par exemple, je ne comprenais pas le sens de ses paroles. Je croyais qu'il s'adressait à Charlotte dans "My lady héroïne", or il parlait de la drogue, bien sûr. Il me l'avait finalement expliqué, sans mépris, simplement. Sans me faire la leçon.

Vous qui étiez en train d'en devenir une, essayait-il de vous parler de ce que la femme représentait pour lui ?

Non. Et comme je n'étais pas pressée de devenir une femme, cela tombait bien. Tout juste disait-il : "Il faut faire attention à ne pas se faire avoir dans la vie." Ce qui veut dire tout et rien. Et le peu de fois où on parlait des garçons avec ma copine, il le prenait très mal. Il fallait recentrer la dis-

cussion sur lui. Il n'aimait pas l'idée que nous ayons une vie en dehors de lui. Il voulait continuer de flotter dans une sorte de chimère de toute-puissance.

Avec le recul, qu'est-ce que vous auriez aimé dire à la petite Aude de 13 ans, pour l'aider dans sa relation avec Serge Gainsbourg ?

Je lui dirais de lui parler autrement, sans doute. Quand j'y repense, j'étais parfois dure avec lui ! Quand il déconnait, il m'arrivait de lui dire : "Oh ça va ! Tu deviens vraiment con maintenant !" Il s'excusait aussitôt. Je trouve aussi que je le bousculais un peu sèchement, quand il pleurait par exemple. J'étais touchée, bien sûr, mais je lui intimais de passer à autre chose avec mon langage sans filtre d'ado. Aujourd'hui, ce n'est pas comme ça que je procéderais évidemment. Et paradoxalement, je sais que j'avais la bonne attitude pour lui, à l'époque. Il avait besoin d'être secoué par une gamine, ce qu'il n'aurait pas forcément accepté d'une adulte. Sûrement pas, même. Et si, devenue l'adulte que je suis, je pouvais dire quelque chose à Serge aujourd'hui, ce serait sûrement "merci", car sans lui, je ne serais pas là.

Que voulez-vous dire ?

J'aurais mis fin à mes jours. J'étais très tourmentée à l'époque, sans figure d'attache suffisamment bienveillante. Et il est devenu cette personne-là. Que ce soit Serge Gainsbourg qui m'ait donné cette confiance a eu un impact considérable sur moi. C'est l'influence d'une vie.

Vos parents n'ont-ils jamais été inquiets de votre relation avec Serge Gainsbourg ? Et lui-même, n'anticipait-il pas leurs inquiétudes ?

C'est ma mère qui m'a fait connaître les chansons de Gainsbourg et je pense qu'elle lui faisait confiance. Il lui téléphonait beaucoup, au début, et aussi à la mère de ma copine, pour les rassurer. Il leur disait par exemple que ce soir-là il nous emmenait au restaurant, qu'il nous mettrait ensuite dans un taxi et qu'elles pouvaient être tout à fait rassurées.

Parmi les gens du métier dont il était proche, il y avait le couple Dutronc-Hardy, qui l'aimait beaucoup, mais aussi Jean-Paul Belmondo. C'est plus surprenant, non ?

Ils étaient voisins et quand Belmondo promenait ses chiens, il sonnait à la porte pour voir comment Serge allait. Ils passaient régulièrement du temps ensemble. Je me souviens d'un soir de Noël où Serge devait être seul et Jean-Paul Belmondo l'avait invité chez lui, en famille. Serge était très proche de la mère de Belmondo. Ils passaient souvent des vacances ensemble. Il y avait beaucoup de similitude entre eux. Une même humilité et une façon d'être à l'aise avec les gens "simples". Serge aimait bien aller voir les chauffeurs de taxi, les cuisiniers ou les policiers, leur donner de l'argent, faire des blagues. Et Belmondo était un peu pareil, je crois.

A un moment, il vous a "déclaré son amour", avez-vous lâché dans une interview. Que voulait-il vous dire "réellement" ?

C'était au début de notre relation. Il m'a téléphoné, il avait pas mal bu et il ne semblait pas être seul. Je l'ai assez mal pris et n'ai pas voulu en reparler avec lui. Par la suite, il y a eu quelques autres moments de "tension" de cet ordre, certains qui m'ont même obligée à m'éloigner de lui. Mais au final cela a renforcé notre relation car il a compris, au bout d'un moment, que c'était une chimère.

Vous avez une fille de 13 ans. Comment réagiriez-vous si elle avait la même relation avec un Serge Gainsbourg ?

Je ne le vivrais pas très bien. Je serais très inquiète et j'en parlerais énormément avec elle. J'aurais sûrement envie de rencontrer cet homme-là. Je lui dirais de faire attention à elle, à ce qui pourrait se passer. Je la mettrais en garde. Mais je ne lui interdirais pas de le fréquenter car je sais qu'elle irait de toute façon, puisque c'est ma fille ! Donc, plutôt que de la laisser vivre cette histoire en cachette, je voudrais que nous puissions en parler librement et tranquillement.

Comment pensez-vous que votre relation aurait évolué s'il n'était pas mort ?

J'aurais tout fait pour qu'il continue de faire partie de ma vie. Sur la fin, notre relation avait déjà changé. Elle était beaucoup plus mature. Très tendre. Cela aurait été un rapport proche de celui d'un père avec sa fille, je crois. Et j'aurais bien aimé qu'il puisse m'accompagner plus longtemps ainsi. J'ai appelé ma première fille qui est métisse Lola, comme "Lola rastaquouère". Il en aurait été le parrain, bien sûr. ■



UN ÉLOGE PERMANENT DES ARTISTES DE STREET ART

Un mur devenu culte : la façade du 5 bis, rue de Verneuil, dans le VII^e arrondissement de Paris. Depuis Blek le Rat en 1984, c'est le passage obligé de tous les artistes de street art qui se succèdent pour rendre leur hommage à Gainsbourg.

Photo LIONEL URMAN

5 bis RUE DE VERNEUIL

Jane n'était jamais retournée rue de Verneuil. Elle l'a fait pour Paris Match. En exclusivité. Le repaire de Serge, où elle partagea douze ans de sa vie, sera bientôt transformé en musée. En raison des confinements successifs dus à la pandémie de Covid-19, les travaux ont été reportés. L'antre du poète, fermé depuis sa mort, devrait s'ouvrir au public à l'automne 2021. Régulièrement, artistes et anonymes recouvrent le mur de sa propriété d'œuvres éphémères.



Aux acquéreurs éventuels qui patientent dans la rue, B.B. lance depuis la fenêtre : « C'est vendu ! »

Par MARIE DAVID

Depuis sa séparation avec sa seconde femme, Françoise Pancrazzi, Serge a pris ses quartiers chez les artistes, à la Cité des arts. A 38 ans, il a retrouvé entre ses murs une vie débridée d'étudiant. [...] Cette parenthèse salvatrice, après un divorce difficile [...], doit pourtant prendre fin. [...] Il est temps pour Serge d'ambitionner une adresse à la hauteur de sa conquête amoureuse et de la vie qu'il entrevoit avec elle. Serge confie alors à son père, Joseph, cette mission immobilière : lui trouver un repaire, singulier, à son image, « là où les maisons ont une âme, charmantes et aristocratiques à la fois ». [...] A quelques jours de Noël, le téléphone sonne Cité des arts. C'est Joseph [...]. Il a peut-être déniché la perle rare. Un appartement, ou plutôt un hôtel particulier, avec un jardin attenant dans le VII^e arrondissement de Paris, quartier très prisé de la capitale, et une rue où vit une interprète qui elle aussi a succombé, quelques années plus tôt, aux charmes de Gainsbourg. Juliette Gréco.

[...] Brigitte retrouve son amant et se prépare à aller visiter le logement. Il est 11 heures quand le couple Gainsbourg-Bardot longe le quai Voltaire, bifurque rue de Lille, rieurs, complices. Ils arrivent enfin rue de Verneuil, une petite rue étroite au cœur du quartier de Saint-Germain, celui des artistes, des terrasses de café aussi

légendaires que certains de leurs clients. [...]

Quelques potentiels acquéreurs ou curieux battent le pavé et attendent, le long d'un mur qui semble abriter le jardin de la propriété convoitée, leur tour pour visiter. L'arrivée de Bardot, sans créer l'émeute, offre un petit passe-droit, et voilà les deux tourtereaux qui pénètrent avant tout le monde aux 5 bis, rue de Verneuil pour une visite privée. Au rez-de-chaussée, une porte d'entrée, qui débouche sur un salon tristement classique aux murs blancs, délavés par le temps, un mobilier et un décor bourgeois fait de canapés de velours et de chandeliers prétentieux posés sur une massive cheminée. On est loin de l'appartement de rêve. Pourtant, Brigitte sent bien que Serge est conquis. Il grimpe à l'étage, où, sans surprise, l'ambiance est tout aussi ennuyeuse, mais il sourit, il s'imagine déjà chez lui.

Comme un compositeur qui doit arranger la mélodie d'une chanson, Serge sait qu'il peut faire de cette adresse la première à devenir officiellement la sienne, un cocon pour son histoire avec celle qu'il aime et une habitation à nulle autre pareille. Il est là, silencieux, enchanté autant qu'impatient, déjà dans la projection de ce que pourraient devenir ces quelque 120 mètres carrés en plein cœur de Paris. Brigitte se précipite alors à la fenêtre du premier étage et clame à ceux restés devant la porte un « C'est vendu ! », qui suffit à acter la promesse d'achat. Serge est sur un petit nuage.

Lui qui s'est passionné un temps pour l'architecture avant d'entrer aux Beaux-Arts ébauche le plan de ce qui sera un « palais des Mille et Une Nuits » pour sa belle Brigitte. Avec l'avance allouée par sa maison de disques, il a les coudées franches pour financer l'achat du bien, repenser tous les volumes et la décoration, qu'il imagine singulière. L'esthète veut du beau, de l'exceptionnel, du rare. Des choix des matériaux à celui de l'électroménager, rien ne sera laissé au hasard.

En ce 1^{er} janvier 1968, tout à ses rêves et à ses plans, Serge a allumé la télévision qui diffuse son « Show Bardot ». Les deux amants ne sont pas ensemble pour regarder le fruit de leur travail et de leur complicité qui éclate sur le petit écran coincé derrière le piano du studio de la Cité des arts. Ce programme aura scellé l'histoire d'amour de Serge et de Brigitte. [...] L'ambiance avenue Foch n'est pas tout à fait la même. Brigitte a accepté de venir regarder le show chez son mari officiel, dans son appartement. Elle va assumer l'outrage. [...] Le champagne coule à flots, mais l'atmosphère n'est pas pétillante. Gunter jubile d'avoir gagné la partie et ramené Brigitte « à la maison » [...]. La situation reste délicate pour Brigitte, la relation [avec Serge] fragile. Elle est acculée, doit faire un choix, et même si l'amoureux transi ne lui a posé aucun ultimatum, la situation ne peut pas perdurer.

Sa chambre à coucher, cocon tendu de noir, inspirée de l'appartement parisien de Salvador Dalí, renferme une collection hétéroclite où se côtoient un banc de théâtre italien en forme de sirène dont le dos se devine dans le reflet d'un miroir, un paravent d'osier vieil or, une toile persane ancienne, un candélabre en stuc...



Pour l'heure, elle est en partance pour Almeria. Elle s'est engagée, sans enthousiasme, à tourner aux côtés de Sean Connery dans le prochain film d'Edward Dmytryk, «Shalako». Tandis qu'elle prépare ses valises, rue Paul-Doumer, Serge est venu lui montrer les premières esquisses de ce qui pourrait être leur repaire, rue de Verneuil. [...] Renoncer à ce tournage, comme elle l'avait pourtant évoqué, serait pure folie. Brigitte doit partir pour ce qui s'apparente à un exil espagnol. Gunter, qui joue les chaperons et ne la quitte plus d'une semelle, va même l'accompagner. Brigitte, cernée, ne parvient même pas à verbaliser la rupture. Mais Serge va comprendre que la fête est finie, que la partie et perdue.

Il va investir seul son premier appartement. Cette maison, qu'il imaginait aussi lumineuse que le sourire de Brigitte, sera le refuge d'un amant solitaire, d'un homme éconduit. [...] Mais le désespoir nourrit la créativité, toutes les créativités. Celle de sa maison est un projet dans lequel il se jette à corps perdu. Il lui donne forme et couleur. «Monochrome.» Ce sera le noir, couleur du deuil. C'est avec ce mot qu'il conceptualise, auprès d'Andrée Higgins, une antiquaire décoratrice mandatée pour s'occuper de la décoration, l'ambiance de son futur logis. Rendez-vous est pris un matin du mois de mars avec celle

qui tient boutique depuis 1945 dans le futur quartier de Serge. [...]

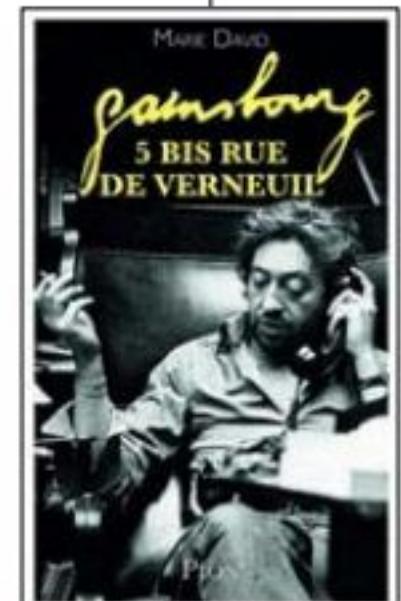
Avant même d'avoir fait l'acquisition d'un meuble, il a un élément de décoration qui doit trouver, dans ce qui sera son salon, une place de choix. [...] Une photo, signée Sam Lévin, de Bardot. Une Bardot cheveux en bataille, moulée dans un pantalon qui cache pudiquement de ses bras sa poitrine nue. «Un cadeau», raconte fièrement Serge. Pour rester le plus longtemps possible à ses côtés, et pour tenir une place dans cet appartement qu'elle n'occupera pas physiquement, Brigitte a tenu à faire ce clin d'œil à Serge. Une photo, grandeur nature. [...] Pour le reste, Andrée Higgins, de plus en plus interloquée, griffonne sur son carnet des indications sur les ambiances que Serge aimerait donner à chaque pièce: ce sera du sobre, mais excentrique !

Ses connaissances en architecture lui permettent de faire lui-même les plans de la maison. Il aura un grand salon, avec deux grandes fenêtres qui s'ouvrent sur le jardin, une vaste pièce à vivre où pourront trôner des pianos. Ce doit être un endroit d'exception, avec des meubles raffinés, pas nécessairement un style particulier ou d'une même époque, pourvu qu'ils attirent l'œil. Collée au salon, une petite cuisine. Puis à l'étage, un bureau. Une pièce intime d'où, par une ouverture sur

le toit, il pourra regarder le ciel. Il y aura également une salle de bains, et une vaste chambre avec balcon donnant sur la rue.

A l'image d'une mélodie Serge a composé son futur appartement. Il n'abritera pas ses amours avec Bardot, mais il sera, à tous les égards, singulier. Gainsbourg fantasme une grotte sublime et baroque, des murs noirs laqués, des tentures en astrakan, des abat-jour et des voilages ténébreux. L'artiste raffiné imagine depuis bien longtemps son univers. Hypnotisé par l'appartement de Salvador Dalí qu'il lui a été donné de visiter quand il était jeune, il a déjà tout en tête. [...] Serge est marqué au fer rouge par le décor aussi original que sophistiqué de ce créateur de génie, [...] un univers sombre où chaque rai de lumière vient sublimer un objet. [...]

Affolée par le projet de Serge, Andrée Higgins [...] alerte Joseph Gainsbourg, lui aussi mis à contribution pour superviser les travaux. Il va [...] tempérer un peu la noirceur de son fils et l'inquiétude de la décoratrice qui peine à visualiser le concept de cet appartement [...]. Mais Serge n'en démord pas. Il veut vivre dans un univers obscur, cultiver son marasme. [...] Les travaux commencent. Le 5 bis, rue de Verneuil sera sombre, avec, au sol, un dallage vénitien noir et blanc. Serge ne transigera pas non plus sur la taille de son lit: il sera comme celui de Dalí, immense, 3 mètres sur 3, où il compte bien de nouveau connaître l'extase. ■



«Gainsbourg, 5 bis rue de Verneuil»,
de Marie David, éd. Plon.



Un cabinet de curiosités

Par PHILIPPE BOUVARD

Ne vous fiez pas à cet hôtel particulier germanopratin quasi provincial derrière sa charmille. Il sert de repaire au saboteur de «La Marseillaise» interdit de séjour par les paras phocéens, à un provocateur du genre mou d'autant plus dangereux qu'il n'élève jamais la voix. Surtout pour chanter. A l'intérieur c'est le cabinet du Dr Caligari : des candélabres dorés, une pharmacie anglaise de campagne de 1860 avec tous ses médicaments d'origine, un juke-box texan en état de marche, deux «écorchés» grandeur nature avec le stéthoscope autour du cou, une machine à sous, un piano, un synthétiseur, une photographie qu'on n'a jamais osé faire paraître (le pied nu de Marilyn Monroe sortant d'un tiroir de la morgue devant un employé hilare qui a l'air de le chatouiller) et, à la place d'honneur, soigneusement encadré, un numéro de «France-Soir» daté du 26 mai 1975 et annonçant l'hospitalisation du maître de maison pour cause d'infarctus.

C'est ce jour-là que Gainsbourg a commencé sa seconde existence : «Plus de quatre ans déjà ! Le sursis n'est pas négligeable. Le Pr Debré m'avait sauvé à 12 ans en diagnostiquant une péritonite tuberculeuse. Plus tard ma mère m'a sauvé de la déportation. J'ai l'habitude des miracles.» Adepte de la provocation «par goût de la dynamique agressive», il porte une chemise militaire verte. A l'épaule, un badge sur lequel on lit «Federal Prison Guard». Sur la poitrine, une étoile de shérif qui lui rappelle celle qu'il mettait un point d'honneur à faire repasser chaque jour durant l'Occupation. Depuis que son médecin lui a interdit le tabac, il écrase dans le cendrier dès leur deuxième tiers les quelque 100 cigarettes qu'il continue à consommer quotidiennement.

En dehors du domaine de Charlotte (8 ans), de Kate (12 ans), d'une pièce qui sert de refuge à Jane Birkin lorsqu'ils sont fâchés et de la chambre dite conjugale, il a fait aménager un cabinet de



LE PORTRAIT DE BRIGITTE ILLUMINE LA DEMEURE QU'ELLE N'OCCUPERA JAMAIS

« Je ne sais pas ce que c'est : un sitting-room, une salle de musique, un bordel, un musée... » hésitait le chanteur pour présenter les 120 mètres carrés de son appartement. Près de trente ans après sa mort, le 2 mars 1991, rien n'a rien changé sous le regard de Bardot, jusqu'aux mégots dans le cendrier.

travail dans lequel il fabrique les « lyrics » de ses chansons et où il noircit chaque année 30 pages d'un conte parabolique qu'il annonce depuis 1968. Il n'en a pas moins un sens aigu du temps qui passe : « J'ai 51 ans. Prochain objectif : 60. Maintenant ça va mieux. Mais le passage du demi-siècle m'en a fichu un coup durant plusieurs semaines. » Puis, soudain, hilare : « Heureusement que j'ai des rapports incestueux avec la jeunesse actuelle. Ils pourraient être mes enfants et me considérer comme un vieux croûton. Or, ils m'aiment. Et je les aime. En avoir bavé en 1960 et être à la mode en 1980, quelle revanche, non ? »

Au mur, trois disques d'or rappellent qu'il a vendu 300 000 albums d'une « Marseillaise » qui n'a guère versé l'héroïsme au cœur de tous les citoyens : « Edmonde Charles-Roux m'a dit que c'était une "Marseillaise" dada. Je crois qu'elle a raison. » Les surréalistes l'ont beaucoup influencé lorsqu'il avait 20 ans et qu'il était peintre. Mais c'est une vieille histoire.

La réussite aidant, il s'est offert trois luxes : ne rien faire quand il a envie de ne rien faire (« Je ne suis pas paresseux, je suis rêveur, nuance. »). Fuir la haute société dont les réunions l'ennuient à mourir. Mettre le bouchon de sa Rolls 1925 sur sa cheminée (la voiture, elle, ne sort jamais du garage). Cette économie de carburant et de chauffeur n'empêche pas Gainsbourg d'être

très dépensier : « Tout mon argent part en "first-class" d'avions, en suites de palaces, en pourboires et en boîtes de nuit. »

Cinéphile, il ne voit que les films américains et italiens. Eternel apatride et noctambule impénitent, il ne reconnaît comme ses frères que les gens de la nuit : « Mes racines soviétiques font que je ne sais pas exactement d'où je suis. Mais j'aime Paris. J'aime le stress parisien, le IX^e arrondissement de ma jeunesse, la caserne Charas et même le camp de Mailly, où j'ai fait un mois de prison pour délit de fuite. Un jour d'absence de plus et j'étais porté déserter ! » Bien qu'il passe volontiers ses week-ends dans le presbytère que Jane a acheté en Normandie, sa foi est courte : « Les hommes ont créé Dieu. L'inverse reste à prouver. » Il ne croit pas davantage à l'amitié : « L'amitié est plus difficile que l'amour puisqu'elle est désintéressée. Je compte mes amis sur la main gauche de Django Reinhardt. Elle avait trois doigts... »

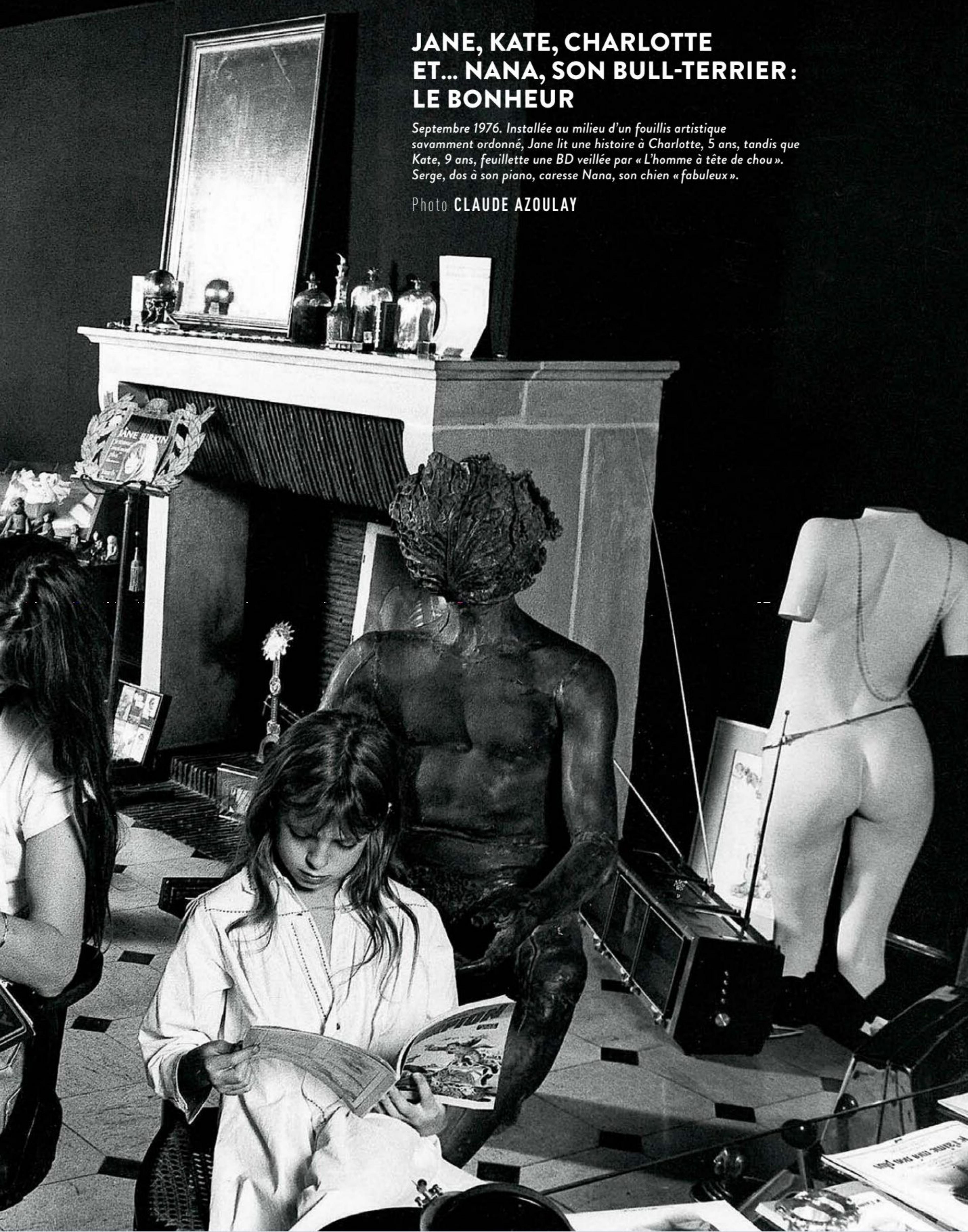
Gainsbourg est malheureux. Mais pas trop, comme tous ceux qui puisent une certaine dilection dans la conscience de leur infertile. Sa lucidité l'a convaincu une fois pour toutes de l'inutilité des choses. Et de l'inanité des émotions. Quand son plus fidèle compagnon a disparu, il a chanté : « C'est moi qui buvais, c'est mon chien qui est mort d'une cirrhose. Peut-être est-ce par osmose ou parce qu'il buvait trop mes paroles. » ■



JANE, KATE, CHARLOTTE ET... NANA, SON BULL-TERRIER: LE BONHEUR

Septembre 1976. Installée au milieu d'un fouillis artistique savamment ordonné, Jane lit une histoire à Charlotte, 5 ans, tandis que Kate, 9 ans, feuille une BD veillée par « L'homme à tête de chou ». Serge, dos à son piano, caresse Nana, son chien « fabuleux ».

Photo CLAUDE AZOULAY



UNE SORTE DE BOURGEOISIE BOHÈME DANS LAQUELLE CHARLOTTE GRANDIT EN DOUCEUR

En juin 1983, Charlotte a 12 ans. Ses parents sont séparés depuis trois ans, mais la collégienne passe ses weekends rue de Verneuil. « Sa véritable maison, c'est chez moi, puisqu'elle y a fait ses premiers pas. Ici, elle a des racines sentimentales et animales », dit Serge, à l'époque. « C'est un lieu particulier, vraiment très magique. Pour tous les souvenirs mais pas seulement. C'est un lieu qui a une âme », confie-t-elle aujourd'hui.

Photo RICHARD JEANNELLE







Menottes, munitions et insignes... une collection unique de plus de 250 pièces fournies par ses amis policiers. Sur le mur, un article du « Journal du dimanche » : « Gainsbourg face aux paras » raconte son fait d'armes à Strasbourg, lorsqu'il a entamé « La Marseillaise » a cappella, seul en scène, après l'annulation du concert prévu.



La rue de Verneuil par...

... Jane Birkin

Quand j'ai rompu avec Serge, je me souviens que je ne supportais plus d'être dans sa maison de la rue de Verneuil. Je n'avais le droit de toucher à rien, il n'y avait aucun endroit pour moi et mes enfants. Il était Le Créateur et, pour vivre avec lui, il fallait être à sa dévotion. Je l'ai été longtemps, puis j'ai mûri.

Paris Match n° 3029, du 6 juin 2007.

... Marie-Dominique Lelièvre*

La maisonnette [...] est une scène, un décor de théâtre où Gainsbourg l'illusionniste a exécuté sa performance. Tout est prémedité. Le décor a tout envahi, laissant peu de place à la vie. Ainsi, la maison n'offre pas de salle à manger. Gainsbourg vit à l'étroit, prenant ses repas assis sur une chaise de fer, dans un mince triangle délimité au septentrion par des porcelaines chinoises, à l'orient par un téléviseur Saba, à l'occident par le décodeur de Canal+. A la fin de sa vie, presque aveugle, il se heurte aux objets et parfois se blesse. Ses proches partagent les mêmes

rigueurs spartiates. Grave maniaque, Serge Gainsbourg redoute qu'on touche à ses affaires. Convié à dîner rue de Verneuil, Michel Colucci, François Hardy et Jacques Dutronc ont frôlé l'incident de frontière. Gainsbourg propose de souper sur la table basse du salon. Chagrinés par cette perspective, Dutronc et Coluche, mettant à profit l'absence de leur hôte disparu en cuisine, débarrassent une table de ses bibelots. Lorsqu'il revient, Gainsbourg contrôle à grand-peine son énervement.

Paris Match n° 2360, du 18 août 1994.

... Bambou

Quand Lulu a eu 9 mois, je me suis installée rue Saint-Jacques. La rue de Verneuil était très marquée par Jane. Ce n'était pas un endroit neutre. Et puis, c'était un véritable musée. Serge disait qu'il aimait tout ce qui était inutile et précieux. Quand un objet lui plaisait, il l'achetait quel qu'en fut le prix : une coiffeuse, un lit à baldaquin genre arabe, « L'homme à tête de chou », cinq pianos dont un qui joue tout seul, des canapés, des collections de petits singes... Je n'imaginais pas du tout Lulu à quatre pattes là-dedans, d'autant que Serge était terriblement

SES TROPHÉES FAMILIERS : LES NUS DE « LUI » ET UNE COLLECTION INATTENDUE DE DRAGONNES MILITAIRES

Serge à son bureau en 1977. Cet esthète, fétichiste et maniaque, est obsessionnel de l'ordre : chaque chose doit être à la place qu'il lui a choisie. A sa droite, sur un lutrin, un exemplaire du magazine « Lui » dont Jane fait la couverture.



méticieux. Maniaque, même. Il fallait que tout soit à sa place. Si on bougeait un objet, il s'en apercevait aussitôt. Il ne supportait pas le désordre.

Paris Match n° 2224, du 9 janvier 1992.

... Caroline Lœb

Flattée, je débarque chez lui, au 5 bis rue de Verneuil. Très vite, l'émotion me gagne. Je ressens l'atmosphère incroyable de cet appartement noir avec le tirage géant de la photo de Bardot, le buste moulé de Jane Birkin, la partition de « La Marseillaise » sur un pupitre et même un écorché grandeur nature... Serge Gainsbourg se tient devant moi, adorable et timide. C'est un écorché, lui aussi. Il a un charme fou. Et le voilà qui me propose un cocktail bull shot à 10 heures du matin !

Paris Match n° 3592 du 15 mars 2018

... Gisèle Galante

A deux pas de la rue des Saints-Pères, une maison de deux étages. Porte noire à chambranle blanc. Ou le contraire. Jour dehors, nuit

dedans. Murs tendus de noir, carreaux rutilants, dessins de Dalí et de Paul Klee, disques d'or, centaines de petits bibelots, couple de batraciens s'unissant bibliquement... intégrés au décor mallarméen, des outils électroniques précieux : un piano-ordinateur à cassettes programmées, un synthétiseur. Gainsbourg respecte les règles de la politesse et de la courtoisie : tout commence par une sorte de rituel, l'écoute du dernier album de Jane Birkin, la visite de la maison. Il me montre sa chambre aux poupées et sa chambre à coucher (noires également).

Paris Match n° 1899, du 18 octobre 1985.

... Benjamin Locoge

Pour rien au monde Serge ne quitterait sa maison-musée [...]. Gainsbourg vit dans ses souvenirs, dans son monde. Et il n'y a que là, dans le VII^e arrondissement de Paris qu'il peut vraiment baisser la garde. Ceux qui entrent dans ce saint des saints ont déjà approché une partie du mythe. Serge le sait. Et adore ouvrir sa porte à des inconnus, à des fans. Il partage un bout de sa nuit avec eux.

Hors-série « Les décennies Paris Match, vol. 5. Nos années 1990 », octobre 2018.





**SUR L'ÉCRAN GÉANT,
INSPIRÉ D'UN MODÈLE DE
BOEING, IL CONTEMPLE...
SA SOLITUDE**

30 avril 1982. Lunettes noires, clope au bec. A la télé, Serge fait son Gainsbarre. A la maison, il fume deux à cinq paquets par jour, plus s'il écrit ou compose. Quand on lui dit d'arrêter, le plus célèbre fumeur de brunes ironise : « J'ai déjà enterré deux cardiologues. Le troisième est à l'hôpital. »

Photo **BENOIT GYSEMBERGH**



Vêtu quasi toujours à l'identique, ses Repetto aux pieds même en décembre, Serge Gainsbourg fait sa promenade quotidienne, le long du Val de Poirier, le ruisseau qui borde la propriété et se jette dans la Cure, la rivière qui traverse Saint-Père.

SA DERNIÈRE RETRAITE

Marc Meneau, le chef triplement étoilé de L'Espérance à Saint-Père, dans l'Yonne, est mort le 9 décembre 2020. Pour nous, il venait de raviver, dans un témoignage exclusif, les souvenirs qu'il gardait de son amitié simple et tranquille avec Serge. Au soir de son existence, Gainsbourg l'épicurien avait trouvé refuge dans son hôtel-restaurant aux confins de la Bourgogne, loin du microcosme parisien. Il nous a offert ses dernières pensées. Comme un legs ultime.



IL LUI RESTE
QUELQUES
MOIS À VIVRE.
AFFAIBLI,
SERGE SE
RETIRO À
L'ESPÉRANCE

Chambre n° 30, dans le pigeonnier du moulin. Serge occupe pendant six mois, de juillet 1990 à janvier 1991, un appartement privé de 85 mètres carrés où il avait installé deux toiles de maître, des bibelots, l'ours en peluche de son enfance et un piano électrique. Cette photo a été prise par Marc Meneau lui-même.



Tiré de l'album photo de la famille Meneau.
Serge et Bambou posent avec les brigades de cuisine, les serveurs et le chef (au premier plan).

MAI 1991

MARC MENEAU SE SOUVIENT: «UN JOUR, CHARLOTTE EST ARRIVÉE EN RETARD. SERGE, ANGOISSÉ N'A PAS PU DORMIR»

Tout à l'heure, je suis allé dans sa chambre. La 30. J'ai eu un peu peur, le cœur qui se serre. C'est la première fois depuis son départ. Son départ... Serge nous avait appelés en juin ; il voulait se reposer, écrire son album. Il avait appelé dix fois, inquiet, pour s'assurer que sa chambre était bien réservée. Pour savoir s'il pouvait apporter quelques objets à lui, deux tableaux, son ours en peluche. Ma femme et moi lui avions dessiné sa chambre, pour qu'il se rassure. Il avait apprécié. On ne parlera jamais de Serge comme on parlerait d'autres clients. Et on écrit ces quelques lignes parce qu'on l'a aimé. Vraiment. Tant pis pour ceux qui croient autre chose.

En janvier, Bambou nous a dit : «Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Il détestait la campagne !» Il semble que nous n'ayons rien fait de spécial. C'est plutôt lui qui nous mettait à l'aise. Chaque jour, on passe devant sa table et on le revoit, assis là, le dos à la salle, pour être tranquille. Devant lui, le jardin et la rivière, qu'il regardait des heures durant. Posés sur la table, son étui à cigarettes et son briquet, rangés au millimètre. A cette table, il a pris 160 repas. Il arrivait en fin de matinée, vers 11 h 30, et s'installait une demi-heure au bar. Il lisait son journal, buvait un café, un jus de fruits ou un verre de vin. La nuit, il avait travaillé parfois tard. Ou regardé des séries à la télévision. Un jour, il m'avait dit : «Patron, mets-moi Canal + dans la chambre.» Cela a pris du temps, trois ou quatre jours. Il râlait gentiment et disait : «Ah ! c'est vrai. Ici, c'est la campagne.»

Il était heureux s'il avait trouvé trois ou quatre mots, ou un accord, pour une chanson. Il disait : «Je me sens bien.» Il repartait travailler dans sa chambre après le déjeuner. Finalement, il aura découvert la nature presque sans sortir de l'hôtel. Pour aller chez lui, il y a un petit chemin qui borde une rivière, le Val de Poirier. Trois cents mètres dans la nature, et c'est tout. En décembre, il a neigé. Il mettait ses Repetto blanches et son jean dans 15 centimètres de neige. C'était drôle. Un soir, on dînait ensemble. Il est arrivé en costume avec une chemise blanche. Il a dit : «C'est bien comme ça ? Je suis beau ? Hein ?»

On le récupérait vers 7 heures le soir. Il s'installait au salon, toujours à la même place. Il écoutait les gens parler ; il prenait parfois quelques notes. Après le dîner, souvent, il se mettait au piano. Il demandait toujours aux gens si ça gênait. Il jouait ses succès et les gens restaient, parfois très tard. Il avait besoin du public, même ici, à Saint-Père-sous-Vézelay, 400 habitants. Quand il ne jouait pas, il répétait des histoires drôles, pendant des heures, au coin du feu. Il parlait aussi des femmes, avec pudeur. De ses angoisses de compositeur : il voulait rester au top niveau. Il écoutait du Gershwin, son compositeur préféré. «Patron, me disait-il, écoute cet accord. Jamais je n'arriverai à ça.»

On a vécu avec un Gainsbourg sans fard. Sans fard et sans alcool. Il avait toujours peur de gêner. Ou de déranger. Il est venu à la Sainte-Cochon, qui réunit les amis de L'Espérance, le 3 décembre. C'est une



Entre le chef et l'artiste (autour de Bambou), s'est tissée une véritable amitié. « C'était un grand frère à protéger », dira Meneau.



coutume du village. Un jour, il a croisé Pierre Bérégovoy, de passage chez nous. Ils ont bu du champagne ensemble. Les week-ends, il recevait les siens. C'était un peu un chef de clan, Serge. Il y avait Charlotte, Lulu, Bambou. Charlotte venait de Paris en taxi. Un jour, elle est arrivée en voiture, seule. Elle avait quatre heures de retard. Un pneu crevé, je crois. Ce jour-là, Serge n'a pas pu dormir. Il tournait en rond, angoissé, malheureux. Il a reçu aussi le fils de Jacques Dutronc, 20 ans, qu'il traitait comme son fils. Le 31 décembre, Serge a organisé en secret un feu d'artifice signé Ruggieri. Il avait tout prévu en douce, réservé l'hôtel pour les deux artistes. C'était sa surprise. Il est monté deux fois à Vézelay. Il n'a pas osé pousser la porte de la cathédrale. Je dirai qu'il avait peur de ce lieu. « Ça m'impressionne trop. Plus tard, je vous jure, on ira », disait-il. ■ Marc Meneau

Un gâteau surprise, en forme de paquet de gitanes, de la part des pâtissiers de L'Espérance. L'occasion de souffler des bougies de non-anniversaire, pour le chanteur très touché du geste.

DÉCEMBRE 2020

«LES JOURS DE FÊTE, IL PORTAIT UN SMOKING BLANC QU'IL FAISAIT VENIR DE PARIS.»

Propos recueillis par **ELISABETH LAZAROO**

« Le soir quand Serge était au piano et qu'il y avait trop de bruit dans la salle, il faisait le canard, criait "coin-coin" très fort pour faire taire les clients. A ceux qui continuaient de parler il lançait : "Où est-ce que t'as été élevé toi?!" »

« Il aimait bien manger, comme il aimait être bien habillé, parfumé, et que tout soit rangé. Serge ne laissait jamais un cendrier plein derrière lui. Quand il quittait sa chambre, c'était impeccable. »

« Il a toujours été d'une grande gentillesse avec le personnel. Plus les employés étaient jeunes, plus il était généreux avec eux. Les jours de fermeture, c'était open bar pour tous. »

« S'il n'a jamais voulu entrer dans la basilique Sainte-Marie-Madeleine, à Vézelay, ce n'est pas parce qu'il était juif, mais parce qu'il avait peur de Marie-Madeleine. Peur qu'elle l'emmène avec lui... de l'autre côté. Serge était croyant. »

« Il se mettait tout seul au bar ou dans la salle, écoutait les mots des gens, les jetait sur un brouillon. Il m'a laissé une dizaine de chansons et m'a fait promettre de ne jamais les publier avant ma propre mort, et de les transmettre à mon fils, Pierre. »

« Il aimait le champagne. Parfois, il prenait un ou deux magnums dans la cave et traversait la rue pour aller les boire au bistrot. Il a fait pareil avec les gendarmes : un jour, il les a convaincus, caisse de champagne dans l'estafette, de l'emmener à la gendarmerie de Vézelay, menottes aux poings. L'après-midi y était passé. Les douze compères avaient terminé la soirée à L'Espérance. Le capitaine de la compagnie, lui, avait cherché sa brigade toute la journée! »

SEULE LA MORT DE KATE A PU SÉPARER LA MÈRE ET SES TROIS FILLES

En 2002, quatre femmes et un même sourire. Jane et ses trois filles : Lou, 20 ans tout juste, Kate l'aînée, pour qui Gainsbourg sera un deuxième père, et Charlotte, 31 ans, le fruit de ses amours avec Serge.

Photo LUC ROUX





CHARLOTTE CHEF D'UN CLAN MEURTRI

D'abord il y a Kate, l'enfant de Jane Birkin et du compositeur John Barry, auteur notamment de musiques de films de James Bond. Serge la prend sous son aile quand il s'installe avec sa mère. Elle grandit rue de Verneuil auprès de sa jeune sœur, Charlotte, l'enfant du couple, et deviendra photographe portraitiste. Et il y a Lou, la benjamine, fille de Jacques Doillon, née après la rupture entre Serge et Jane. Mais un soir de décembre 2013, Kate s'en est allée. Charlotte était le ciment entre les quatre femmes. Après la disparition de son aînée, c'est sur elle que s'appuie désormais la famille. Et c'est elle aussi qui veille sur l'héritage de son père.



DÈS L'ENFANCE, IL CROQUE CHARLOTTE À SON IMAGE, CIGARETTE À LA MAIN

Charlotte forever. En juillet 1977, à Trouville, Serge esquisse le portrait de sa fille au crayon, sur un coin de nappe au restaurant *Les Vapeurs*. Et imitant papa, la fillette coiffée à la garçonne s'empare d'une de ses incontournables gitanes. Andrew Birkin, le frère de Jane, saisit au vol ces instants de tendre complicité.



Longtemps Charlotte a refusé d'ouvrir le sanctuaire de son enfance: «J'avais besoin de garder la maison rien que pour moi»

Par PAULINE DELASSUS

La famille a passé l'été à l'ombre des buildings new-yorkais. Pendant plusieurs jours, les Attal-Gainsbourg se sont cherché une adresse à Manhattan, enchaînant les visites d'appartements. On ne sait si leur choix s'est arrêté sur une maison de Greenwich ou un loft de SoHo, mais Charlotte a officiellement annoncé son intention de passer du temps aux Etats-Unis. Les séjours d'un continent à l'autre ont toujours ponctué le parcours de cette artiste franco-britannique, digne héritière d'une famille aux origines mélangées. Avec aisance, la fille de Serge et Jane chante en anglais, tourne pour des réalisateurs danois, allemand, italien, mexicain. Sans jamais oublier la France. Aux côtés de Catherine Deneuve et d'Omar Sy, dans deux films à l'affiche [en 2014], la comédienne marque son appartenance aux plus grands noms du cinéma hexagonal, exception culturelle qu'elle a défendue aux festivals de Venise et de Toronto.

Celle qui tient désormais les rênes de son célèbre clan offre au pays qui l'a vue grandir sa préférence artistique, mais aussi sentimentale et familiale. La grave maladie auto-immune qui affaiblit sa mère, Jane Birkin, puis la disparition brutale de sa sœur aînée, Kate Barry, ont donné à Charlotte des responsabilités nouvelles. Dans l'élégante rue de Verneuil, à Saint-Germain-des-Prés, un pan de mur est sans cesse recouvert de graffitis. Jean-Pierre Prioul, ancien assistant de Serge Gainsbourg, devenu gardien de sa demeure après sa disparition, réprouve les abus des graffeurs. Comme ce matin de janvier, où il découvre un violent message, inscrit à la bombe, adressé à la propriétaire de la maison, Charlotte: «Espèce de salope, ton père ne serait pas fier de toi!» L'actrice tient alors le premier rôle de «Nymphomaniac», film de Lars von Trier qui soulève chez certains des émois pudibonds. Prioul s'empresse de faire disparaître l'insulte. «Je m'en fiche, les gens pensent ce qu'ils veulent!» réplique Charlotte quand il lui raconte l'incident. «L'effrontée» de 14 ans l'est toujours à 43. Son sourire timide, sa frêle silhouette, son filet de voix éclipsent l'essentiel: un tempérament déterminé, des choix audacieux, le mépris du qu'en-dira-t-on. «C'est une fille costaude, qui a les pieds sur terre. A la mort de Kate, elle a été d'une dignité

extraordinaire», témoigne un intime. Dans l'adversité, la timorée se révèle courageuse.

Les Gainsbourg, famille royale de la culture tricolore, ont pour habitude de se rassembler autour de Charlotte, comme ils le faisaient avec Serge. A l'époque du chanteur, la maison de la rue de Verneuil est le point de ralliement. Après son décès, la tribu se retrouve toujours dans le même quartier, à une centaine de mètres, chez Charlotte et Yvan. Bien plus que leur nouvelle demeure new-yorkaise, leur vaste appartement de la rue du Bac est l'épicentre de la vie familiale. L'architecte Erwan Gayet – frère de Julie – a travaillé avec eux pour en faire un espace à leur goût. «Charlotte savait exactement ce qu'elle voulait», indique un responsable du chantier. Parquet, moulures, poutres apparentes, l'ensemble correspond aux critères bourgeois bohèmes de la rive gauche parisienne. Charlotte et Yvan y ont élevé leurs enfants, Ben, 17 ans, Alice, 12 ans, Joe, 3 ans, et un chat. Il y a plusieurs guitares à la maison et, tradition oblige, Ben et Alice apprennent le piano. Le couple cultive d'étranges relations avec un cercle restreint d'intimes, Alain Chabat, Clovis Cornillac et Noémie Lvovsky. Certains soirs, Yvan Attal organise des soirées poker où il tente de plumer Vincent Lindon.

Mais les Gainsbourg-Attal privilégiennent les liens du sang d'où Charlotte semble tirer sa force de caractère. «J'ai peu d'amis, reconnaissait-elle il y a quelques années. La famille, c'est ce qui m'importe le plus. Il n'y a rien qui égale ça.» S'occuper de Jane, sa mère, passer du temps avec Lou Doillon, sa sœur, Marlowe, le fils de celle-ci, Roman, le fils de Kate Barry, et avec son frère Lulu, vivant entre l'Angleterre et les Etats-Unis, qu'elle pourra retrouver à New York.

Nul doute que Charlotte franchira l'Atlantique pour célébrer les anniversaires de chacun, parfois sur l'île de Bréhat, en Bretagne, où le couple possède une villa. Tous ont été extrêmement peinés quand, en 2012, disparut le charismatique Elie Attal, père d'Yvan, ancien horloger. Il était le patriarche démonstratif et affectueux qui faisait rire Charlotte et ses sœurs. Un témoin présent à son enterrement se souvient de l'émotion de Jane et de ses filles Suite p. 94

lors du déjeuner qui suivit. Depuis plusieurs années, Yvette, la mère d'Yvan, a quitté la banlieue parisienne pour se rapprocher d'eux, dans le VII^e arrondissement. Grand-mère gâteau, cette excellente pâtissière s'occupe beaucoup de ses petits-enfants, en alternance avec Jane. Tous se voient régulièrement et forment un noyau solidaire, imperméable aux aléas du monde extérieur.

« Chez ma mère, il y a davantage de photos de Charlotte que de moi », aime raconter Yvan, fier de l'entente entre les deux familles. « Jamais nous n'avons ressenti de différence d'origine sociale », ajoute-t-il. Né à Tel-Aviv en 1965, élevé dans une HLM de Créteil, Yvan, fils unique, suit des cours de théâtre dès ses 20 ans. Il joue le jeune premier désabusé, dont s'entichent les filles de la bonne société. Des rôles taillés sur mesure...

L'année 1990 bouleverse sa vie : il décroche un César pour « Un monde sans pitié », d'Eric Rochant, puis enchaîne avec le même réalisateur « Aux yeux du monde », sur le tournage duquel il rencontre Charlotte. Elle a 19 ans, son père vit ses derniers instants. « J'ai grandi avec Yvan, admet Charlotte en 2011. Il faut dire qu'il m'a ramassée à la petite cuillère, j'allais très mal. » Très vite, ils emménagent ensemble à l'hôtel, préférant à l'époque une vie de nomades. La solide personnalité de Charlotte doit sans doute beaucoup à leur équilibre sentimental qui dure depuis vingt-trois ans. « Ils sont artistiquement à égalité, explique un proche. On ne s'ennuie pas avec Yvan, il a un tempérament de tchatcheur. » Une scène illustre bien sa chaleureuse exubérance, à l'opposé du naturel zen et contrôlé de Charlotte. En juin 2013, Yvan se voit remettre les insignes de chevalier de l'Ordre national du Mérite. Il profite du micro et des caméras pour demander publiquement la main de Charlotte. Assise au fond de la salle, celle-ci se contente de sourire sous les flashes des photographes, dans une impressionnante maîtrise de ses émotions. « Il a fait comme Raymond Domenech, ça m'a étonné », confie un membre de la famille. Pour l'heure, aucune alliance n'a été échangée. Yvan Attal répond volontiers aux questions sur son couple, aussi bavard que sa compagne est laconique. En avril 2014, il déclare : « On ne va pas se marier, en fin de compte. Parce que ça nous fait peur, et j'ai l'impression que tout va bien pas mariés. » Un rebondissement dans leur histoire qui en a connu d'autres...

Tout a failli basculer en 2011. Sur le tournage de « Confession d'un enfant du siècle », de Sylvie Verheyde, Charlotte, la sage, la raisonnable, envoie tout valser. Une première. Elle donne la réplique à Pete Doherty. L'acteur et musicien anglais affirme dans la presse britannique qu'il a eu une aventure avec elle : « Elle a quitté son mec pour venir à Londres, mais elle est retournée à Paris quatre jours plus tard. Elle n'était pas habituée au style de vie que je menais... » L'intéressée dément, même si, aujourd'hui, plusieurs personnes de son entourage confirment les propos de Doherty. A cette époque, Charlotte attend d'Yvan leur troisième enfant. Exit le rockeur destroy, la famille passe avant tout. C'est à Los Angeles, où la chanteuse est partie enregistrer un disque, qu'elle et Yvan se seraient réconciliés.

En France, Charlotte croise les fantômes de son enfance, difficiles à chasser. A deux pas de son domicile parisien, dans la maison de la rue de Verneuil, elle conserve intact l'univers de Serge. C'est là qu'elle a grandi, dans une petite chambre près de la cuisine, au côté de sa grande sœur, Kate, sous les figures tutélaires d'un écorché de Fragonard et de « L'homme à tête de chou ». A la mort de son père, la jeune fille aurait racheté à sa demi-sœur et ses demi-frères, Natacha, Paul et Lulu Ginsburg, leurs parts de la maison. Elle en devient seule maîtresse et demande à Jean-Pierre Prioul de continuer son travail d'entretien. « Tout est resté tel quel. Il y a encore des mégots de Serge dans le cendrier », raconte l'ex-assistant dont elle s'est séparée depuis. « Il y a même



Le 15 décembre 1971, rue de Verneuil, Jane serre sa cadette, presque 4 mois, dans ses bras.

des boîtes de conserve dans la cuisine et une paire de Zizi, ses Repetto blanches, dans le dressing », raconte une journaliste ayant visité l'endroit.

Peu ont pénétré ce sanctuaire depuis le 2 mars 1991, jour où Serge Gainsbourg a été retrouvé mort à son bureau. « Personne n'a dormi là depuis. Charlotte y vient rarement ; Jane, je ne l'y ai vue qu'une seule fois, tout comme Bambou », relate Prioul. Pour les 20 ans de la disparition de Serge, ses petits-enfants, Ben et Alice Attal s'y rendent en compagnie de Jean-Pierre Prioul : « Ils étaient émus et posaient beaucoup de questions. » Un soir, c'est Lulu, le fils de Serge et de Bambou, qui sonne à la porte. « Il était intrigué, personne ne lui avait jamais raconté la maison, se souvient le gardien. A 22 heures, deux de ses amis, Matthieu Chedid et Thomas Dutronc, sont arrivés, très impressionnés. » Charlotte pense, un temps, faire de ce sanctuaire un musée. Elle renonce, expliquant : « J'avais besoin de garder la maison pour moi, rien que pour moi. »

Très proche de la branche paternelle de sa famille, elle semble en tenir de nombreux traits de caractère. « Le côté juif russe a une profonde résonance en moi, explique-t-elle. J'aimais beaucoup ma grand-mère, un vrai personnage. » Joseph et Olga Ginsburg, les parents de Serge, vivaient avenue Bugeaud, à Paris, dans un appartement où habite toujours Jacqueline, leur fille aînée. Charlotte lui rend visite régulièrement, seule ou avec ses enfants, comme en avril dernier, le temps d'un dîner. Elle retrouve avec sa tante les souvenirs de sa grand-mère « au terrible caractère », dont les colères sont restées fameuses. « Toutes les femmes Ginsburg ont une forte personnalité. Charlotte ne déroge pas à la règle », affirme un familier. L'intérieur de l'appartement n'a pas changé. Il y a aux murs des tableaux de Serge et, sur le piano du salon, de vieilles partitions. Jane Birkin et Lou Doillon sont aussi des habituées du lieu. Même Bambou continue de correspondre avec Jacqueline. Yvan Attal, lui, se rend rarement avenue Bugeaud, laissant à Charlotte le monopole de cet appartement mémorial où elle peut se nourrir du passé pour mieux affronter l'avenir. ■

Pauline Delassus



Le 4 juin 2010, Jane vient encourager Charlotte, à Londres, lors de sa première tournée, pour « *IRM* », son troisième album. Celle qui n'imaginait pas enregistrer de chansons sans tutelle paternelle se voyait encore moins monter sur scène. Mais sa rencontre avec le musicien américain Beck, fan de Gainsbourg, l'a fait sortir de sa réserve. Deux autres albums et deux tournées suivront, en 2012 et 2018. En musique aussi, le passage de relais entre le père et la fille s'est fait.

Photo BENOÎT PEVERELLI

C'ÉTAIT SON PARIS

Par **EMMANUELLE GUILCHER**

CHEZ DALI, RUE DE L'UNIVERSITÉ

En 1948, en l'absence de Salvador Dali parti aux Etats-Unis, Lise se procure les clefs de son appartement [...] Elle y emmène Lulu [...], son petit ami. Serge Gainsbourg raconte : « La fulgurance, un appartement d'une beauté somptueuse. Nous y passons quelques nuits, dans un grand lit carré couvert de fourrure. Le salon était tapissé d'astrakan, je foulais à mes pieds des dessins de Miro, Picasso ou Dali. Dans la salle de bains de Gala, il y avait une baignoire à la romaine, des centaines de bouteilles de parfum, de lotion en tout genre. Il y régnait une odeur de regret, de flash-back, de luxe effréné. » Le lieu impressionne le jeune homme tourmenté. Vingt ans plus tard, devenu riche et propriétaire, il s'inspirera de ce souvenir éblouissant pour l'aménagement intérieur de sa maison de la rue de Verneuil. On peut aussi dater de ce moment son coup de foudre pour ce quartier tranquille proche de Saint-Germain-des-Prés qui convient à son esprit bourgeois bohème avant l'heure.

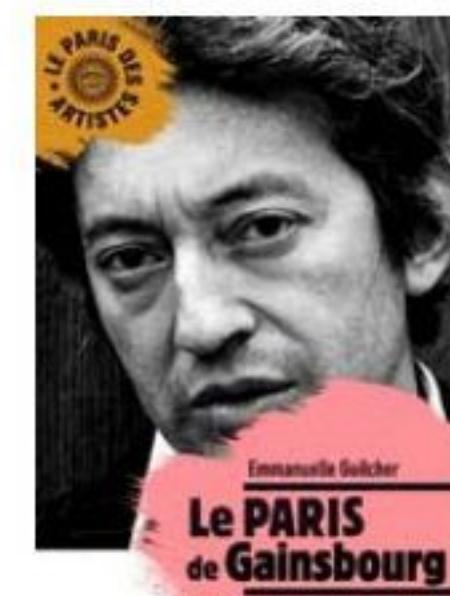
AU MUSÉE DU LOUVRE

Les peintres talentueux, c'est au Louvre qu'il les fréquente tout au long de sa vie d'artiste. La première visite, il l'a faite seul, en pleine guerre. Le chef-d'œuvre qu'il admire alors est « Le martyre de saint Sébastien », d'Andrea Mantegna : « Je suis obsédé par l'image de ce saint Sébastien, harponné de flèches sous un chapiteau aux feuilles d'acanthe. C'est la

plus belle toile que j'aie jamais approchée. » Témoin de ses pérégrinations, Elisabeth Levitski a raconté : « A l'époque, le Louvre est gratuit le dimanche, alors on va presque chaque semaine y passer la journée. La "Victoire de Samothrace" nous accueille en haut du grand escalier. » Le Louvre et ses trésors sont comme des amis. Il a ses préférés : « Un Paolo Uccello plein de soldats armés de pique, "L'homme au gant" de Titien. » Le futur Serge Gainsbourg aime déjà provoquer, détourner, démythifier. L'art pour lui doit être vivant, lui procurer des émotions. Alors, il prend plaisir à déposer un baiser sur le sein de "L'hermaphrodite", sans oser aller jusqu'à toucher son sexe en marbre.

QUELQUES CHANSONS

On peut regretter que Serge Gainsbourg, auteur de plus de 500 chansons presque toutes écrites et composées à Paris, ait très peu raconté sa ville. [...] C'est avec la comédie musicale « Anna » qu'il va rendre le plus bel hommage à la capitale, et à l'élégance des Parisiennes incarnée ici par Anna Karina [...]. Le film raconte l'histoire d'un jeune publiciste (Jean-Claude Brialy), qui tombe fou amoureux d'une femme aperçue en photo. Accompagné de son copain (Serge Gainsbourg), il va la chercher dans tout Paris. Le film est le prétexte à une longue déambulation dans la ville, avec en fond les décors naturels de l'époque, les disquaires, les bistrots enfumés [...]. Il s'achève avec une longue séquence tournée sur les tapis mécaniques de la station Châtelet, Anna Karina interprétant en duo avec Jean-Claude Brialy « Ne dis rien », sur une musique de Serge Gainsbourg. Huit ans

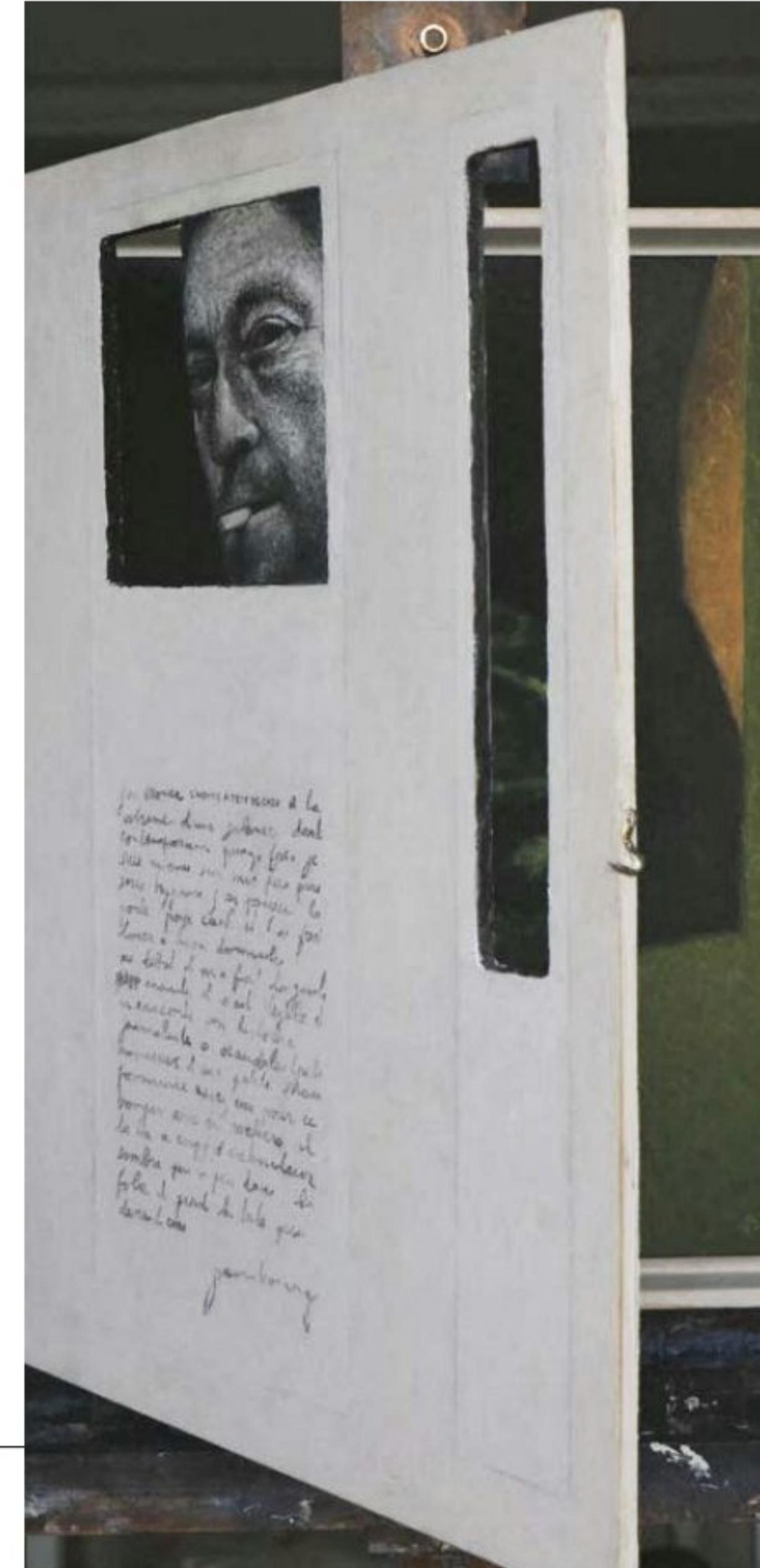
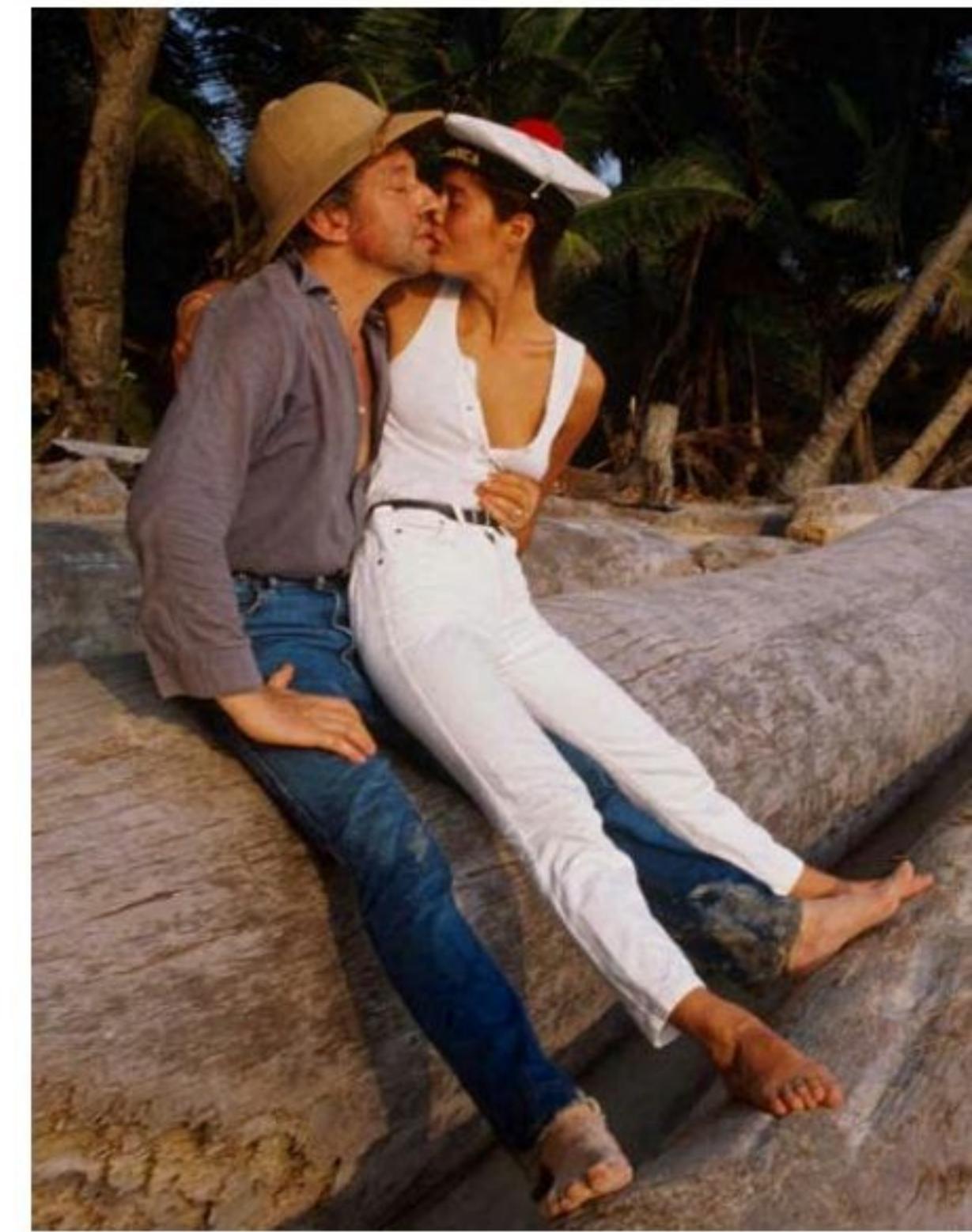


« *Le Paris de Gainsbourg* », d'Emmanuelle Guilcher, éd. *Alexandrines*.

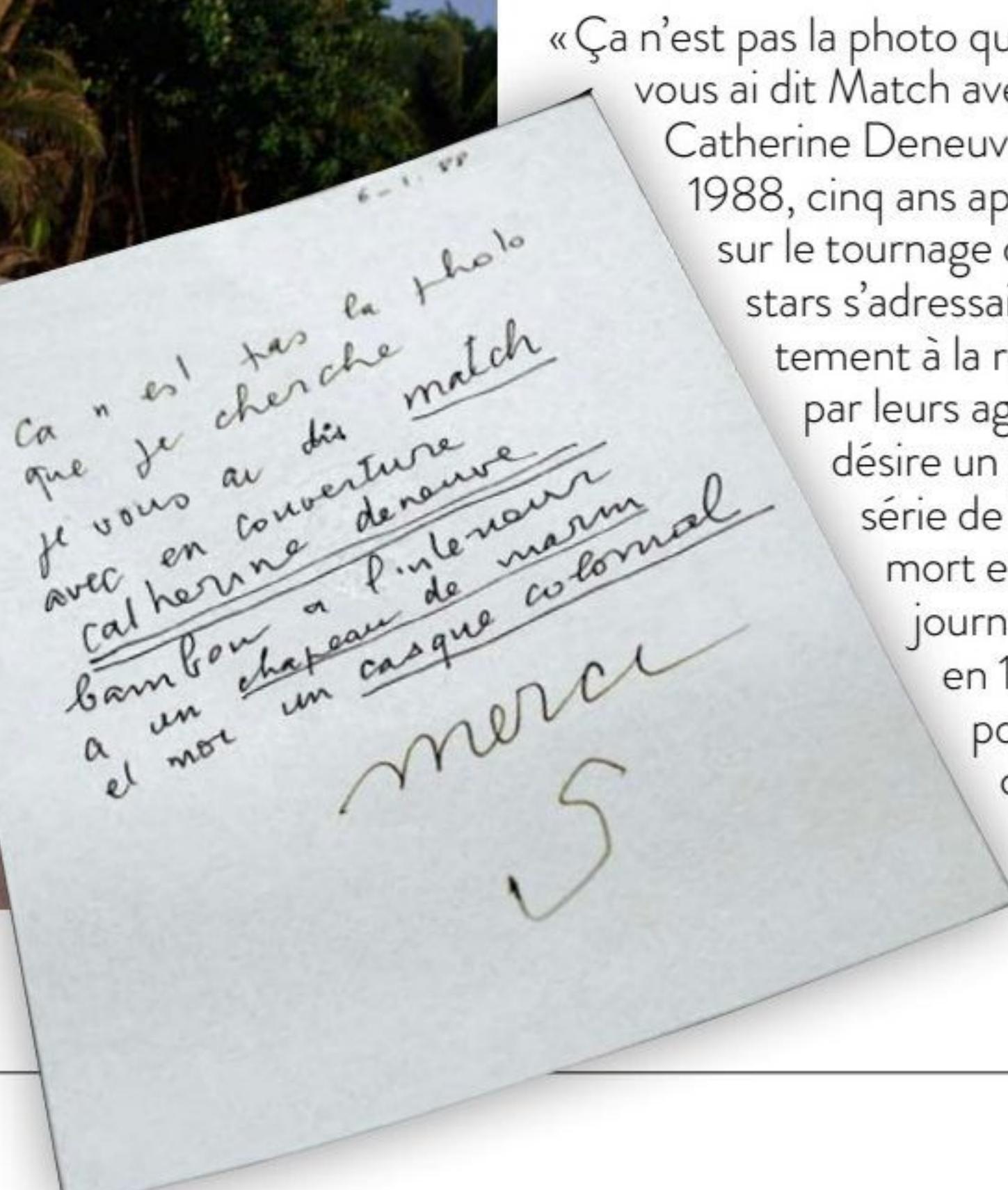
après « Le poinçonner des Lilas », Gainsbourg ré-enchanté les couloirs du métro parisien.

LES ERRANCES DE GAINSBARRE

Son parcours nocturne le conduit au gré de ses humeurs dans différents quartiers de la capitale, toujours aux mêmes endroits. Parmi les bars des grands hôtels parisiens, celui du Ritz, place Vendôme – le paradis de Hemingway –, et celui à l'ambiance très cosy de l'hôtel Raphael, avenue Kléber, ont sa préférence. Il fréquente aussi les boîtes de nuit branchées des Champs-Elysées : l'Elysée-Matignon ou le Club 78, comme le plus sélect Castel, à Saint-Germain-des-Prés, ou encore Le Bilboquet désormais rive droite, près de l'Opéra. Il lui arrive également de pousser la porte des bars interlopes de Pigalle où il retrouve ses amies prostituées. « Avec Serge, il n'y avait pas de demi-mesure, raconte Jacky Jakubowicz [l'animateur], c'était soit le très glauque, soit le très luxueux. » Côté luxe, le bar de l'hôtel Raphael sera son repaire, il y a ses habitudes de star. Michel Batrell qui y officiait alors, se souvient : « Il avait une technique très au point : peu avant 2 heures du matin, il appelait pour dire qu'il arrivait. C'était le moment où nous allions fermer, mais on ne pouvait rien lui refuser. » Amateur de cocktails, il passe parfois derrière le comptoir pour les préparer lui-même : gibson, bloody mary, pink daïquiri, 102 (deux doses de pastis), bull shot. Il se met au piano, discute avec les clients de passage ou raconte aux serveurs ses souvenirs... Il s'installe même dans l'hôtel pour de fréquents séjours. ■



QUAND GAINSBOURG ÉCRIVAIT À MATCH



« Ça n'est pas la photo que je cherche. Je vous ai dit Match avec en couverture Catherine Deneuve... » On est en 1988, cinq ans après cette image prise sur le tournage d'« Equateur ». Les stars s'adressaient encore directement à la rédaction sans passer par leurs agents. Ici, Serge désire un tirage issu de cette série de Richard Jeannelle, mort en reportage pour le journal, sur le fleuve Zaïre, en 1985. Gainsbourg pose sous le salacot colonial en liège, Bambou sous le bachi des marins.

COMMENT BERNARD BOUIN A MIS L'HOMME À TÊTE DE CHOU EN BOÎTE

« Quand mon galeriste m'a parlé de rendre hommage à Serge Gainsbourg, j'ai tout de suite pensé au mot de celui qui avait rêvé de devenir peintre dans sa jeunesse : "J'ai croisé 'L'homme à tête de chou' à la vitrine d'une galerie d'art contemporain. Quinze fois je suis revenu sur mes pas puis, sous hypnose, j'ai poussé la porte, payé cash et l'ai fait livrer à mon domicile..." »

C'était rue de Lille. Serge Gainsbourg y avait remarqué une sculpture à taille humaine de l'artiste Claude Lalanne, "L'homme à tête de chou". Elle représente un homme assis avec un chou à la place de la tête. Claude Lalanne a terminé son œuvre cinq jours plus tôt. Elle deviendra le premier "double" représenté de Serge Gainsbourg, anticipant la future figure de Gainsbarre.

De mon côté, j'avais peint des natures mortes "au chou" présentées à la Galerie Visconti rue de Seine, dans le VI^e arrondissement, à Paris. C'était dans les années 1990. A la fin de la dé-

cennie, Francis Barlier, nouveau propriétaire de la galerie, me confie son idée. J'ai donc repris mon sujet à l'intérieur d'une boîte (de 50 x 42 centimètres). Sur la face extérieure, j'ai peint un portrait en noir et blanc de Serge Gainsbourg et reproduit son texte en fac-similé. Le vernissage s'est tenu au début du mois de mars 2001. J'ai gardé le souvenir d'une visite de Bambou et de Lulu à la galerie. »

Hommage pour hommage, le peintre vannetais se dit prêt à offrir son coffret au futur musée Gainsbourg, quand celui-ci ouvrira ses portes, 5 bis, rue de Verneuil, à Paris, en 2021. ■

A lire : « Bernard Bouin, peintures du réel au mystère », de Lydia Harembourg, André Stanguennec et Philippe Roy, éd. El Viso.

Propos recueillis par Patrick Mahé



« Fuir le bonheur », l'adieu de Catherine Deneuve

PERSONNE N'A OSÉ ÉCRIRE LES MOTS QUI CONSOLERAIENT DE SA MORT. DEVANT SA TOMBE, LE 7 MARS 1991, CATHERINE DENEUVE A CHOISI DE LIRE CEUX DU POÈTE DISPARU.

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Que le ciel azuré vire au mauve
Penser ou passer à autre chose
Vaudrait mieux
Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Se dire qu'il y a over the rainbow
Toujours plus haut le soleil above
Radieux
Croire aux cieux croire aux dieux
Même quand tout nous semble odieux
Que notre cœur est mis à sang et à feu

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Comme une petite souris dans un coin d'alcôve
Apercevoir le bout de sa queue rose
Ses yeux fiévreux
Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Se dire qu'il y a over the rainbow
Toujours plus haut le soleil above
Radieux
Croire aux cieux croire aux dieux
Même quand tout nous semble odieux
Que notre cœur est mis à sang et à feu

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Avoir parfois envie de crier sauve
Qui peut savoir jusqu'au fond des choses
Est malheureux
Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Se dire qu'il y a over the rainbow
Toujours plus haut le soleil above
Radieux
Croire aux cieux croire aux dieux
Même quand tout nous semble odieux
Que notre cœur est mis à sang et à feu

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Dis-moi que tu m'aimes encore si tu l'oses
J'aimerais que tu trouves autre chose
De mieux
Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
Se dire qu'il y a over the rainbow
Toujours plus haut le soleil above
Radieux



En 1991, Paris Match rend hommage, dans son n° 2181 du 14 mars et dans le n° 2188 du 2 mai, à l'homme à tête de chou disparu à l'âge de 62 ans.



GAINSBOURG DANS LE TEXTE PETIT FLORILÈGE

«NOM: Gainsbourg.

PRÉNOM: Serge.

QUALIFICATIONS: petit voleur, grand faussaire, flambeur, vitriolé, dépressif, pessimiste forcené, maladroit, addict et violent.

OBJET LE PLUS PRÉCIEUX: la femme objet.»

Ainsi se présentent les «Pensées» souvent iconoclastes de Gainsbourg. Parfois au 8^e degré (comprenez qui pourra). Certaines lui vaudraient aujourd'hui, malgré le jeu et la gymnastique des mots en trompe-l'œil, de devoir en répondre, pour exorciser un soupçon de «discrimination» apparente. S'en sortirait-il par une «Javanaise» bravache, en forme de haussement d'épaules? Rien n'est moins sûr...

Gainsbarre, souligne Gilles Verlant, un de ses biographes «est un être vivant, libre de ses sarcasmes, de ses conneries et de ses humeurs». Il dit de lui-même: «La provocation est une cuirasse, la solitude une cotte de mailles. Me voilà bien protégé....»

Côté laïcité assumée, il avait pris les devants avec cette confidence: «Je mets toujours les dieux au pluriel, de peur qu'il y en ait un qui le prenne mal.»

Patrick Mahé

«Gainsbarre: «Tu joues au con, Tu joues avec les mots.»

Gainsbourg: «Tu as tout faux, je joue avec mes maux.»

LES FEMMES

«J'ai trois bagues en platine à l'annulaire. Trois bagues pour trois B: Bardot, Birkin, Bambou.»

«Je pratique un art mineur destiné aux mineures.»

«Les femmes? Les petites, je les saute, les grandes je les grimpe.»

«La fidélité? Disons que j'ai eu des périodes de monogamie et des périodes de polygamie.»

«Pour la femme, je suis un mâle nécessaire et pour moi, elle est un bien inutile.»

«Quand j'ai dit à Whitney Houston "I want to fuck you", c'était hard, d'accord, mais quelle pire insulte que de dire à une femme: "Vous êtes intirable?"»

SON PHYSIQUE

«Avec ma gueule, au cinéma, je joue les traîtres, les salauds. Déplaire ne me déplaît pas.»

«Si j'avais été plus joli garçon, je serais mort d'épuisement à l'heure qu'il est.»

«J'ai eu une crise cardiaque, ce qui prouve que j'ai un cœur.»

LE STYLE

«Je suis un mythe vivant, quelques degrés au-dessus d'une star.»

«Un jour, je m'étais rasé de frais. Charlotte rentre de l'école et m'embrasse: "Oh! T'es dégueulasse, t'es tout lisse, tu piques pas."»

LA CHANSON

«Les rimes en "age" ou en "ère" qu'affectionnait Brassens, ça je ne peux pas, il y a trop de pages dans le dictionnaire. Je préfère une rime difficile, rare, genre "erse". Alors je cherche: perse, poppers, herse, exerce [...] Et ça donne: "Des British aux niakouées jusqu'aux filles de Perse/J'ai tiré les plus belles filles de la Terre/Hélas l'amour est délétère/Comme l'éther et les poppers."»

«Moi, je n'ai pas d'idées, j'ai des associations de mots, comme les surréalistes; carence d'idées. Ça cache un vide absolu, je suis sous vide.»

Question d'un journaliste: «Vous faites de l'alimentaire? - Oui, catégorie caviar.»

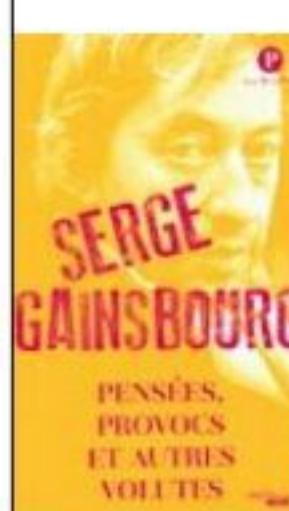
«Un jour, au Touquet, j'étais pianiste dans un bar, un type me donne une pièce de 1 franc. Je me lève et lui dis: "Monsieur, je ne suis pas un juke-box."»

SA PHILOSOPHIE

«La provocation est une dynamique. J'ai envie de secouer les gens [...]. Si je ne provoque pas, je n'ai plus rien à dire.»

«Je trouve le luxe amusant. Pour moi, le luxe c'est perdre la notion de l'argent. J'y suis parvenu.»

«Mai 68? J'étais au Hilton, dans une suite et j'entendais les bang-bang-bang des gamins [...]. Je suis resté au Hilton et j'ai attendu que ça se passe. Je suivais ça sur le tube cathodique avec l'air conditionné. Si c'est pas du cynisme, ça!»



«Moi, j'arrête de fumer toutes les cinq minutes, voilà. Il n'y a pas de plus grand plaisir.»

«Si j'étais Dieu, je serais peut-être le seul à ne pas croire en moi.»

**PARIS
MATCH**

LES NUMÉROS HISTORIQUES

OFFREZ-VOUS
LES NUMÉROS
COLLECTORS
DE PARIS MATCH
D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI

POUR TOUTE COMMANDE
OU RENSEIGNEMENTS

parismatch.com/anciens-numeros
flongeville@lagarderenews.com

Tél : (33)1 87 15 54 88

VENTE EN LIGNE

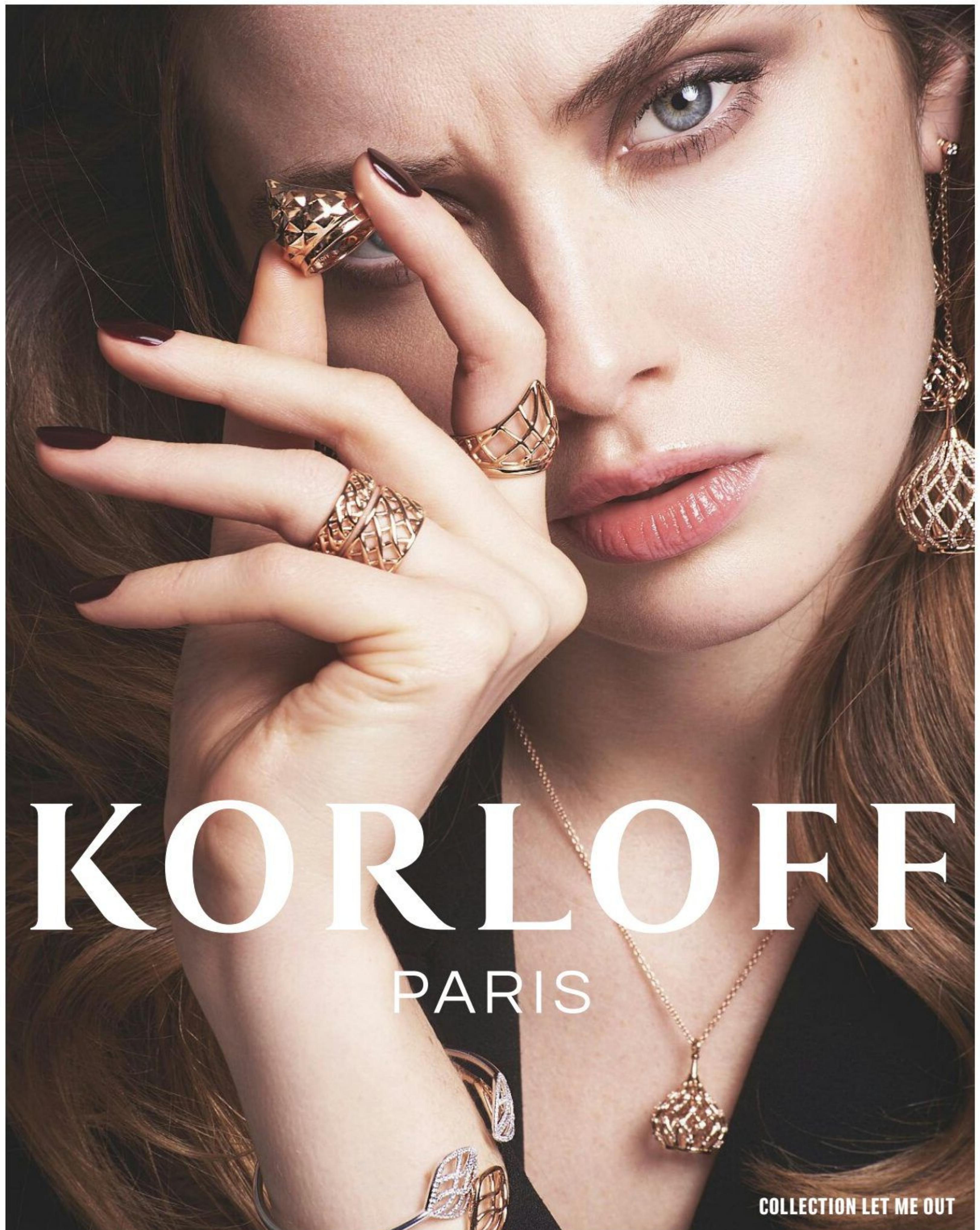
(uniquement possible pour les hors-séries, hors étranger)

www.parismatchabo.com



HORS-SÉRIES COLLECTION « À LA UNE »





KORLOFF

PARIS

COLLECTION LET ME OUT

12 RUE DE LA PAIX, 75002 PARIS
WWW.KORLOFF.COM | @KORLOFFPARISOFFICIAL